

1.

6. Fevrier 1850. à bord de la Canopé -

C'était, je crois le 10 novembre de l'année 1840. J'avais  
la narration écrite en 11 lignes et j'étais fini  
et je considérais que les voix  
étaient établies sur ma table.  
C'est à ce moment que j'entendis la voix de  
quelques feuilles de papier tombées par  
l'air que faire. C'était, autant que je m'en souviens,  
du papier à lettres, bleu, par l'entremise de  
par l'entremise de papier à lettres, bleu, que j'avais  
de mon portefeuille de voyage. Il avait été acheté  
à Paris, par un de ces marchands d'affranchissement  
où il semble que l'on a senti assez longtemps  
pour vivre lentement que n'importe quel  
plaisir sur les feuilles noircies un  
peu par l'humidité de la main.



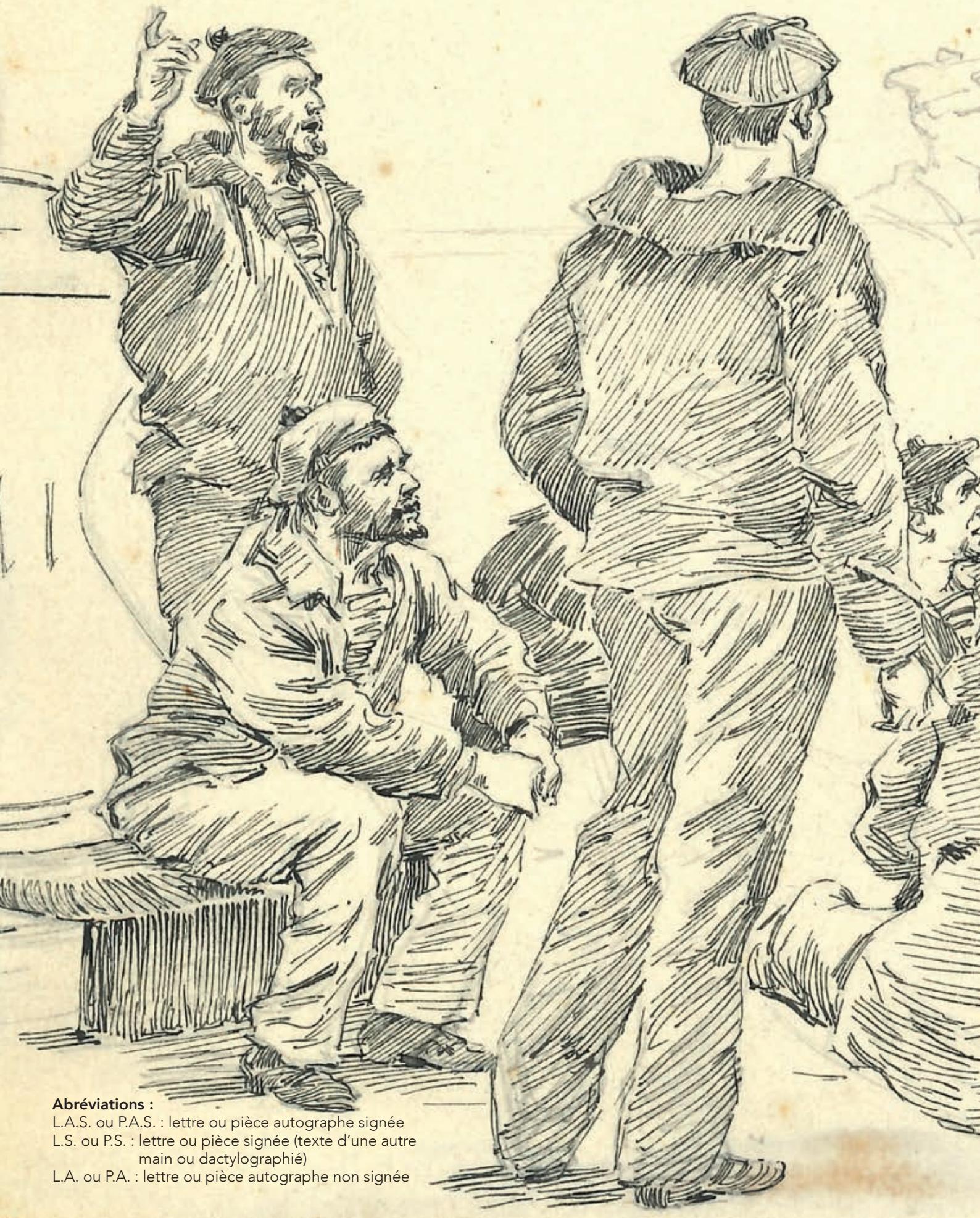
# ADER

Nordmann & Dominique

# LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES

## *Collection Christian Genet*

Jeudi 3 octobre 2019



**Abréviations :**

- L.A.S. ou P.A.S. : lettre ou pièce autographe signée  
L.S. ou P.S. : lettre ou pièce signée (texte d'une autre main ou dactylographié)  
L.A. ou P.A. : lettre ou pièce autographe non signée

**Vente aux enchères publiques**

**À l'étude, Salle des Ventes Favart**  
3, rue Favart 75002 Paris  
Jeudi 3 octobre 2019 à 14 h

**Exposition publique**

**Chez l'expert**  
Sur rendez-vous

**À l'étude**  
3, rue Favart 75002 Paris  
Mardi 1<sup>er</sup> octobre de 11 h à 18 h  
Mercredi 2 octobre de 11 h à 12 h

**Expert:**

**Thierry BODIN**

Syndicat Français des Experts  
Professionnels en Œuvres d'Art

**Les Autographes**

45, rue de l'Abbé Grégoire

75006 Paris

Tél. : + 33 (0)1 45 48 25 31

Fax : + 33 (0)1 45 48 92 67

lesautographes@wanadoo.fr

**Responsable de la vente:**

**Marc GUYOT**

Assisté de Clémentine DUBOIS

marc.guyot@ader-paris.fr

Tél. : 01 78 91 10 11

**Téléphone pendant l'exposition:**

01 53 40 77 10

**Catalogue visible sur**  
[www.ader-paris.fr](http://www.ader-paris.fr)

**Enchérissez en direct sur**  
[www.drouotlive.com](http://www.drouotlive.com)

**DROUOT**  
DIGITAL  
Live

En 1<sup>re</sup> de couverture, est reproduit le lot 46  
En 4<sup>re</sup> de couverture, est reproduit le lot 41

**LETTRES  
&  
MANUSCRITS  
AUTOGRAPHES**

**Collection  
Christian Genet**

Pantagruel

## Prologue

La rive représente une prairie

Scène 1<sup>re</sup>

Gargantua, le petit Pantagruel aux mœurs des Gouvernantes, Buvards, Sages-Femmes, Dames, Mères.

## Chœur des Bureaux

Tire, baille, tourne, lorrain,  
Verse à moi sans eau.  
Mon eau est une grenouille  
De tonneau.

Si je suis à sec, je mens : versé à moins sans  
Et versé, versé de moins.  
Y'a la braise et la flamme en flammes.  
Y'a la braise et la flamme en flammes.  
Versé à moins, moins.  
L'avons les tripes de ce neau  
Que ce matin nous habillâmes.

## Chœur Funèbre

Elle en mourut, le noble Cabecu,  
Du mal d'enfant, lulle, lulle à l'heure.  
Car elle avait tenu le truque et l'enfer,  
Corps d'Espagnole et bataille de Seine.  
Supplyez Dieu qu'il daigne être propice  
En sa bonté que pécheurs on lassa.  
Portons son corps, lequel revint sans vice  
Et mourut l'an et jour qu'il triompha.

## Gargantua

~~Elle n'est pas morte? Ma bonne femme est morte. Elle est morte, à n'importe!~~

Chenot Furniture

Des mal d'enfant, bille, bille à déba.

# Christian Genet

Né en 1932 à Jazennes (Charente-Maritime), Christian Genet fit des études mathématiques et techniques, avant d'être nommé professeur à l'École nationale supérieure de mécanique et aéronautique (ENSMA) de Poitiers de 1962 à 1992. Mais à côté de cette carrière professionnelle, Christian Genet a cultivé plusieurs jardins, le plus secret étant sa collection d'autographes présentée ici aujourd'hui, mais beaucoup d'autres largement ouverts, tant il a aimé faire partager ses connaissances.

Passionné par les arts plastiques et l'architecture, il obtient en 1973 une maîtrise d'histoire de l'art à l'Université de Poitiers, avec un mémoire sur *La peinture de Manet et le structuralisme*. Dans les années 1970, il organise plusieurs expositions dans une galerie d'art à Poitiers (Galerie 2001), notamment sur Georges Rouault et sur l'art cinétique de François Morellet.

Très attaché à sa région, il rassemble une importante collection de cartes postales sur les deux Charentes, et, pour la faire connaître, fonde en 1979 sa propre maison d'édition, La Caillerie à Gémozac. En 1981, il publie un premier catalogue raisonné d'environ 15 000 cartes postales anciennes de la Charente-Maritime, ainsi qu'une revue *Nos deux Charentes en cartes postales anciennes* (60 numéros de 1979 à 1990). En même temps, il commence une véritable carrière d'historien sur la Saintonge et les deux Charentes, depuis *La vie balnéaire en Aunis et Saintonge* (1978) et l'année suivante *La vie mondaine aux bains de mer, La Rochelle et Royan à la Belle Époque*, qui reçoit le prix Roland de Jouvenel 1980 de l'Académie française, premiers d'une série de 26 ouvrages, dont plusieurs consacrés à Royan, depuis les débuts de la station balnéaire jusqu'à la reconstruction d'après-guerre, et à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans les Charentes, mais aussi des biographies de personnalités qui ont maintenu le parler saintongeais qui lui est cher, comme Goulebenèze ou Odette Comandon.

Au début des années 1980, ayant entrepris une biographie de son compatriote Pierre Loti, Christian Genet commence à acquérir des lettres et manuscrits de cet auteur. C'est à ce moment-là que je l'ai connu, achetant régulièrement dans mes ventes et sur mes catalogues, manifestant souvent son enthousiasme et le bonheur que lui apportait cette collection (« qui a fait les délices de ma vie », m'écrivait-il récemment). Cette première collection Loti est complétée par l'achat du riche ensemble constitué par Daniel Hervé, avec qui Christian Genet signe en 1988 une remarquable biographie illustrée, *Pierre Loti l'Enchanteur*. Cet ouvrage est récompensé par l'Académie de Saintonge en 1989, et l'auteur est admis cette même année parmi les membres titulaires de cette institution, dont il est aujourd'hui membre honoraire. Si une grande partie de cette collection Pierre Loti a été revendue depuis, on peut vraiment dire qu'elle a été le noyau primitif de la belle collection consacrée à la littérature et aux peintres des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles que nous présentons aujourd'hui. De même, un peu plus tard, l'acquisition des archives du poète et critique charentais René Lacôte (1913-1971) a sensibilisé Christian Genet au dadaïsme et au surréalisme ; si la bibliothèque dadaïste et surréaliste qu'il avait rassemblée a été revendue depuis (16 mai 2006) par les soins de Claude Oterelo, autre pourvoyeur favori, on retrouvera ici un bel ensemble de manuscrits et lettres des figures majeures de ces mouvements.

Il ne saurait être question de passer en revue la grosse centaine de pièces de cette collection ; mais on peut dire que toutes ont été choisies avec passion, amour et curiosité.

Après les romantiques Hugo, Nerval et le rare Petrus Borel, un poème en prose de Baudelaire, des lettres et un texte de souvenirs de Paul Verlaine, une nouvelle de Maupassant, rayonnent, autour de l'ensemble consacré à Pierre Loti, quelques écrivains voyageurs : le magnifique début du *Voyage en Égypte* de Flaubert, les notes espagnoles de Pierre Louÿs, un conte de Joseph Kessel, le dernier chapitre de *Terre des hommes* de Saint-Exupéry, le texte de Jean Genet sur les camps palestiniens.

Parmi la pléiade des peintres impressionnistes, de Manet à Signac, retenons la belle série de lettres de Claude Monet à Londres. À leur suite, plusieurs peintres se font aussi écrivains, comme Rouault, Derain, Léger ou Chaissac.

Le surréalisme est annoncé par deux précurseurs : Alfred Jarry avec les manuscrits du *Moutardier du Pape* et de *Pantagruel* ; Guillaume Apollinaire, avec un texte sur le futurisme italien et une explication de ses *Calligrammes*. Vient Dada avec Tzara, Picabia, Ribemont-Dessaignes, le rare Jacques Rigaut, et le manuscrit de Georges Hugnet sur *L'Esprit Dada dans la peinture*. Parmi les surréalistes, peintres (de Bellmer à Molinier) ou écrivains (d'Aragon à Soupault), on retiendra les textes d'André Breton sur la situation du mouvement, sur Luis Buñuel, ou sa préface à *Melmoth de Maturin* ; et le très bel ensemble de manuscrits poétiques de Paul Éluard et de René Char.

Signalons pour finir, à côté de l'amusant album d'enveloppes illustrées qui ouvre ce catalogue, le très curieux ensemble d'objets de César pour la Boutique aberrante, parfait témoignage de la curiosité de Christian Genet qui se reflète dans les pages que vous allez lire.

Thierry Bodin

La vie anecdotique L. 1919, 8 vols

La nouvelle religion de la vitesse — la science futuriste — Umberto Boccioni — Futurisme italien —

Le Manifeste

Je signale à ceux qui se demandent si le guerre a développé le sentiment religieux le nouveau manifeste futuriste d'U. Marinetti fonde la nouvelle religion de la vitesse.

Cet ouvrage manifeste qui recèle dans ce corps d'âme ou sens d'une épouse qui ne me pâtit pas moins curieuse à lire dans le feu l'irréligion futuriste de l'Italie futuriste qui prend place à Florence.

Où est le temps, mon cher Marinetti, où vous m'annonciez la publication d'un autre manifeste futuriste intitulé l'irréligion futuriste que vous n'avez jamais fait paraître?

Mais je me suis demandé en lisant le manifeste que vous venez de lancer si il ne s'agit point du premier manifeste irreligieux dont vous avez tout simplement changé le titre, et quelques expressions dont il vous aurait suffi lorsque quelques termes dont le sens allait à l'encontre de votre tendance nouvelle.

Fondateur de religion, vous voilà fondateur de religion! C'est une situation sociale par le temps qui court. Par il ne s'agit pas ici d'une hérésie plus ou moins chrétienne, ou de nouvelles prédictions superstitionnelles purement extrémistes.



1. **ALBUM DE DESSINS ET ENVELOPPES ILLUSTRÉES.** 37 dessins, 36 enveloppes illustrées de dessins ou aquarelles, et 4 menus illustrés à la plume, 1879-1907 ; album oblong in-4 (19,5 x 29 cm), maroquin brun à décor à froid sur les plats et le mot ALBUM en lettres dorées sur le plat sup. (étiquette de la *Maison Binant* à Paris).

1 000/1 500 €

**AMUSANT ALBUM, avec un bel ensemble d'enveloppes illustrées ayant circulé par la poste**, dans l'entourage du sculpteur Albert BENOÎT-LÉVY (Strasbourg 1856-1937), la plupart des enveloppes lui étant adressées (ou à sa femme née Alice Schwab).

L'album s'ouvre sur une quinzaine de dessins faits sur les premiers feuillets au crayon gras (1879-1880). Suivent 22 dessins collés dans l'album, aux crayons ou à la plume, certains signés ou identifiés, entre 1863 et 1907, souvent humoristiques (dont 2 amusants « Rendez-vous des Chahuphonistes », Dijon 1888) ; on relève les noms de M. Schiff, Maurice Orange, Sinibaldi, Chocarne-Moreau, Jules Lévy [le peintre Jules BENOÎT-LÉVY (1866-1952), frère d'Albert], Michel Carré ; et 4 menus illustrés de dessins à la plume.

REMARQUABLE ENSEMBLE DE 36 ENVELOPPES ILLUSTRÉES DE DESSINS À LA PLUME, CERTAINS REHAUSSÉS AU LAVIS OU AQUARELLÉS, avec timbres et cachets postaux, entre 1884 et 1901. Non signées, la plupart sont adressées à Albert Benoît-Lévy à Paris, Épinal, Toul, et sont peut-être l'œuvre de Jules Benoît-Lévy. Paysages, scènes militaires, personnages, une belle scène de parade à l'aquarelle...

2. **Guillaume APOLLINAIRE** (1880-1918). MANUSCRIT autographe signé, *La Vie anecdotique. La nouvelle religion de la vélocité. – La science futuriste. – Umberto Boccioni. – Futurisme italien, [1916]* ; 8 pages petit in-fol., la plupart sur papier mauve, montées sur onglets sur des feuillets de papier vélin fort, en un volume petit in-fol. relié demi-maroquin rouge à grain long à bande, étui (Semet & Plumelle). 5 000/6 000 €

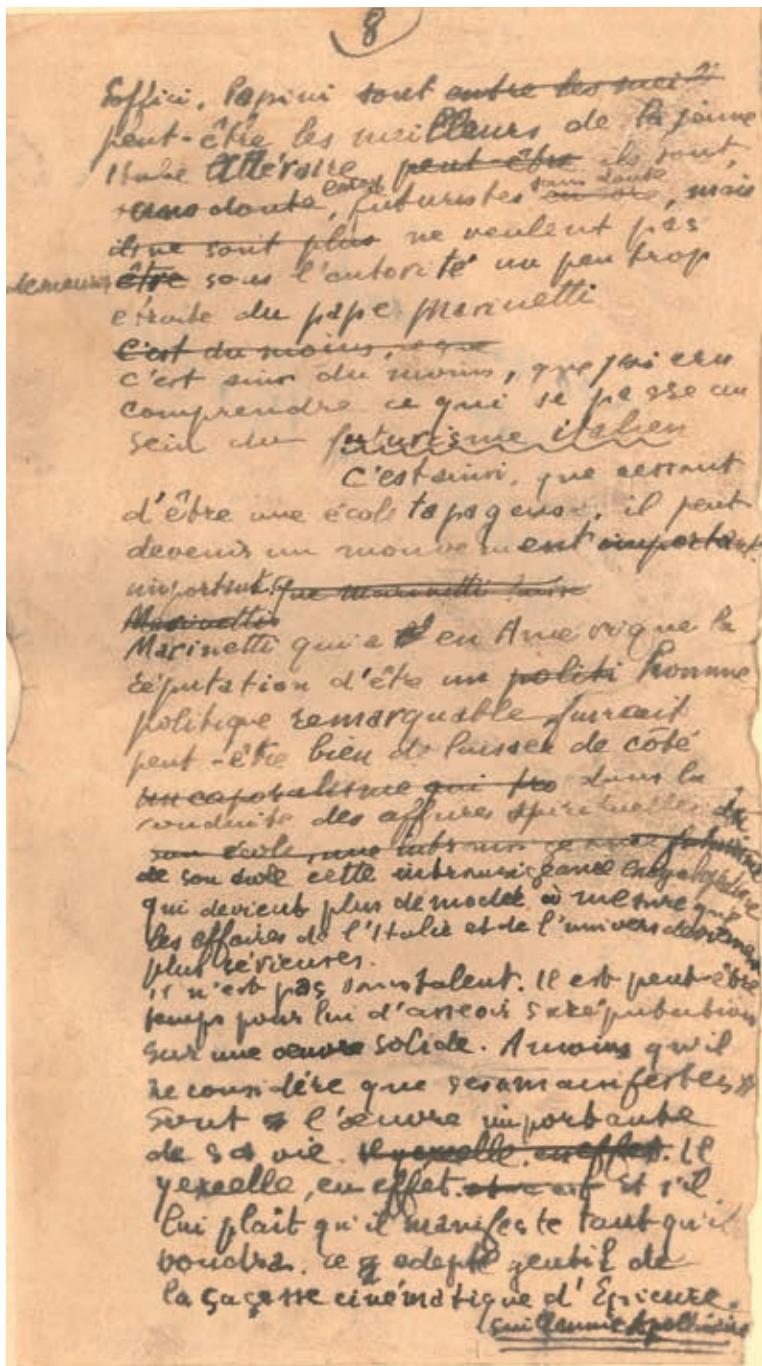
TRÈS INTÉRESSANTE CHRONIQUE SUR LE FUTURISME ITALIEN, publiée dans *Le Mercure de France* du 16 octobre 1916, sous la rubrique « Revue de la quinzaine ». Le manuscrit, qui a servi pour l'impression, présente des ratures et corrections, et des variantes avec le texte définitif ; une page est écrite au dos d'une enveloppe adressée au « Sous-Lieutenant Guillaume Apollinaire » à l'Hôpital du Gouvernement italien, à Paris (3 août 1916).

« Je signale à ceux qui se demandent si la guerre a développé le sentiment religieux le nouveau manifeste futuriste où MARINETTI fonde la nouvelle religion de la vélocité [...] paru dans le premier numéro de *l'Italia futurista* »... Apollinaire attendait plutôt un manifeste d'Ireligion futuriste. « Fondateur de religion ! Vous voilà fondateur de religion ! C'est une situation sociale par le temps qu'il court. Car il ne s'agit pas là d'une hérésie plus ou moins chrétienne, ou de

nouvelles pratiques superstitieuses purement extérieures. [...] Au lieu de Divinité vous dites Vélocité ; sans le savoir les Allemands ont bien fondé la religion de la Férocité. Mais comme vous je préfère la Vélocité qui est une déité plus moderne bien qu'elle paraisse peu se soucier de la durée de la guerre »... Il ironise sur l'influence que dut exercer sur Marinetti, son expérience de « volontaire cycliste », et cite quelques extraits de son « tableau historico-lyrique de la vitesse », et les « demeures de cette divinité » : les gares ferroviaires, les ponts et les tunnels, les circuits d'automobiles, les stations radiotélégraphiques, les cités à punch comme Milan, etc. Puis il s'attaque aux futuristes qui donnent en plein dans l'absurde, dans leur *Science futuriste*, manifeste qui « s'intitulerait plus justement la curieuse ignorance futuriste car le but qu'ils assignent aux recherches désordonnées aux intuitions contradictoires des adeptes de cette bizarre science, c'est l'ignorance absolue »...

Puis il annonce la mort à la guerre du futuriste Umberto BOCCIONI, qui avait commencé par être peintre. « Plus tard Boccioni abandonna l'esthétique plus verbale que plastique des états d'âmes pour une sculpture cette fois plus neuve et plus plastique dont il avait trouvé la source dans les ouvrages de Rosso et dans l'atelier de Picasso »... Il était le seul des compagnons de première heure qui ne se fût pas écarté du « pape Marinetti »...

Il conclut sur le futurisme italien : « C'est ainsi, que cessant d'être une école tapageuse, il peut devenir un mouvement important. Marinetti qui a en Amérique la réputation d'être un homme politique remarquable ferait peut-être bien de laisser de côté dans la conduite des affaires spirituelles de son école cette intransigeance encyclopédique qui devient plus démodée à mesure que les affaires de l'Italie et de l'univers deviennent plus sérieuses. Il n'est pas sans talent. Il est peut-être temps pour lui d'asseoir sa réputation sur une œuvre solide. À moins qu'il ne considère que ses "manifestes" sont l'œuvre importante de sa vie. Il y excelle, en effet. Et s'il lui plaît qu'il manifeste tant qu'il voudra, adepte gentil de la sagesse cinématique d'Épicure. Guillaume Apollinaire



« Par parfaitement ! me répondit le baron, c'est M. Homaïs. »

Et ce tréma si particulièrement éloquent, coupant court à une conversation trop profonde, me laissa perplexe touchant la question de Savoïs, si, en effet, il n'y a pas quelque chose de Goethien chez Flaubert.

Je n'ose examiner la même question à mon propos bien que je suis né à la même date que l'auteur de Faust.

Remas que mes défenses sont le seul intérêt, et lui je tente cette lettre, est de me permettre de vous blesser la main.

Guillaume Apollinaire

Ministère des Colonies

Cabinet du Ministre

Paris, 6 juillet 18

— Muchie à moi,  
pas vendredi, je ne serai pas libre.  
La lettre que je voulais vous écrire  
n'est pas pour but que de vous remercier  
pour votre franchise et aussi de protester  
très doucement contre ce jugement  
forte' sur un livre à peine parcouru.  
N'ayant qu'un goût très médiocre pour  
la poésie en général, ne fûtes-vous pas  
porté entraînée à le détester aussitôt  
parce que il s'agit de poèmes  
stupides - si toutefois cela n'est pas  
Goethe, lui aussi (dont vous  
quitez les poésies traduites en prose) a  
écrit un livre de guerre, épopée bourgeois  
qu'il en fût jamais : Hermann et Dorothée !  
Je ne sais si vous trouvez cette idylle  
plus bouffonne que mes Calligrammes ?  
Avec tout le respect que m'inspire  
le grand européen de Weimar, je la trouve embêtante.

Je n'aurai certes pas le front de  
vous faire moi-même mon apologie  
mais accordez-moi qu'il n'y a dans mes livres, assurément variés  
touchant le fond et la forme, touchant surtout la matière poétique, aucun esthétisme. La guerre qui est chantée dans Calligrammes sort de moi-même, elle est en connexion étroite avec ma vie. N'est pas l'excuse et la raison de ce livre que j'aie fait la guerre ? Et puis j'y ai mis si peu de choses de guerre. Et y a-t-il vraiment autre chose dans ce livre que de la vie, de l'espérance, de la souffrance transfigurée autant qu'il m'a été inspiré ? Tout cela apparaîtrait mieux sans doute à la très belle lectrice qui se donnerait la peine de lire le recueil et de laisser chanter les poèmes qui s'y trouvent. Les textes lyriques veulent et valent qu'on les sollicite »... Il ne se souvient plus si Goethe détestait la guerre : « je considère qu'elle peut être pour la France un bien et cela suffit pour que je ne la déteste pas, puisque d'autre part je ne me suis jamais ennuyé sur le front »... Puis il rapporte une amusante conversation avec le baron F. à propos d'Hermann et Dorothée, où ce dernier compare l'apothicaire à M. HOMAÏS : « Et ce tréma si particulièrement éloquent, coupant court à une conversation trop profonde, me laissa perplexe touchant la question de savoir, si en effet, il n'y a pas quelque chose de Goethien chez Flaubert. Je n'ose examiner la même question à mon propos bien que je sois né à la même date que l'auteur de Faust »...

3. **Guillaume APOLLINAIRE** (1880-1918). L.A.S., Paris 8 juillet 1918, [à MISIA SERT] ; 4 pages petit in-8, en-tête Ministère des Colonies, Cabinet du Ministre (petite fente réparée à un pli). 4 000/5 000 €

**SUPERBE LETTRE, QUELQUES MOIS AVANT SA MORT, DANS LAQUELLE IL DÉFEND ET EXPLIQUE SON RECUEIL CALLIGRAMMES,** que Misia Sert avait jugé sans le lire attentivement.

« La lettre que je voulais vous écrire n'avait pour but que de vous remercier pour votre franchise et aussi de protester très doucement contre ce jugement porté sur un livre à peine parcouru. N'ayant qu'un goût médiocre pour la poésie en général, ne fûtes-vous pas entraînée à le détester aussitôt parce qu'il s'agit de poèmes et que ceux-ci traitent de la guerre. GOETHE, lui aussi (dont vous goûtez les poésies traduites en prose) a écrit un livre de guerre, épopée bourgeois s'il en fût jamais : Hermann et Dorothée ! Je ne sais si vous trouvez cette idylle plus bouffonne que mes Calligrammes ? Avec tout le respect que m'inspire le grand européen de Weimar, je la trouve embêtante. Je n'aurai certes pas le front de faire moi-même mon apologie, mais accordez-moi qu'il n'y a dans mes livres, assurément variés touchant le fond et la forme, touchant surtout la matière poétique, aucun esthétisme. La guerre qui est chantée dans Calligrammes sort de moi-même, elle est en connexion étroite avec ma vie. N'est pas l'excuse et la raison de ce livre que j'aie fait la guerre ? Et puis j'y ai mis si peu de choses de guerre. Et y a-t-il vraiment autre chose dans ce livre que de la vie, de l'espérance, de la souffrance transfigurée autant qu'il m'a été inspiré ? Tout cela apparaîtrait mieux sans doute à la très belle lectrice qui se donnerait la peine de lire le recueil et de laisser chanter les poèmes qui s'y trouvent. Les textes lyriques veulent et valent qu'on les sollicite »... Il ne se souvient plus si Goethe détestait la guerre : « je considère qu'elle peut être pour la France un bien et cela suffit pour que je ne la déteste pas, puisque d'autre part je ne me suis jamais ennuyé sur le front »... Puis il rapporte une amusante conversation avec le baron F. à propos d'Hermann et Dorothée, où ce dernier compare l'apothicaire à M. HOMAÏS : « Et ce tréma si particulièrement éloquent, coupant court à une conversation trop profonde, me laissa perplexe touchant la question de savoir, si en effet, il n'y a pas quelque chose de Goethien chez Flaubert. Je n'ose examiner la même question à mon propos bien que je sois né à la même date que l'auteur de Faust »...

Comme l'ami, dans le développement précédent,  
ma maîtresse du bassin de Sarre regarde  
par dessus mon épaule les caractères de ma  
lettre. Mais elle ne rit pas en soulignant l'un  
d'entre eux, négligé, trop pris que c'est elle  
qui ignore le français : aussi avons-nous pour l'amour  
une langue liturgique comme la religion le latin  
l'allemand qui chante sur le ton de l'obscurité  
les nuances infinies du cœur.

Roué car je VEUX volontaire C'est comme  
qui permet de être brisé avec les hommes qui lui  
sont destinés à tirer les liseuses de la mort  
ou de la perpétuité. Mon Dieu les Nouvelles  
Nourritures. Savait-il qu'il me parlait plus  
qu'à tout autre. J'ai trop de pudeur pour rien  
dire. Mais.

HORCH DRUM! WASS MEIN  
STAUB DIR SPRICHT SO VIEL  
GOD HAT OPHIR VULCANI ALS  
IN IRREM MUNDE DIE FLUCHT  
TIE SEUNZEL-O ADAME! O  
EVE! VITA SACRUM. BREIE!

Et au bas de la devinette on lit  
CHERCHEZ LA SIRÈNE

Louis A.

6.11/ Mon ami ce livre m'a touché :  
touillé comme on dit atteint.  
Parade en est le cœur, il tourne autour  
doux entremêlement des bras du lierre  
et de l'arbre. Et si vous saviez combien  
EN TEMPS ET LIEUX Parade a su m'émouvoir.  
Ce moment suprême une pause dans la guerre un palier / un carrefour aussi des arts et des  
admirations qui se croisent : beau noeud quelle  
mains pures il faut pour te délacer. Les tronçons  
du serpent seraient sanglants comme les membres  
arrachés aux statues antiques : aussitôt le  
sang s'est enfui, il ne reste plus que marbre.  
Mais cette chose vibrante

et les pieds un grondement  
les genoux soulevant la poitrine du plancher.  
Mais rien n'est plus méloquique que ce rideau  
brisé par le plaisir et les vents, la grande  
phrase par quoi libère la partition.  
Et toute la MERDE Monsieur qu'ont déposée nos contemporains là-dessus, cela vous fait  
parfois avec le recul PLUS GRAND QUE NATURE. Tout un après-midi je suis resté avec vous, malgré les affaires courantes,  
m'étonnant d'habiter à Sarrebrück justement dans [...] la Rue des Coqs et maintenant je possède votre portrait par  
PICASSO "Portrait de Monsieur Coq / par Monsieur Kodak" [...]. Mais avez-vous vraiment ce regard merveilleux  
perçant que l'Homme-bleu vous donne en 1916 si je sais lire ».

4. **Louis ARAGON** (1897-1982). L.A.S. « Louis A. », 11 [mars 1919], à Jean COCTEAU ; 4 pages in-8, enveloppe  
avec cachet postal.

**BELLE LETTRE PLEINE D'ADMIRATION À JEAN COCTEAU, À LA PUBLICATION DE SON POÈME LE CAP DE BONNE ESPÉRANCE.**

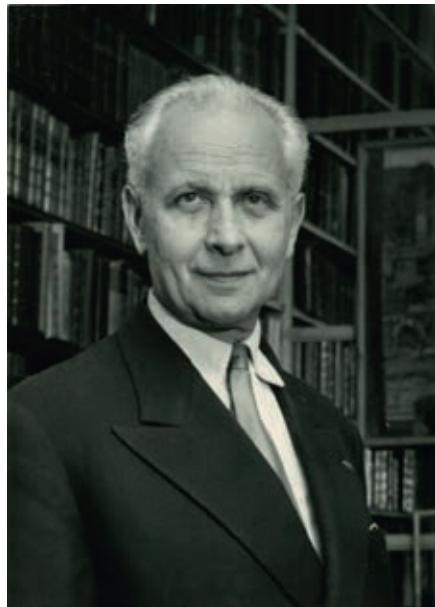
[Les rapports d'Aragon et Cocteau furent souvent orageux, mais des relations plutôt amicales précédent, entre 1918 et 1920, une longue mésentente, puis un rapprochement et une vraie proximité dans les dernières années de la vie de Cocteau. Écrite avec une verve étourdissante, cette lettre témoigne d'une grande admiration, en même temps qu'elle veut séduire, par son brillant, celui que le jeune Aragon, alors soldat en Sarre, considère comme son aîné. La disposition des lignes et des paragraphes donne parfois volontairement à cette lettre l'allure d'un poème.]

Il le remercie d'abord pour son livre : « Mon ami, ce livre m'a touché : touché comme on dit atteint. Parade en est le cœur, il tourne autour, doux entremêlement des bras du lierre et de l'arbre. Et si vous saviez combien EN TEMPS ET LIEUX Parade a su m'émouvoir. Ce moment suprême une pause dans la guerre un palier / un carrefour aussi des arts et des admirations qui se croisent : beau noeud quelles mains pures il faut pour te délacer. Les tronçons du serpent seraient sanglants comme les membres arrachés aux statues antiques : aussitôt le sang s'est enfui, il ne reste plus que marbre. Mais cette chose vibrante

et les pieds un grondement  
les genoux soulevant la poitrine du plancher.  
Mais rien n'est plus méloquique que ce rideau  
brisé par le plaisir et les vents, la grande  
phrase par quoi libère la partition.  
Et toute la MERDE Monsieur qu'ont déposée nos contemporains là-dessus, cela vous fait  
parfois avec le recul PLUS GRAND QUE NATURE. Tout un après-midi je suis resté avec vous, malgré les affaires courantes,  
m'étonnant d'habiter à Sarrebrück justement dans [...] la Rue des Coqs et maintenant je possède votre portrait par  
PICASSO "Portrait de Monsieur Coq / par Monsieur Kodak" [...]. Mais avez-vous vraiment ce regard merveilleux  
perçant que l'Homme-bleu vous donne en 1916 si je sais lire ». Il n'avait fait que l'apercevoir aux éditions de la Sirène... « J'écris devant votre visage comme un homme qui fait des gestes au téléphone [...]. Les mots accourent sans avoir pris la précaution de se vêtir, nus, sans art = artifice. Car le cœur ne s'exprime qu'en formules sèches et figées, à cause de l'émotion. Je transcris infidèlement comme s'il s'agissait d'une copie au baccalauréat : Un ému est toujours un mauvais poète. Les lettres d'amour qui bouleversent s'écrivent en fumant une ironie ou cigarette tandis que par-dessus l'épaule un ami lit et ricane sur le ton aigu des créatures en chemise au petit matin. Jadis la lettre dans Nord-Sud m'avait ému aux larmes. Je l'ai retrouvée comme une fleur dans votre livre. Votre chef d'œuvre. Il faut vous le dire. Et ce morceau saignant du SACRE : la promenade en taxi – je songe aux pires émotions littéraires, dans STELLO, la mort d'André Chénier. [...]. Ne recommencez pas tous les jours ces plaisanteries vous tueriez trop d'adolescents »...

Sa maîtresse allemande lit par-dessus son épaule sa lettre, mais elle ignore le français : « aussi avons-nous pour l'amour une langue liturgique, comme la religion le latin, l'allemand qui chante sur le ton de l'obscurité les nuances infinies du cœur ». Il parle ensuite de GIDE : « Mon Dieu les Nouvelles Nourritures. Savait-il qu'il me parlait plus qu'à tout autre. J'ai trop de pudeur pour rien dire ». Il termine par un bref poème en allemand et ajoute : « Et au bas de la devinette on lit CHERCHEZ LA SIRÈNE »...

# Grandeur nature



5

6

5. **Louis ARAGON** (1897-1982). MANUSCRIT autographe signé, **GRANDEUR NATURE**, 16 janvier 1966 ; 9 pages in-4. 1 000/1 500 €

**Bel hommage à Alberto GIACOMETTI**, mort le 12 janvier, en hommage au sculpteur qu'il connaissait depuis son arrivée à Paris dans les années 1930 ; paru dans le n° 1114 des *Lettres Françaises*.

... « Il n'a jamais cessé, ce sculpteur, de se demander ce que c'était que la sculpture. Il gardait dans ses cartons, comme des notes, les dessins qu'il avait faits, multiples, des sculptures d'autres temps »... Pour qu'on ne lui reproche pas de faire parler les morts, Aragon veut témoigner de leur amitié en évoquant les dessins politiques que Giacometti lui a donnés. Il décrit les versions non publiées de *La lutte anti-impérialiste* et de *La lutte anti-religieuse*... Il rappelle que le sculpteur a commencé à travailler comme concepteur de meubles et d'objets pour le décorateur Jean-Michel FRANCK. Aragon dit tout l'intérêt qu'il accorde aux dessins des sculpteurs, et à leur peinture, tenant les toiles de Giacometti comme « aussi premières, aussi importantes pour la peinture, pour le sort de la peinture, que les toiles de Chardin ».... Puis il cite Bazille, Seurat, Jacques Villon, Nicolas de Staël, qui n'ont peut-être pas encore la place qu'ils méritent. Il est incapable de dresser un portrait de son ami, « j'ai mal à Giacometti, comprenez-moi », et conseille la lecture de l'interview faite par P. Dumayet pour comprendre son besoin de « ratatiner », « d'amaigrir » ce qu'il voyait. Il rapporte une conversation à propos du cancer dont Giacometti souffrait : « C'était un héros qui parlait. Sans se trouver le moins du monde héroïque. [...] Maintenant il va falloir mesurer son absence ».

ON JOINT 3 placards d'épreuves avec corrections autographes de cet article, reproduisant 3 dessins de Giacometti.

6. [Louis ARAGON]. Photographie par Robert DOISNEAU ; 18,2 x 13 cm ; tirage argentique, tampon du photographe au dos. 400/500 €

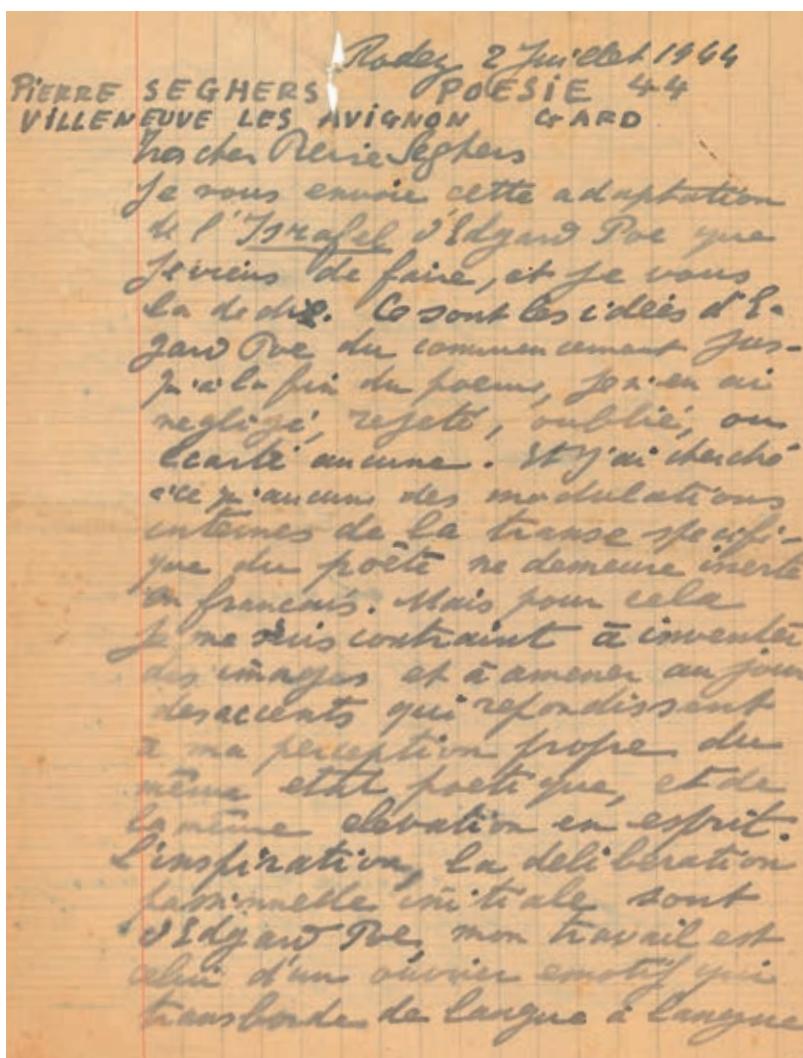
Aragon en buste devant une bibliothèque.

7. **Antonin ARTAUD** (1896-1948). L.A.S., [1928], à Jean PAULHAN ; 2 pages in-fol. à l'encre bleue sur papier chamois (bords un peu effrangés, annotations typographiques aux crayons noir et rouge). 3 000/4 000 €

**EXTRAORDINAIRE LETTRE OUVERTE À JEAN PAULHAN**, publiée avec de légères variantes en 1928 dans le n°11 de *La Révolution Surréaliste*.

« Jean Paulhan, après les explications auxquelles je me livrais en votre présence au sujet de cet obsènè CLAUDEL, en considération des services rendus et d'une amitié infiniment tiraillée et trouble, mais enfin parfois opérante, – ramener mon réquisitoire à la simplicité des deux points dont témoigne votre lettre est une canaillerie pure et simple mais qui ne vous défigure pas au contraire. Cette canaillerie m'éloigne de vous et en plus elle vous juge et souligne votre facilité ». Il lui reproche d'avoir été absolument incapable de répondre à une question précise, tel un enfant qui se dérobe : « Je n'ajouterai aucune injure à la qualification de votre attitude. Il en faut beaucoup plus croyez le bien, pour me faire douter de moi. Je sais où j'ai mal mais ce n'est pas cette petite partie de mon esprit qu'un Jean Paulhan peut atteindre ». Il ajoute un long *P.S.*, sur le théâtre d'Alfred JARRY : « c'est le principe même du théâtre que votre collaborateur [Jean PRÉVOST] met en cause dans le n° de février de la NRF. Mais le théâtre de Jarry n'a rien à faire avec le théâtre. Tout ceci par conséquent ne nous intéresse pas. Je ne répondrai donc pas à votre imbécile de collaborateur. [...] Je fais d'un texte exactement ce qui me plaît. Mais un texte sur un scène est toujours une pauvre chose. Je l'agrémente donc des cris et des contorsions qui ont un sens naturellement, mais qui n'est pas pour les porcs. Je ne m'étonne donc pas que le nain qui signe ces critiques ait vu dans une représentation semblable une pièce de comédie moderne. – Une autre raison pour laquelle j'appréhende de vous confier ma réponse est que je devrais m'exposer à l'un des châtrages en long et en large des textes [...] auxquels vous nous avez habitués ».

8. **Antonin ARTAUD** (1896-1948). L.A.S., Rodez 2 juillet 1944, à Pierre SEGHERS ; 2 pages et demie petit in-4 sur des pages de cahier d'écolier (fentes réparées en haut des deux feuillets). 1 500/2 000 €



**BELLE LETTRE DE RODEZ À L'ÉDITEUR PIERRE SEGHERS, RELATIVE À UNE ADAPTATION D'EDGAR POE PAR ARTAUD.**

Il lui envoie une adaptation de l'*Israfel* d'Edgar Poe que je veux de faire, et je vous la dédie. Ce sont les idées d'Edgar Poe du commencement jusqu'à la fin du poème, je n'en ai négligé, rejeté, oublié, ou écrit aucune. Si j'ai cherché ce qu'aucun des modulations internes de la transe spécifique du poète ne demeure inerte en français. Mais pour cela je me suis contraint à inventer des images et à amener au jour des accents qui répondissent à ma perception propre du même état poétique, et de la même élévation en esprit. L'inspiration, la délibération passionnelle initiale sont d'Edgar Poe, mon travail est celui d'un ouvrier émotif qui transborde de langue à langue non pas des tournures de syntaxe et des formes grammaticales mais ces perceptions innées du verbe par lesquelles le poète demeure en contact éternel avec les mondes d'inhumanité. Je sais parfaitement ce qui manque à mon travail pour être digne de son modèle mais pour que je puisse avoir moi aussi l'originalité spontanée que je me rêve depuis tant d'années et que je me sens sourde et battre dans le cœur il faudrait que les circonstances de ma vie matérielle fussent moins terribles ; et la vie matérielle est terrible pour tous aujourd'hui : la guerre mange notre pain quotidien et moi en plus je suis prisonnier mais depuis sept ans que ma souffrance dure Dieu fera certainement quelque chose pour la faire enfin cesser »...

~~mon nom  
et mon prénom~~  
mon nom  
et mon prénom

144

par parlement

lundi

après les explications auxquelles je me trouvai en  
votre compagnie ~~aussi~~<sup>lundi</sup> au sujet de cet obscur Claude,  
présence  
en considération des services rendus et d'une amitié  
infiniment triedre et troublée, mais aufin defois  
opérante. —

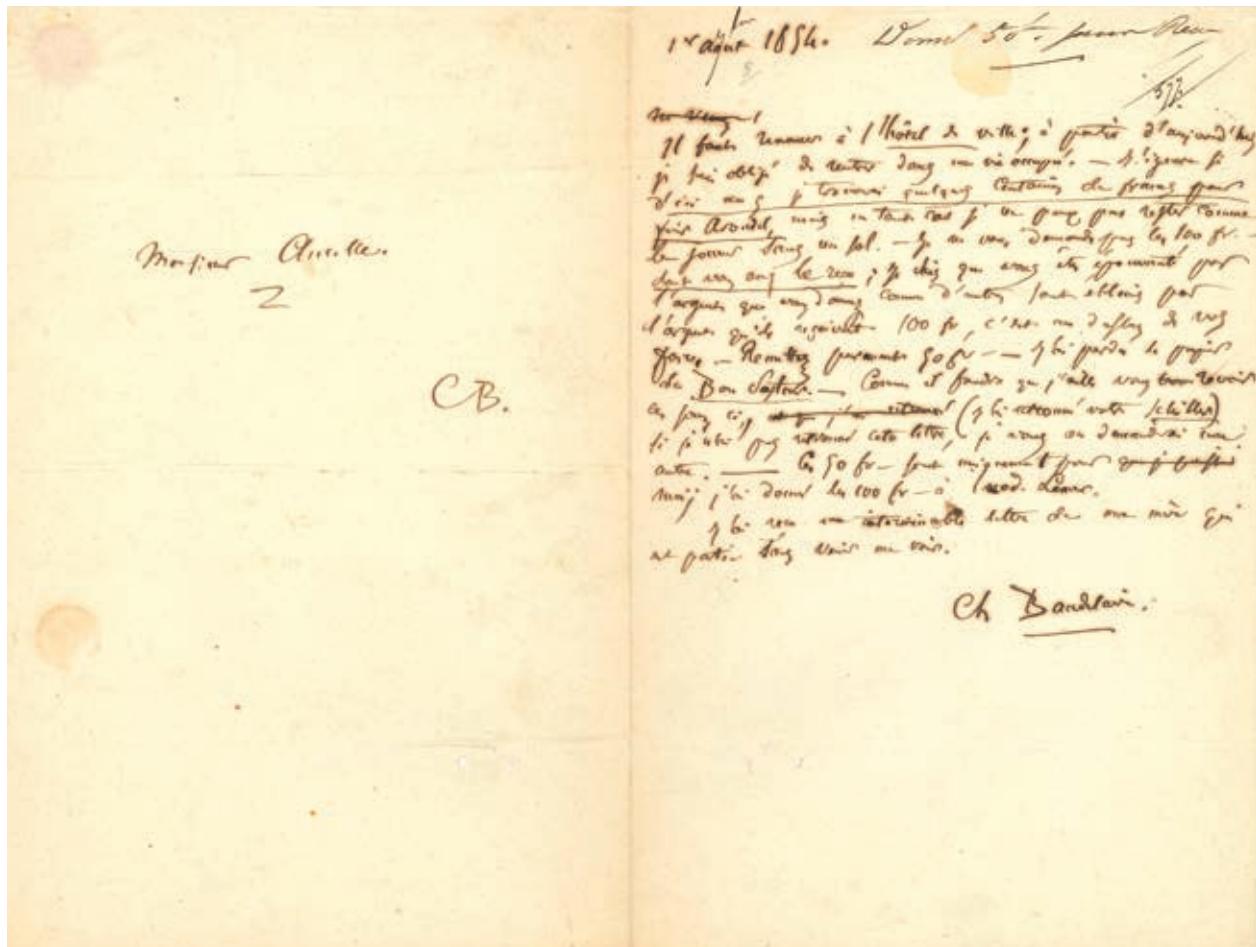
Je vous donne mon reçu d'ordre à la  
simplicité des deux points dont témoigne cette  
lettre, est une causerie pure et simple mais qui  
ne vous défigure pas, au contraire.

Cette causerie que je vous dévoile de vous  
et en plus elle vous juge et souligne votre  
facilité.

Cet homme que j'aurai tenu la  
tête sur sa poitrine sans l'incapacité absolue  
de répondre à une question précise. Cet enfant  
que je dérobe (alors je ne parle pas c'est vous  
l'enfant, si c'est vous l'enfant il faut le faire  
afin qu'on le saache), cet homme obligé d'exprimer  
sa pensée sans sens son propre about ne peut  
ne éprouver aucun mal à l'écrit, aucun absence  
d'âme.

Il n'a pourtant aucun empêche à  
la qualification de votre attitude. Il  
en faut beaucoup plus naze de bien pour  
ne faire douter de moi. Je sais où j'ai mal  
marqué c'est par cette petite partie de mon  
esprit qu'un Jean paulien peut échapper

l'automne l'hiver



9. Charles BAUDELAIRE (1821-1867). L.A.S., 1<sup>er</sup> août [pour septembre] 1854, à Narcisse ANCELLE ; 2/3 de page in-8, adresse « Monsieur Ancelle » paraphée « CB ». 2 500/3 000 €

**VIOLENTE LETTRE À SON CONSEIL JUDICIAIRE, AU SUJET DE SA DETTE ENVERS L'ANTIQUAIRE ARONDEL, à qui il a acheté bon nombre de tableaux et meubles.**

« Il faut renoncer à l'Hôtel de Ville ; à partir d'aujourd'hui, je suis obligé de rentrer dans ma vie occupée. – J'ignore si d'ici au 5 je trouverai quelques centaines de francs pour fuir Arondel ; mais, en tout cas, je ne peux pas rester, comme le joueur, sans un sol. Je ne vous demande pas les 100 fr. dont vous avez le reçu. Je sais que vous êtes épouvanté par l'argent que vous donnez, comme d'autres sont éblouis par l'argent qu'ils reçoivent. 100 fr., c'est au-dessus de vos forces. – Remettez purement 50 fr. J'ai perdu le papier du Bon Pasteur. Comme il faudra que j'aille vous revoir ces jours-ci (j'ai retrouvé votre Schiller), si je n'ai pas retrouvé cette lettre, je vous en demanderai une autre. – Ces 50 fr. sont uniquement pour moi ; j'ai donné les 100 fr. à Madame LEMER. J'ai reçu une interminable lettre de ma mère qui est partie sans venir me voir »...

[Cette dette poursuivra Baudelaire toute sa vie, et même après, puisqu'Arondel fera un procès à Madame Aupick, mère de Baudelaire, et obtiendra un dédommagement de 1500 francs, en 1872]. Dans le coin supérieur droit, note de la main d'Ancelle : « Donné 50 f sans reçu ».

Correspondance, t. I, p. 291.

10. Charles BAUDELAIRE (1821-1867). MANUSCRIT autographe, **MADEMOISELLE BISTOURI** ; 5 pages grand in-4, au crayon, avec quelques corrections à l'encre ; paginé 22 à 26 ; monté sur onglets et relié maroquin noir souple, étui (Alix). 6 000/8 000 €

**IMPORTANT MANUSCRIT D'UN POÈME EN PROSE POUR *LE SPLEEN DE PARIS* (pièce XLVII).**

Ce poème en prose fait partie de ceux que Baudelaire avait composés à Bruxelles, et qu'il déposa lors d'un bref passage à Paris en juillet 1865 chez Gervais Charpentier, gérant de la *Revue nationale et étrangère*. Celui-ci ayant jugé *Mademoiselle Bistouri* « non publiable », et bien qu'en ayant annoncé par trois fois la publication en septembre 1867, le poème fut publié seulement pour la première fois dans l'édition posthume de 1869 ; il fut reproduit en fac-similé dans *Le Manuscrit autographe*, numéro spécial consacré à Charles Baudelaire (Blaizot, 1927, pages 85-89).

Comme j'arrivay à l'extreme du faubourg, Tous les éclairs du  
gaz, je sentis un bruy qui se courait doucement. Tous le midi et  
j'entendis une voix qui me disoit à l'oreille : « Tous les médecins,  
meufs ! »

Je regardai, c'était une grande fille, robuste, aux yeux très  
ouverts, légèrement faïe, les cheveux ~~et~~ les flottant au  
vent avec les éclairs de son bonnet.

« Non ; je ne suis pas médecin. Laissez moi passer.

— Oh ! Si ! vous êtes médecin. Je le crois bien. Venez chez  
moi. Vous ~~avez~~ ~~avez~~ bien content de moi, allez !

— Sans doute, j'aurai voix voie, mais plus tard, après le  
médecin, que Diablotin !

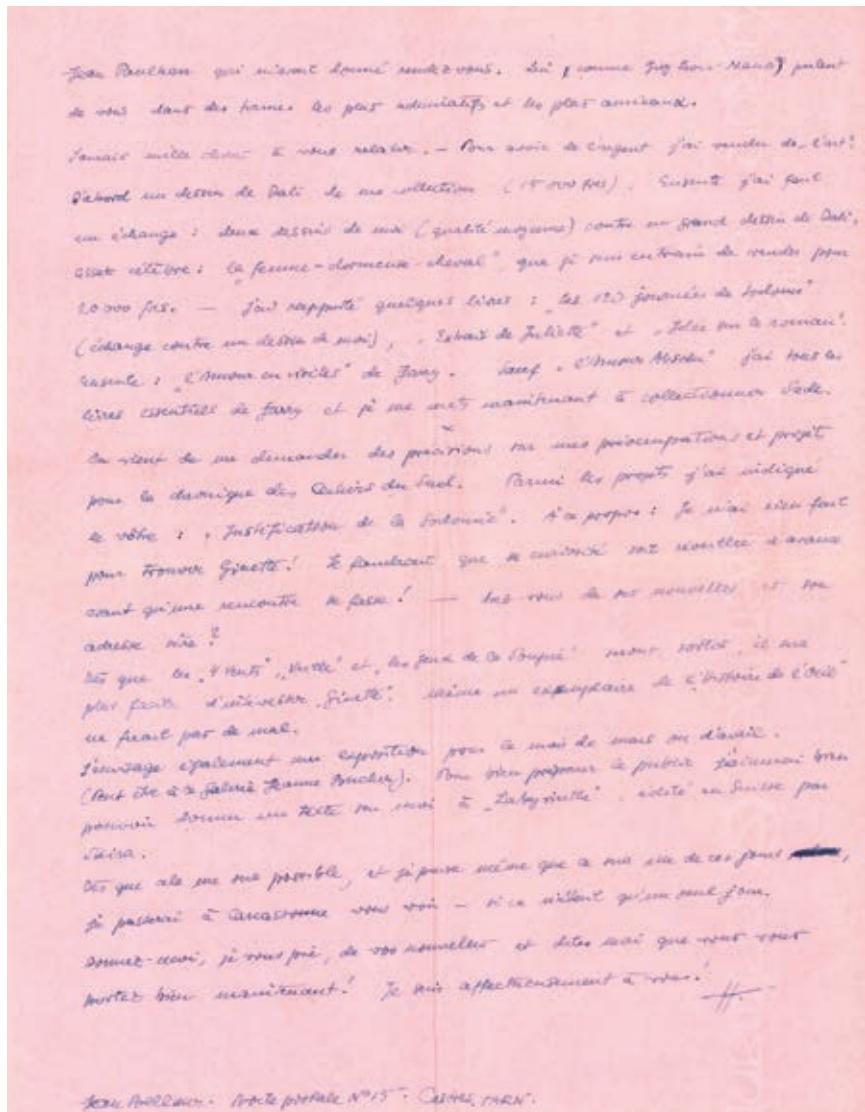
— ah ! ah ! — fit elle, tressé l'appendice à mes bras et  
en éclatant de rire. — Vous êtes un médecin farceur. J'en  
ai connu plusieurs dans ce genre-là. Venez. »

J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours  
l'envie de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par  
cette compagne, ou pluttôt par cette énigme inespérée.

J'omettrai la description du taudis ; on peut la trouver  
dans plusieurs vieux poëts français bien connus. Seule-  
ment, détail non apporté par Régnier, alors on trois portraits  
de docteurs célèbres étaient suspendus aux murs.

Comme je fay dorloté ! Grand feu, vin chaud,  
cigares ; et on m'offrait des bonnes choses, et ~~et~~ allumant

C'est l'histoire d'une maniaque de la chirurgie, rencontrée par Baudelaire et qui veut absolument le croire médecin. Elle l'entraîne dans son taudis et lui montre quantité de portraits de médecins. Baudelaire cherche à comprendre cette déformation de l'esprit et conclut : « Quelles bizarries ne trouve-t-on pas dans une grande ville, quand on sait se promener et regarder... Seigneur, ayez pitié des fous et des folles ! O Créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits et comment ils auraient pu ne pas se faire ! ». Anciennes collections Armand GODOY (1988, n° 22), puis Philippe ZOUMMEROFF (1995, n° 278).



11. **Hans BELLMER (1902-1975).** L.A.S., Castres 24 décembre 1946, à Joë BOUSQUET ; 2 pages in-4 sur papier fin rose. 1 500/2 000 €

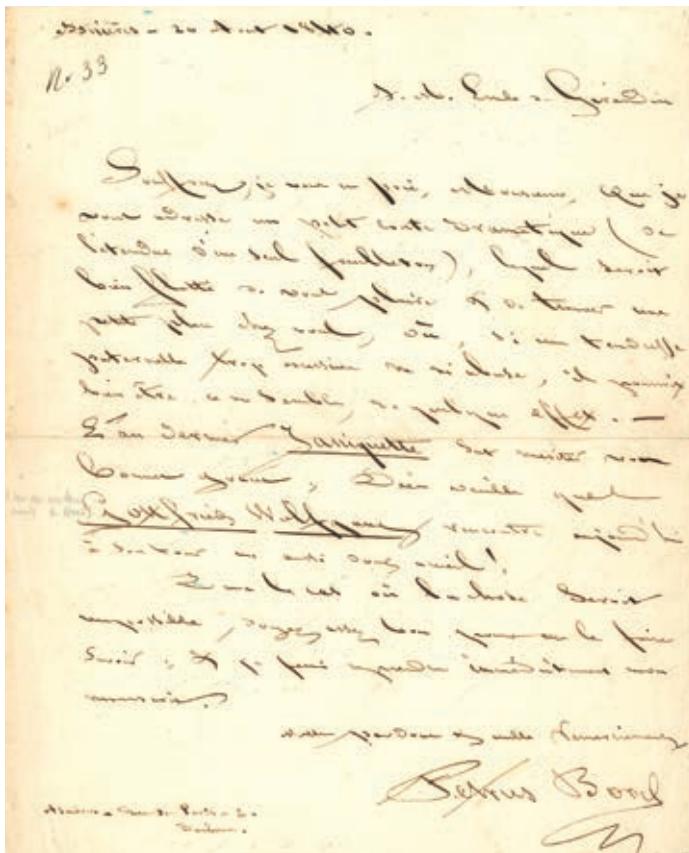
#### INTÉRESSANTE LETTRE SUR SES TRAVAUX.

... « Les Jeux de la Poupée sont mis en mouvement. Quant à leur suite *L'Anatomie*, j'en publie un extrait dans le numéro prochain des 4 Vents et un autre passage (avec trois dessins) dans *Vrille*. Dans ce dernier il y aura la partie qui est consacrée à votre expérience et qui se referme sur les deux *Lettres d'amour*. Ce qui m'empêche pour le moment de terminer *L'Anatomie* et les dessins prévus, c'est que je suis en train de faire des photos obscènes pour illustrer la réédition de *L'Histoire de l'œil* ». Il compte faire venir à Castres une des jeunes filles qui avait posé pour cela à Paris : « Prévoyez les histoires qui s'en suivront ! »... Il se réjouit qu'un éditeur lui ait demandé une réédition de *La Philosophie dans le boudoir* de SADE avec beaucoup de dessins ou gravures : « inutile d'ajouter que je ne considère pas cela comme "l'illustration" d'un livre de luxe, mais comme une des choses qui font partie intégrante de ma vie ». Il s'en procurera une copie micro-film de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, dès qu'il aura fini ses travaux en cours, surtout *L'Anatomie*. Il a rendu visite à Jean PAULHAN qui « parle de vous dans des termes les plus admiratifs et les plus amicaux ». Pour se faire de l'argent, il a vendu un dessin de DALI de sa collection, puis échangé deux de ses dessins contre un dessin de Dalí assez célèbre, *Femme-dormeuse-cheval*, qu'il est en train de vendre également. Il a rapporté des livres : *Les 20 Journées de Sodome*, *Extrait de Juliette*, *Idée sur le roman*, et *L'Amour en visites* de JARRY : « Sauf *L'Amour absolu*, j'ai tous les livres essentiels de Jarry et je me mets maintenant à collectionner Sade ». Pour sa chronique des Cahiers du Sud, il prévoit de parler de leur projet commun avec Bousquet, une *Justification de la Sodome*... Il envisage une exposition en avril : « Pour bien préparer le public, j'aimerais bien pouvoir donner un texte sur moi à *Labyrinthe*, édité en Suisse par Skira ». Il ira voir Bousquet dès que possible...

12. **Petrus BOREL** (1809-1859), L.A.S.,  
Asnières 20 août 1840, à Émile de  
GIRARDIN ; 1 page petit in-4.  
1 200/1 500 €

**RARE LETTRE SUR SES CONTES.**

Il lui adresse « un petit conte dramatique (de l'étendue d'un seul feuilleton), lequel serait bien flatté de vous plaire & de trouver une petite place chez vous, où, si une tendresse paternelle trop excessive ne m'abuse, il pourrait bien être, ce me semble de quelque effet. L'an dernier Janquette sut mériter vos bonnes grâces, Dieu veuille que Gottfried Wolfgang rencontre aujourd'hui à son tour un aussi doux accueil ! » Sinon il fera reprendre son manuscrit...



13. **Petrus BOREL** (1809-1859). L.A.S., Paris, 3 avril [1844], au Président de la Société des Gens de Lettres [Arsène HOUSSAYE] ; 1 page in-8 à en-tête du journal *Satan* avec vignette gaufrée, adresse. 1 000/1 200 €

Il se présentera le lendemain jeudi « devant vous & devant M.M. les membres du comité réunis sous votre présidence, pour vous soumettre respectueusement l'article que je me propose, avec votre agrément, d'insérer dans un des plus prochains numéros de mon journal »...

[Depuis février 1844, Pétrus Borel était le directeur-gérant du journal *Satan* ; selon Jules Claretie : « Il fonda, moins pour vivre que pour passer sa bile sur les hommes et les choses, le *Satan*, un petit journal armé en guerre qui se fondit bientôt dans le *Corsaire* et devint le *Corsaire-Satan*, journal vif et mordant, aux crocs aigus, qui savait happener et faire la plaie large. »]

14. **André BRETON** (1896-1966). L.A.S., Paris 22 novembre 1946, à Hans BELLMER ; 2 pages in-4.

1 500/2 000 €

**BELLE LETTRE, SIX MOIS APRÈS LE RETOUR EN FRANCE DE BRETON QUI VEUT LANCER BELLMER À NEW YORK, ET SUR LA RUPTURE AVEC LE MOUVEMENT SURREALISTE BELGE.**

« Il faudrait être truite, omble-chevalier, pour remonter avec l'aisance voulue ce torrent de nuit et de silence : six ans depuis Marseille »... Il veut lui parler de l'Exposition Surréaliste qui aura lieu à la Galerie MAEGHT en mai, « qui s'annonce plus sensationnelle et plus grande en portée que les précédentes. [...] je me réjouis de la part très importante que vous serez appelé à y prendre ». Breton veut savoir s'il est lié à un contrat avec un marchand, car il désire le mettre en contact avec le new-yorkais Julius CARLEBACH, spécialisé de l'art primitif, qui va ouvrir une galerie de peinture moderne et lui a demandé de « lui signaler les artistes que je tiens en France pour les plus représentatifs. Je lui ai aussitôt parlé de vous ». Il lui demande par câble des reproductions de ses œuvres récentes, ainsi que ses dispositions : « j'ai pensé qu'un accord avec lui pourrait vous alléger sensiblement un côté de la vie »... Il le prie de remercier Joë BOSQUET de lui avoir communiqué les documents se rapportant à la récente affaire MAGRITTE... Il l'assure que « l'appartenance au P.C. des signataires belges du manifeste "en plein soleil" ( ! ) » est bien réelle, et que ce sont eux-mêmes, MAGRITTE, MARIËN, et SCUTENAIRE, qui lui en ont fait part en juin dernier à Paris. NOUGÉ en serait également : « Je tiens à préciser ce point au plus vite, pour que vous ne croyiez pas à quelque phantasme de ma part, ceci paraissant devoir, hélas, expliquer très suffisamment cela (l'optimisme de commande, les remerciements, les insinuations, les lettres anonymes et le reste) »...

15. **André BRETON** (1896-1966). MANUSCRIT autographe, *Interview d'Opéra (André Parinaud)*, [24] octobre 1951 ; 2 pages in-4, avec de nombreuses ratures et corrections. 3 000/3 500 €

INTÉRESSANT ENTRETIEN SUR L'ÉTAT DU MOUVEMENT SURREALISTE, en réponse à huit questions d'André PARINAUD.

I. Au sujet de l'éventuelle création d'une revue, Breton regrette « le temps où les frais occasionnés par le lancement d'une revue pouvaient être assumés par l'ensemble de ses collaborateurs, chacun d'entre eux y contribuant dans la mesure de ses moyens. Ce fut le cas pour *La Révolution Surréaliste* et pour *Le Surréalisme A.S.D.L.R.* Du moins l'indépendance totale était garantie ». Des éditeurs leur ont fait des propositions, mais les surréalistes restent hésitants, « parce qu'elles tendraient à la réalisation d'une revue "d'art" alors que le surréalisme, aujourd'hui comme hier, ne saurait pleinement s'accommoder que d'une revue de combat. L'affirmation du surréalisme comme mouvement toujours vivant a contre elle une conjuration de forces puissantes et organisées », qui veulent le limiter aux deux dernières guerres et le définissent aujourd'hui par « ce qu'il a été »...

II. Breton déplore la perte de liberté dans l'art, la disparition de nombreuses jeunes revues et d'éditeurs indépendants d'avant-garde : « Là comme ailleurs c'est la victoire assurée des trusts. [...]. Dans ces conditions il est douteux que des œuvres correspondant à ce qu'ont été dans leur temps les premiers BOREL ou les premiers JARRY pourraient voir le jour. Il n'est pas plus évident, en raison des conditions faites aujourd'hui à l'art, qu'un égal de GAUGUIN ou de DAUMIER pourrait percer ». Il dénonce la spéculation des galeries d'art, qui faussent « le rapport entre l'artiste et l'amateur » : les œuvres de MATISSE, ROUAULT, UTRILLO, PICASSO « bénéficient – et pâtissent – d'une outrageante enflure publicitaire à laquelle ils sont inexcusables de se prêter » ; quant aux novateurs, on leur impose la seule voie du « non-figuratif »...

III. Breton se réjouit cependant de l'abolition de nombreux tabous, mais observe que « la liberté d'expression est limitée plus qu'autrefois et par des moyens beaucoup plus savants, qui ne dépendent pas des pouvoirs officiels »...

IV. Puis il fustige le Parti Communiste et son influence dans les milieux artistiques : « Les staliniens ont beaucoup d'organes. [...] La liberté d'expression ne peut être reconquise tant que se maintient le contact avec ceux qui l'ont aliénée »...

V. Les staliniens n'opèrent pas tant la censure en empêchant l'artiste de publier ou d'exposer, mais « en organisant autour de lui le silence ou en l'ensevelissant sous des commentaires à côté »...

VI. Breton se félicite cependant d'une évolution du goût du grand public : auparavant, « le goût des œuvres de qualité n'excédait pas les limites d'un petit nombre de "chapelles" ». RIMBAUD et MALLARMÉ, voire BAUDELAIRE et NERVAL, étaient tenus par le public à grande distance ; lazzì sur SEURAT, gorges chaudes sur le douanier ROUSSEAU. On n'en est heureusement plus là ». Il regrette toutefois, en partie à la suite de la « résistance », une « véritable inflation poétique » et « une réhabilitation de la pire "poésie de circonstance" »...

VII. Sur l'avenir du mouvement, les perspectives ne changent pas. « Une plus grande émancipation de l'esprit et non une plus grande perfection formelle doit demeurer l'objectif principal », grâce à des œuvres au « pouvoir alertant », comme celles d'ABELLIO et Malcolm de CHAZAL, *Le Visage de feu* de J.-L. BOUQUET pour le fantastique, les romans de Maurice RAPHAËL, au théâtre *Le Roi Pêcheur* de Julien GRACQ et *Monsieur Bob'le* de Georges SCHÉHADÉ, et l'étonnante poésie à dire de Jean TARDIEU, etc.

VIII. « L'essentiel, pour le surréalisme, serait de pouvoir s'exprimer régulièrement, d'une manière globale. Ses incursions dans les différents domaines seraient ainsi rendues beaucoup plus sensibles ». Un numéro spécial de *L'Âge du cinéma* donnera bientôt « le pouls actuel du surréalisme » dans ce domaine, en attendant une publication surréaliste sur l'architecture...

## INTERVIEW D'OPÉRA (André Parinard)

I. - C'est que nous n'en sommes plus au temps où ~~chaque~~ ~~de ses~~ ~~collaborateurs~~ ~~avaient~~ ~~les~~ ~~faits~~ ~~évoqués~~ ~~par~~ ~~le~~ ~~langage~~ ~~d'une~~ ~~telle~~ ~~revue~~ ~~avaient~~ ~~pour~~ ~~leur~~ ~~part~~ ~~de~~ ~~l'ensemble~~ ~~de~~ ~~ses~~ ~~collaborateurs~~ ~~avaient~~ ~~été~~ ~~assumés~~ ~~par~~ ~~l'ensemble~~ ~~de~~ ~~ses~~ ~~collaborateurs~~, chacun d'eux y contribuant dans la mesure de ses moyens. Ce fut aussi pour la Révolution surrealiste et pour le Surrealisme A.S.D.R. De même l'indépendance totale était aussi garantie. Force ~~soit~~ aujourd'hui d'en passer par un éditeur, on de s'assurer un commanditaire. Rien n'a pu encore aboutir en ce sens mais les quelques avances qui nous ont été faites ~~nous ont laissés~~ ~~disparus~~, parce qu'elles tendraient à la réalisation d'une revue "d'art" alors que le surrealisme, aujourd'hui comme hier, ne pourrait pleinement s'accommoder que d'une revue de combat.

L'affirmation du surréalisme comme mouvement toujours vivant a contre-éte une végétation de forces puissantes et organisées. La tactique employée par ses adversaires consiste à lui assigner pour limites les deux dernières guerres et à étouffer la divulgation de ce qu'il est ~~ans~~ le rappel incessant de ce qu'il a été. Cette méthode tend à masquer ou à réduire le sens de certaines dissidences ? c'est, une fois de plus, toute l'eau de la mer appellé à laver « une tache de sang intellectuelle ». Or on ne veut pas d'une nouvelle revue ~~à~~ surréaliste, qui serait vivante alors que nous avons eu à décliner l'offre d'une réédition intégrale des douze numéros de La Révolution surréaliste, qui est morte il y a plus de vingt ans.

II. - J'ose dire que non, du moins en ce qui concerne les possibilités de se manifester des œuvres appelées à constituer les valeurs de demain. Les lieux où elles se cherchent et parviennent à se confronter sont de plus en plus rares. La disparition de bon nombre de jeunes revues, telles Confluences, Fontaine, <sup>les deux dernières</sup> l'empêche et la maison en comité de plusieurs maisons d'éditions tournées vers l'avant, garde ont pas assuré les perspectives de ce côté. Là comme ailleurs c'est la victoire assurée des bruts avec ce qui elle embrasse: l'abaissement du niveau de la production <sup>les</sup> maisons de l'édition de l'imprimerie, la fabrication en série, de déclassement d'écriture d'une œuvre <sup>les</sup> maisons de l'édition de l'imprimerie qui ont perdu les qualités intrinsicques: de là, notamment, cette course aéliorante aux pris littéraires. Dans ces conditions il est douteux que des œuvres correspondant à ce qui ont paru dans leur temps les premiers Borel ou les premiers Jarry pourraient voir le jour.

Il n'est pas plus évident, en raison des conditions faits aujourd'hui à l'art, qu'un égal de Diderot ou de Gauguin pourrait percer le jargon "götter d'art", qui ont pris naissance au vingtième siècle et les spéculations commerciales qui les motivent sont plus en ~~évidemment~~ de nature à faire tomber tous les rapports entre l'artiste et l'amateur. De ce fait certaines œuvres comme celles de Matisse, de Rouault, d'Utrillo, de Picasso bine-suffisent - et passent - d'une onéreuse surface publicitaire. Ils sont mesurables de ~~de~~ priser. ~~La valeur de quelque œuvre~~ et ~~les~~ critiques défendent aujourd'hui, pour des raisons de ~~logique~~ toute autre voie que celle du "non-figuratif".  
(Ensuite...)

III. - Sans doute certains nombreux de "labbors" ont pu être enfreints, (En particulier à propos de certains auteurs à découvrir des types qui se présentent jusqu'alors sous le masque "moral", comme ceux qui, dans le régime de répression continue, la fait, la liberté d'expression est celle limitée par un arbitraire et par des moyens beaucoup plus savants, qui ne dépendent pas des pouvoirs officiels. Cette limitation est avant tout fonction de la confrontation informationnelle. Les deux blocs antagonistes dont chacun ne rive, qui tient au antagonisme de l'autre et l'assujettissement de ce qui relève de ses propres fins laisse peu de place à l'expression libre au sens où on l'entend le plus. Ce qui est sous mesuré aujourd'hui c'est donc la liberté d'expression que la place de l'expression libre.

IV.- Vous n'en demandez pas! Les staliniens disposent d'une multitude de d'organes, aux intellectuels qui les servent ils sont ~~évidemment~~ ~~équipés~~ pour exercer un maximum d'audience. Une sorte de serment les lie, qui ~~leur~~ ~~leur~~ ~~formel~~ de répandre ~~des~~ ~~des~~ ~~des~~ les mêmes contre-vérités comme de courir des mots les plus rassurants, les contenus pratiques les plus contraires. ~~D'abord~~ ~~est~~ ~~les~~ ~~Américains~~, qui submergent cette partie de l'Europe de leurs "digests", ne sont ~~pas~~ ~~en~~ ~~état~~ ~~de~~ ~~fournir~~ ~~la~~ ~~république~~ ~~idéologique~~ qui conviendrait. Il n'en reste pas moins que ces messieurs s'arrachent le papier à imprimer. A tout le moins je pense

16. **André BRETON** (1896-1966). MANUSCRIT autographe signé, [*Luis Buñuel*, 1951] ; 3 pages in-4 très remplies, avec de nombreuses ratures et corrections. 3 000 / 4 000 €

**IMPORTANT TEXTE SUR LUIS BUÑUEL**, daté en fin « Paris, 5 novembre 1951 », porte en tête, de la main de Breton, ces mentions : « Interview de Match (Eric Bromberger) Non publié » ; il est donc très probablement INÉDIT. Nous ne pouvons en donner que de brefs extraits.

Breton indique qu'il a fait la connaissance de Luis Buñuel en 1929 : « Son arrivée à Paris a dû suivre de peu celle de Salvador DALI qui était alors son ami intime. Tous deux venaient d'Espagne où ils avaient réalisé ensemble *Un Chien andalou* [...] ils étaient, aussi bien d'aspect que de complexion, aussi différents que possible : Dali extrêmement fin et souple, rompu à toutes les gymnastiques mentales, cultivant – d'ailleurs avec un rare bonheur – la singularité pour elle-même, [...] Buñuel tout d'une pièce, taillé comme un taureau, les yeux légèrement exorbités, tourné manifestement vers l'agression, d'humeur aussi beaucoup plus sombre. Où ils se rencontraient, c'était devant la nécessité d'en finir avec un certain nombre de "tabous" auxquels le surréalisme n'avait cessé de s'en prendre »... Puis Breton parle de l'œuvre cinématographique de Buñuel, et notamment du *Chien andalou* qui est « un désespéré, un passionné appel au meurtre » selon les termes même de Buñuel. « Je tiens encore, à ce jour, *Un Chien andalou* et *L'Âge d'or* pour les deux seuls films intégralement surréalistes. [...] Dans *Un Chien andalou*, c'est vraiment l'irrationalisme total qui s'est rendu maître du pavé, dans *L'Âge d'or* c'est vraiment la passion qui a rompu toutes ses digues. Et le petit bourgeois est là dans son fauteuil, il a payé pour être giflé à tour de bras [...] le génie de Buñuel m'a toujours paru tenir à ce qui en lui est exalté, exaspéré au possible – le conflit entre l'instinct sexuel et l'instinct de mort, dont Freud a montré qu'ils étaient tous deux des instincts de conservation et que, chez tout homme, la recherche de leur équilibre ne tendait à rien moins qu'à rétablir un état qui a été troublé par l'apparition de la vie. Dans *L'Âge d'or* l'accent est mis sur le sexuel, dans *Los Olvidados* il est mis sur la mort ». Breton insiste sur le tempérament sadique de Buñuel... Enfin, il voit dans *Los Olvidados* un film « profondément pessimiste et foncièrement libertaire »...

## INTERVIEW DE "MATCH" (Eric Bromberger)

2) ~~évoquaient~~ Difficile à dire, mais pas seulement de lui; aussi bien de ceux qui sont venus au surréalisme tour à tour. L'anti-conformisme absolu, la révolte contre tout ce qui était <sup>l'ordre</sup> pour lui il n'y avait pas assez de cadre niens approprié à sa violence naturelle. Il était très conscient de ses moyens, qui étaient ~~évidemment~~ dans l'ordre de l'expression cinématographique et dont nous nous sommes assurés <sup>de</sup> que ils étaient immenses. Quelles étaient ses intentions ultérieures, nous ne ~~savons~~ pas demander, mais que nous ne nous le sommes demandé. A cette étape de sa propre route, il se souvait ~~de~~ de plain-pied avec nous, c'était assez.

3) Je suis encore, à ce jour, Un Chien andalou et L'Âge d'or pour les deux plus films intégralement surréalistes. La part ~~de~~ prépondérante du premier me paraît revenir à Dali, la part prépondérante du second à ~~l'ensemble~~ ~~l'ensemble~~ à l'atelier de René Clair, à la réalisation de quel avaient pris part ~~Bachard, Coquelin, Duchamp~~, statt en film d'inspiration, « dada », les films de Duchamp (Anemic cinema, 1926) et de Man Ray (Emak Bakia, 1924) et L'Étoile de mer, 1928) ~~avaient~~ avant tout mettant l'accent sur les possibilités plastiques de l'image en mouvement. C'était le produit d'une méditation sur l'optique psychologique et cela risquait d'intéresser Schenck principalement. Toutes les intentions d'Artaud (La Coquille et le Clergyman, 1927) sont rendues inintelligibles par la réalisation de ~~l'ensemble~~ ~~l'ensemble~~ Dali qui, de toute évidence, ne les pénétrait pas. Un Chien andalou et L'Âge d'or placent donc pour la première fois le public devant une série de sommations qui il ne saurait échapper : ce n'est pas un rêve, il n'y a pas de clé symbolique. Dans Un Chien andalou, c'est vraiment

17. André BRETON (1896-1966). MANUSCRIT autographe signé, *Situation de MELMOTH*, Paris mars 1954 ; titre et 6 pages in-4. 4 000/5 000 €

**MANUSCRIT COMPLET DE LA PRÉFACE DE BRETON À LA RÉÉDITION DU ROMAN DE CHARLES ROBERT MATURIN, *MELMOTH* (Pauvert 1954).** Le manuscrit présente de nombreuses et importantes ratures et corrections, avec une version primitive de la page 3 biffée.

Dans ce texte qui fit date, Breton veut fixer « un point crucial de l'histoire des idées » et situe le roman de MATURIN dans l'évolution des idées de 1789 à 1830 : « Le splendide ciel d'orage du Moine qui couvre et découvre avec une ardeur sans pareille le conflit des aspirations à la vertu la plus austère et le désir charnel exaspéré par la plus savante provocation, exercera une longue fascination »... Il parle du « roman noir », et continue : « On doit attendre jusqu'à 1820 pour qu'un nouveau météore se détache du cadre rituel de la fenêtre ogivale, suspendant son interminable pluie de cendres. *Melmoth ou l'homme errant* va consumer en lieux de grande portée spirituelle tout ce qui reste en puissance dans les moyens d'un genre qui ne cesse de péricliter aux mains de mercenaires. On pourrait dire qu'il fut « le chant du cygne du roman noir » [...]. Le premier roman de Victor HUGO, *Han d'Islande*, publié en 1823, lui emprunte ses couleurs les plus sombres [...] sans la moindre vergogne. [...] BALZAC pille *Melmoth* dans le *Centenaire ou les deux Beringheld* (1822) »... Etc.

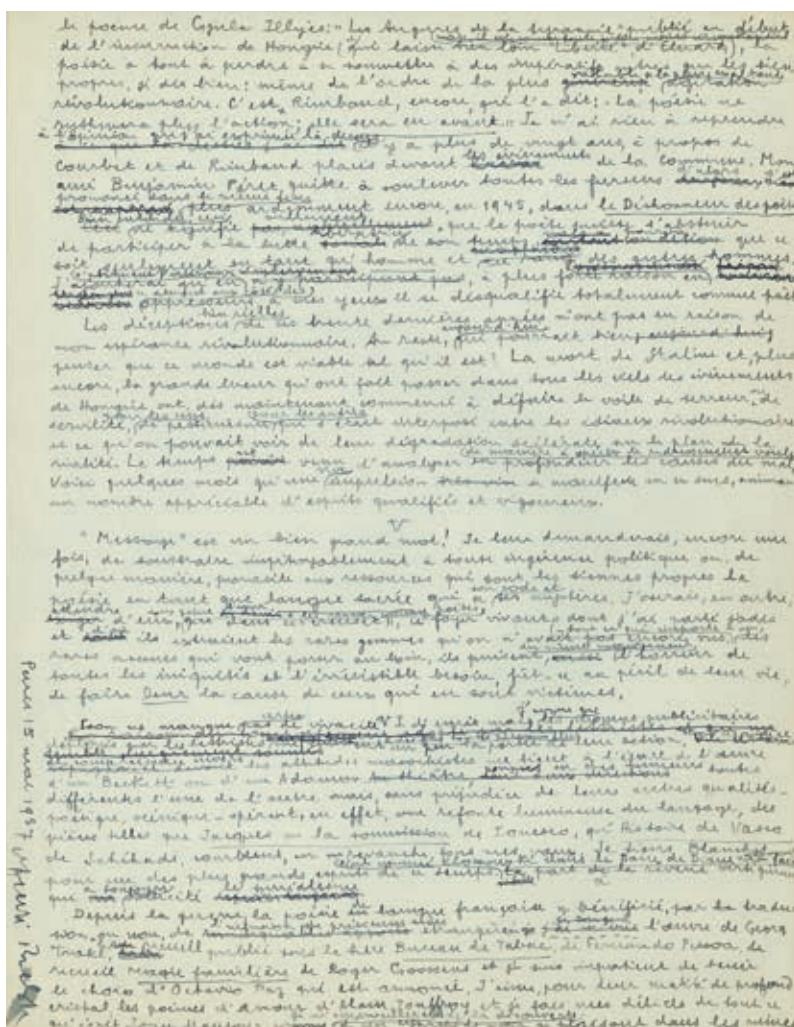
18. André BRETON (1896-1966). MANUSCRIT autographe signé, *Interview – Pierre de Boisdeffre*, Paris 15 mai 1957 ; 2 pages in-4. 2 000/2 500 €

**ENTRETIEN SUR LA POÉSIE SURREALISTE** pour le magazine *Nouvelles littéraires*, avec de nombreuses ratures et corrections.

« "Changer la vie", oui, qui dit mieux ? je ne vois pas que plus haut objectif se soit offert à la poésie depuis RIMBAUD », même si on peut juger cette prétention excessive... Quels sont les poètes qui comptent pour lui ? « En ce qui concerne les poètes d'hier [...] dans le désir d'en finir sur ce plan de l'absurde et caduque distinction de l'œuvre poétique en prose et en vers, je citerai Jean-Jacques ROUSSEAU, CHATEAUBRIAND, NOVALIS, HÖLDERLIN, HUGO, NERVAL, FOURIER, BAUDELAIRE,

LAUTRÉAMONT, RIMBAUD, NIETZSCHE, MALLARMÉ, Charles CROS, HUYSMANS, JARRY, ROUSSEL, APOLLINAIRE. J'ajouterais ARTAUD, s'il n'était encore, pour moi, d'aujourd'hui ». Dans ses contemporains : SAINT-JOHN PERSE, REVERDY, JOUVE, PÉRET, MICHAUX, CHAR, Georges BATAILLE, PONGE, GRACQ, CÉSAIRE, SCHEHADÉ, Pieyre de MANDIARGUES, Malcolm de CHAZAL...

Breton revient sur les objectifs premiers du Surréalisme : « mettre en vacances le langage en l'affranchissant des contraintes exercées sur lui par le rationalisme », ce qui eut l'effet de « lui découvrir des zones affectives-émotionnelles laissées en friches », qui amenaient la conviction que l'esprit avait perdu de ses pouvoirs. Le mouvement n'aspirait pas particulièrement au « patrimoine poétique » qui est devenu le sien, d'autant que Breton refuse de tenir le mouvement pour mort : « Il me paraît donc prématuré de lui chercher des héritiers », alors que va paraître le second numéro de la revue qu'il dirige, *le Surréalisme*, même, et dont les collaborateurs sont nombreux et vivants... Enfin, sur la poésie engagée : « On pouvait espérer que BAUDELAIRE s'en « était assez pris aux "métaphores militaires" : ce mot d'engagement me répugne, non moins qu'il lui eût répugné ». Sauf rares exceptions, il s'en tient à l'opinion de Rimbaud : « "La poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant". [...] Les déceptions bien réelles de ces trentes dernières années n'ont pas eu raison de mon espérance révolutionnaire »...



La présente réédition de Melmoth, ou l'Homme errant, vient combler une des plus considérables lacunes de cette information qui nous est nécessaire non seulement pour l'élucidation du problème des sources - on en a rarement vu jaillir d'aussi floue - mais encore pour la fixation d'un point crucial de l'histoire des idées.

Quand l'ouvrage paraît, en 1820, il y a déjà <sup>plus</sup> ~~plus~~ d'un demi-siècle qu'Horace Walpole, avec le Château d'Stratford, <sup>l'œuvre gothique</sup> donne l'impulsion au genre fantastique. Comme le révèle sa correspondance, la construction du livre s'échafarde sur les données d'un rêve, produit de son installation dans une villa des bords de la Tamise qu'il a eu le caprice de transformer en "petit château gothique", et il l'écrit comme sous la dictée, en "état second". Dès les premières <sup>du livre</sup> pages, la chute dans la cour du château d'un casque "eut pris plus grand qui aucun casque jamais fait pour une tête d'homme, et surmonté d'un parache de plumes noires d'une grosseur disproportionnée" va révolutionner l'esprit du lecteur, le "magnétiser", degré ou de force pour l'introduire sans défense dans le monde des prodiges (un effet comparable de nos jours serait celui du fil de razzor tranchant l'ail au début du "Chien andalou"). La nouveauté et la violence de certaines images, telles chez Walpole la déambulation de statues de guerriers descendus de leur socle et saignants du nez, vont se montrer d'autant plus agissantes en profondeur que, n'offrant pas de prise suffisante à l'interprétation symbolique, elles tendront à faire figure de présages.

(-3)

(1) *London*. - *Présenté à la Royal Academy par son auteur*. - *Lib. ancienne Edouard Champion* 1929



19. [André BRETON]. **Denise BELLON** (1902-1999). André BRETON et MATTA. Photographie originale, Paris 1947 ; tirage argentique, 25,2 x 23,5 cm sous passe-partout. 400/500 €

André Breton et Matta lors de la mise en place de l'exposition surréaliste de 1947.

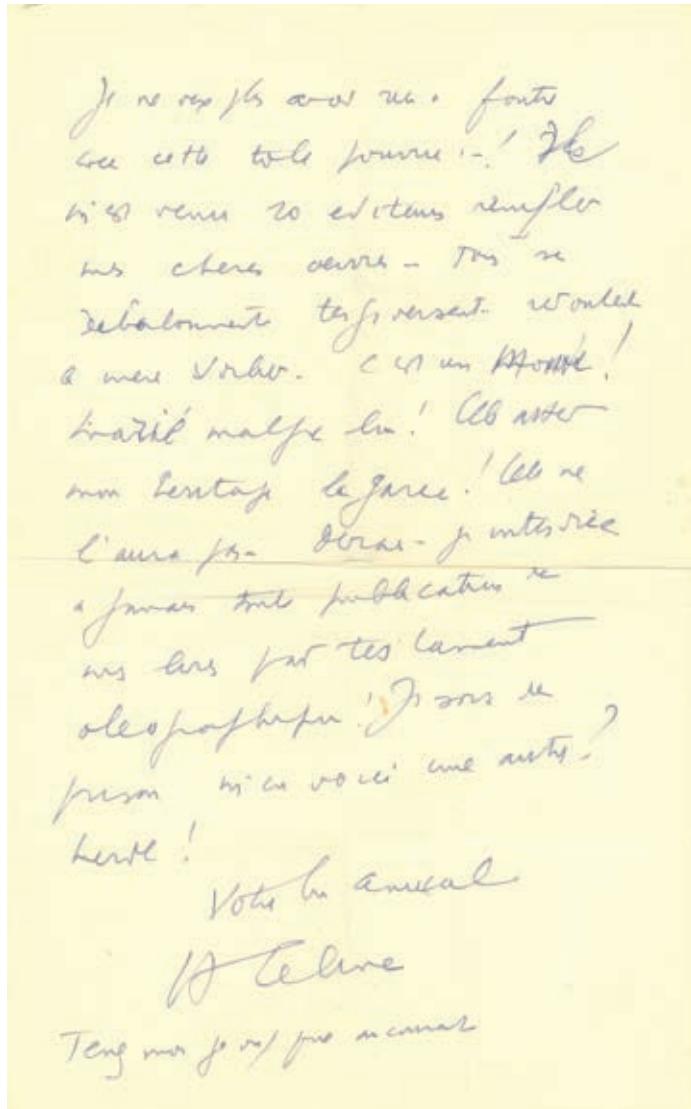
Tampon de Denise Bellon au verso.

20. **Louis-Ferdinand CÉLINE** (1894-1961). L.A.S., Copenhague 18 février 1948, au libraire Richard ANACRÉON ; 3 pages in-fol., enveloppe. 1 500/2 000 €

**SUR SES DÉMÉLÉS AVEC LA MAISON DENOËL ET MADAME JEAN VOILIER.**

« Votre lettre me fait grand plaisir. C'est autour du bûcher qu'on compte ses amis... ses ennemis aussi hélas ! Et ils me mènent dur au supplice ! [...] La Voilier et la maison crevante Denoël m'obsèdent. J'ai toujours voulu quitter Denoël sa jésuiterie me portait sur les nerfs. Voilà qu'il m'arrive une héritière pleine d'arrogance et d'impérialisme ! De quelle nue me tombe-t-elle ? de quels lits ! Je n'ai rien à foutre avec cette bonne femme ! ni d'Ève ni d'Adam ! Et Tosi ce directeur littéraire ! D'où m'arrivent ces Guignols d'après la Tempête ! Pilleurs d'épaves ! armés de mes contrats ! C'est joli ! Me voici bien empêtré. Avez-vous vent de ce que devient leur procès en Épuration ?? Tous mes voeux sont que la maison rende l'âme ! qu'on n'en parle plus ! Pigeon vole ! Ils ne m'ont pas publié depuis 4 ans ! de ce côté ils jouent sur mon indignité... ma nature infâme etc. Ils jouent sur tous les tableaux. Je ne veux plus avoir rien à foutre avec cette tête pourrie ! Il m'est venu 20 éditeurs renifler mes chères œuvres – tous se débloquent tergiversent redoutent la mère Voilier. [...] Elle attend mon héritage la garce ! Elle ne l'aura pas. Devrais-je interdire à jamais toute publication de mes livres par testament oléographique ! Je sors de prison m'en voici une autre ? Merde ! »...

Lettres (Bibl. de la Pléiade), 48-16.





21. César BALDACCINI, dit CÉSAR (1921-1998). OBJETS originaux de *la Boutique aberrante* (1977).

4 000/5 000 €

Rares objets provenant de la participation de César à la Boutique aberrante de Daniel Spoerri au Centre Pompidou en 1977.

Tampon encreur bois et caoutchouc avec l'inscription : *ESTRASSES COMPRÉSSÉES DE CÉSAR*.

Boîte-encreur.

Ciseaux avec chaîne métallique (rouillés).

[Du 1<sup>er</sup> juin au 31 août 1977, Daniel Spoerri a installé au Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, à l'initiative de Pontus Hulten et Daniel Abadie, *Le Musée sentimental* (« musée des reliques fétichistes de l'art »), accompagné d'un kiosque nommé *La Boutique aberrante*, pour laquelle Spoerri a invité ses amis artistes à fournir des objets qui « démontent le mécanisme du fétichisme artistique », ces « originaux en série » étant à vendre à bas prix. César avait fourni notamment des « estrasses compressées » ; un tampon encreur permettait d'imprimer cette inscription qu'on pouvait découper grâce à des ciseaux enchaînés.

Christian Genet explique : « À l'époque j'ai trouvé originale et amusante cette exposition de la Boutique aberrante organisée par Daniel Spoerri dans le hall d'entrée du Centre Pompidou. Tout était à vendre, à bas prix, dont les chiffons de César découpés en petits morceaux. Par téléphone, j'ai obtenu l'accord de Spoerri pour l'achat des estrasses avant que la paire de ciseaux n'entre en action. J'ai tout enlevé : la compression cubique, ciseaux et tampon encreur. »]

**On joint :**

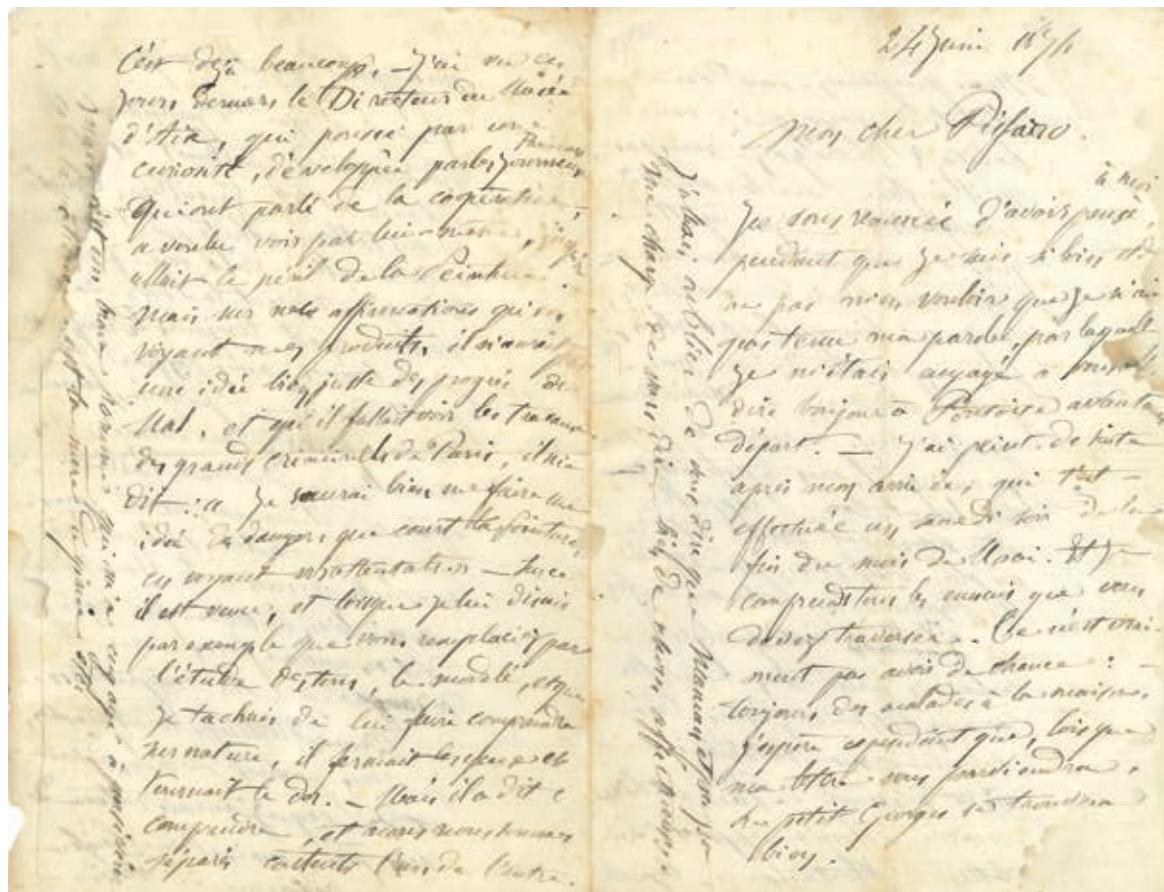
Les Dossiers de *La Boutique Aberrante*. Catalogue grand in-fol. composé de grandes feuilles reproduction offset représentant les objets donnés par les artistes ainsi que leurs commentaires. Couverture signée et datée par Daniel

Spoerri « Daniel Spoerri 77 » avec cachet encre « Attention / Daniel Spoerri / Œuvre d'art ». Collaborations de : Abakanowicz, Adzak, Aepelli, Agullo, Andersen, Arman, Armleder, Baj, Belloli, Boltanski, Brecht, Brusse, Bury, Calderara, César, Charlier, Christo, Cieslewicz, Dietman, Madame Marcel Duchamp, Dufrêne, Eggenschwiler, Erro, Filliou, Fischer, Gette, Hains, Kienholz, Lalanne, Malaval, Morellet, Mosset, Oldenburg, Oppenheim, Rotella, Saint-Phalle, Soto, Spoerri, Takis, Télémaque, Tinguely, Topor, Ben et Villéglé. **Édition originale**, justifiée Spezial/130+XX.

Catalogue d'exposition *Le Musée sentimental* (Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, 1<sup>er</sup> juin-31 août 1977).

Catalogue de vente *Art contemporain*, Sotheby's Paris 28 mai 2009 (n° 114 : Estrasses compressées de César provenant de la Boutique aberrante et portant le tampon *Estrasses compressées de César*).





22. **Paul CÉZANNE** (1839-1906). L.A., [Aix-en-Provence] 24 juin 1874, à Camille PISSARRO ; 4 pages in-8 (légère mouillure marginale). 5 000 / 7 000 €

**SUPERBE LETTRE À SON MAÎTRE CAMILLE PISSARRO.**

[Cézanne a quitté Auvers-sur-Oise pour aller voir ses parents à Aix-en-Provence et peindre dans le Midi où il n'était pas retourné depuis trois ans.]

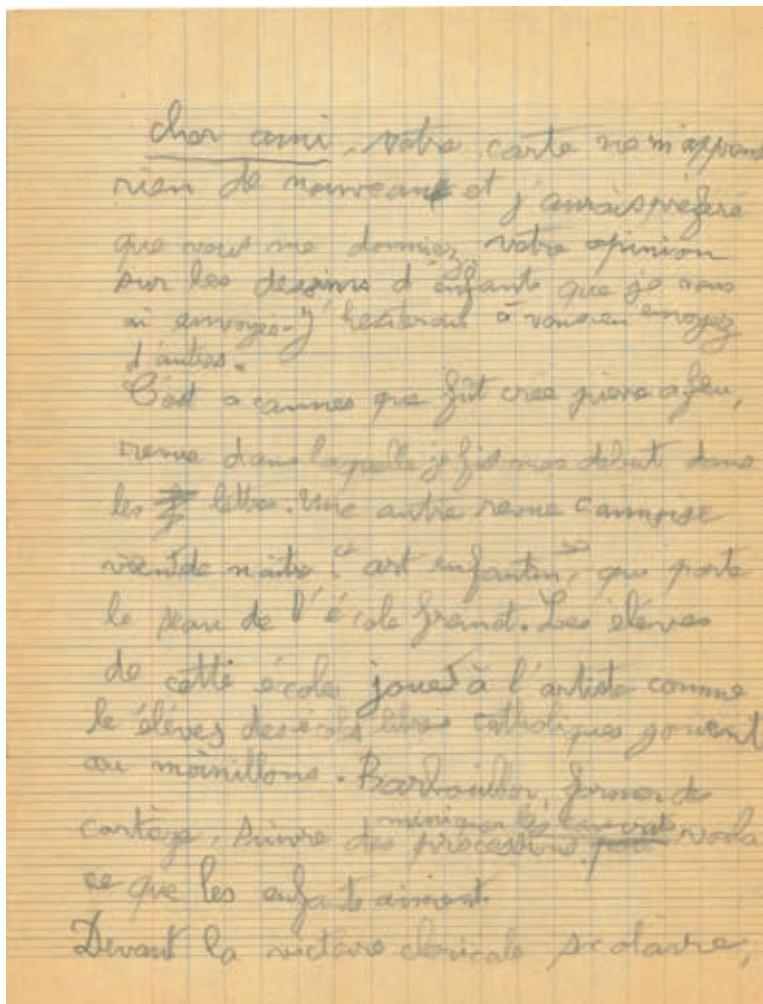
Il remercie Pissarro de ne pas lui en vouloir de ne pas être allé le voir à Pontoise avant son départ. Il s'est mis à peindre dès son arrivée. Il compatit aux ennuis que Pissarro traverse avec des malades à la maison, en particulier le petit Georges, et pense que le climat de sa région en est peut-être la cause... «Je regrette que de circonstances nouvelles vous détournent encore de vos études, car je sais bien quelle privation c'est pour un peintre de ne pas pouvoir peindre. – Maintenant que je viens de revoir ce pays-ci je crois qu'il vous satisferait totalement. Car il rappelle étonnamment votre étude en plein soleil et en plein été de la Barrière du chemin de fer...» Il évoque son petit garçon [Paul], dont il a eu des nouvelles par Valabrègue qui lui a apporté une lettre d'Hortense [sa maîtresse Hortense Fiquet, mère de Paul]...

Il a appris «le grand succès de Guillemet et l'heureux événement de Groseillez, lequel a eu son tableau acheté par l'administr. Après médaille. Voilà ce qui prouve bien qu'en suivant la voie de la Vertu, on est toujours Récompensé par les hommes, mais pas par la peinture»... Il aimerait avoir des nouvelles de Mme Pissarro après sa délivrance... Il voudrait aussi avoir des nouvelles de la « Société coop. » [la Société Anonyme des Artistes Peintres, Sculpteurs, Graveurs, qui venait d'organiser la première exposition des Impressionnistes, Boulevard des Capucines, avec plusieurs toiles de Cézanne]...

«Quand les temps seront proches, je vous parlerai de mon retour, et de ce que j'aurais obtenu de mon père, mais il me laissera retourner à Paris. C'est déjà beaucoup. – J'ai vu ces jours derniers le Directeur du Musée d'Aix, qui poussé par une curiosité, développée par les journaux Parisiens qui ont parlé de la coopérative, a voulu voir par lui-même, jusqu'où allait le péril de la Peinture. Mais sur mes affirmations qu'en voyant mes produits, il n'aurait pas une idée bien juste des progrès du Mal, et qu'il fallait voir les travaux des grands criminels de Paris, il m'a dit : "Je saurai bien me faire une idée des dangers que court la Peinture, en voyant vos attentats". – Sur ce il est venu, et lorsque je lui disais par exemple que vous remplacez par l'étude des tons, le modelé, et que je tachais de lui faire comprendre sur nature, il fermait les yeux et tournait le dos. – Mais il a dit comprendre, et nous nous sommes séparés contents l'un de l'autre. Mais c'est un brave homme qui m'a engagé à persévéérer car la patience est la mère du génie etc. »...

Cézanne dit bien des choses à Pissarro de la part de ses parents. [Dans la Correspondance publiée par John Rewald, on peut lire quelques lignes supplémentaires de salutations à Lucien, Georges et Mme Pissarro, ainsi que des vœux et la signature, qui devaient être tracés sur un feuillet séparé qui manque ici.]

Correspondance (Grasset, 1978, p. 186).



23

23. **Gaston CHAISSAC** (1910-1964). L.A.S., [vers 1960], à un « cher ami » ; 4 pages sur papier quadrillé d'écolier petit in-4, au crayon noir et la fin au stylo bille rouge. 600/800 €

**INTÉRESSANTE LETTRE SUR L'ART BRUT ET L'ART ENFANTIN.**

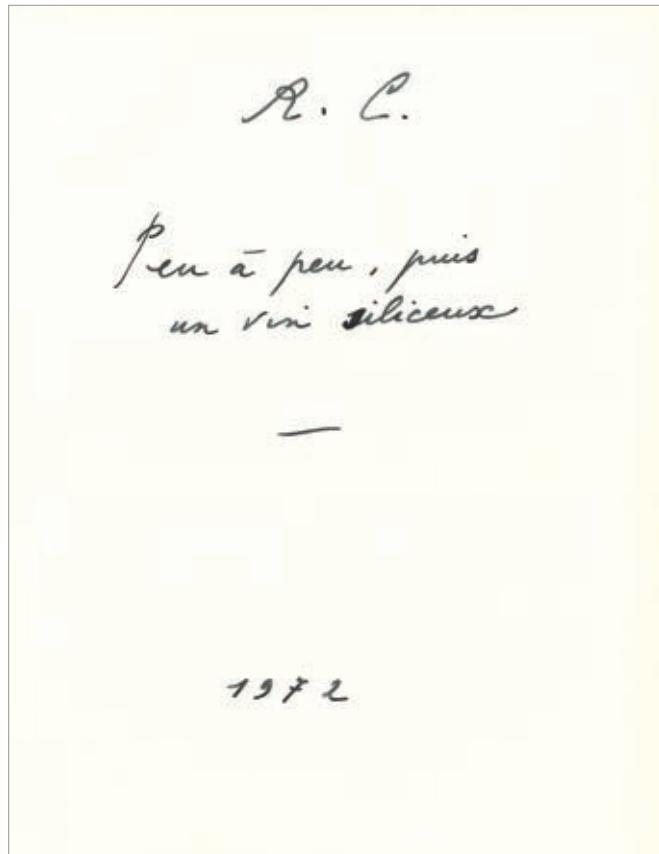
Il demande l'opinion de son ami sur les dessins d'enfants qu'il lui a envoyés : « C'est à Cannes que fut créé *Pierre à feu*, revue dans laquelle je fis mes débuts dans les lettres. Une autre revue cannoise vient de naître : *Art enfantin*, qui porte le sceau de l'école FREINET. Les élèves de cette école jouent à l'artiste comme les élèves des écoles libres catholiques jouent aux moinillons. Barbouiller, former des cortèges, suivre des processions, voilà ce que les enfants aiment. Devant la victoire cléricale scolaire, les collaborateurs du *Canard enchaîné* conservent leur calme [...] et continuent d'œuvrer avec talent tandis que *Art enfantin* débute »... Il écrit des poèmes, se promène dans le bois pour trouver l'inspiration... Noël FILLAUDEAU sera dans la prochaine n.r.f.... « En résumé, l'actualité se résume en ceci : création de *Art enfantin*, victoire cléricale scolaire et les collaborateurs du *Canard enchaîné* sont en forme »...

24. **Gaston CHAISSAC** (1910-1964). L.A.S. avec 2 POÈMES autographes signés, **À monsieur Francis Legrand**, S<sup>te</sup>-Florence 18 février 1960 ; 2 pages in-4. 1 000/1 500 €

Il lui envoie de nouveaux poèmes et annonce que certains seront publiés dans des revues ; il s'est remis à peindre, mais se sent à bout de forces... Sur le feuillet, deux amusants poèmes, sortes de chansons à boire : « 3 femmes d'ivrognes »..., et « Monsieur Flênejine aime la chopine »... Le premier (12 vers) se présente seul sur toute la première page, daté et signé :

« 3 femmes d'ivrognes  
 S'en allaient à la messe  
 Dans le matin en rogne  
 De voir tant de prouesses »...

Au verso, Chaissac a écrit le second poème (9 vers) : « Monsieur Flênejine aime la chopine / Monsieur Lescure aime le vin pur / Monsieur Choka aime ça »... etc. Suit le mot d'accompagnement.



25. René CHAR (1907-1988). DEUX MANUSCRITS autographes, *PEU À PEU, PUIS UN VIN SILICEUX*, et *AROMATES CHASSEURS*, 5 et 20 juillet 1972 ; 24 et 10 pages petit in-4, reliure toile rouge. 5 000/7 000 €

TRÈS BEAU MANUSCRIT DE DEUX IMPORTANTS POÈMES ÉTABLI PAR LE POÈTE POUR SA COMPAGNE ANNE REINBOLD.

Soigneusement écrits sur papier de choix, avec une savante utilisation des espaces blancs, ces deux poèmes appartiendront à deux recueils différents : le premier à *La nuit talismanique* ; le second, à *Aromates chasseurs*. Ils sont ici réunis à cause de leur quasi-simultanéité de composition, à deux semaines de distance à peine. En tête du cahier Char a inscrit : « Ce manuscrit appartient à Anne ».

On est frappé de voir avec quel soin extrême René Char a recopié *Peu à peu, puis un vin siliceux* et établi la page de titre, comme s'il s'était agi, dans son esprit, d'une possible publication sous forme de plaquette. En témoigne aussi cette citation d'Aurore de Nietzsche, recopiée par lui et collée sur la garde, face à la page de titre : « Sombre est la fin de tous les grands penseurs et artistes dont la loyauté envers soi a constamment décrû. La joie d'une vie qui s'arrête pour se déverser dans l'au-delà leur fait défaut ». Ainsi présenté, le poème acquiert une plénitude et une ampleur qu'il n'a pas toujours dans l'imprimé, souvent trop compact. Par rapport à celui-ci, le manuscrit est complet, avec quelques petites variantes, et surtout, à la place du paragraphe « Tu es celui qui délivre un contenu universel en maîtrisant ta sottise particulière, on trouve celui-ci », qui sera abandonné :

« Pour les chrétiens, les trop nombreux dieux étaient responsables de l'incohérence où l'homme se débattait. En leur substituant l'Un les docteurs nous ont conduit au gouffre dont nous n'avons pas encore mordu le fond. »

Le manuscrit est daté en fin « 5 juillet 1972 ».

Le manuscrit d'*Aromates chasseurs* (poème qui donnera son titre au recueil publié chez Gallimard en 1975), daté en fin 20 juillet 1972, représente probablement un état intermédiaire du texte. La disposition des paragraphes n'est pas exactement la même que dans l'imprimé, et on remarque quelques variantes, dont une importante, à la fin : « Nous sommes dans l'incurvé » (au lieu de « Nous ne sommes plus dans l'incurvé »), variante qui se trouve signalée dans les Œuvres complètes de la « Pléiade » (p. 1199).

Œuvres complètes, Bibl. de la Pléiade, p. 493 et pp. 512-513.

Ancienne collection Anne REINBOLD (vente Renaud-Giquello, 5 décembre 2007, n° 148).

Il y eut le vol silencieux  
du Temps durant les mille-  
naires, tandis que l'homme  
se composait. Vint la pluie,  
à l'infini; puis l'homme  
marcha et agit. Naquirent  
les déserts; le feu s'éleva  
pour la deuxième fois.  
L'homme alors, fort d'une  
alchimie qui se renouvelait,  
gâcha ses richesses et  
massa les siens. Eau,  
terre, mer, air suivirent,  
cependant qu'un atome  
résistait. Ceci se passait  
il y a quelques minutes.

26. René CHAR (1907-1988). MANUSCRIT autographe signé, *LA PROVENCE POINT OMÉGA*, 1965 ; 31 pages oblong in-8 en feuilles. 4 000/5 000 €

**MANUSCRIT COMPLET DE CE POÈME-PAMPHLET, VÉRITABLE MANIFESTE ÉCOLOGIQUE ET PACIFISTE.**

Char dénonce avec force le projet d'installer une base de lancement de fusées nucléaires sur le plateau d'Albion dans la commune d'Apt, et s'en prend vivement à Georges SANTONI, pharmacien et maire de la ville. Très engagé, Char n'hésite pas à se mobiliser et à organiser des manifestations contre ce projet. Ainsi, c'est à ses frais qu'il fait éditer à deux mille exemplaires cette petite brochure qui dénonce farouchement cette installation nucléaire qui serait un véritable désastre écologique, en empoisonnant et tuant lentement la région entière : « APTÉSIENS, Vous avez un maire à tête thermonucléaire. Lui ne risque rien. Mais vous ?... Qui se moque du risque de tarir la Fontaine de Vaucluse ou d'infester de poison ses eaux ? [...] APTÉSIENS, ne prenez pas la peine de creuser votre abri sous la pharmacie Santoni. ASSURANCES SANTONI, ASSURANCES CONTRE LA VIE. [...] Vite, clairvoyants APTÉSIENS, Santoni en déroute, avant qu'il ne vous mette au tombeau ! [...] Truffes du Ventoux, vignes de partout, champignons sauvages, pommes d'aujourd'hui, primeurs accourries, pêches de Provence, blessé à mort serait le sol qui vous produit... Joueurs de Cézanne, les cartes que le peintre mit dans votre main n'étaient point truquées. Le Jeu exige à présent qu'elles le soient. Repoussez-les. [...] Tout finit par mourir, excepté la conscience qui témoigne pour la Vie »...

Daté « L'Isle-sur-Sorgue, 24 octobre 1965 », le manuscrit est rédigé à l'encre noire sur des feuillets oblongs ; il est folioté et annoté au crayon, et comprend quelques ratures, ajouts et corrections de la main de René Char, qui a, sur la page de titre, inscrit la dédicace : « Ce manuscrit appartient à Monsieur Barnier avec mon amitié. R. C. »

On joint un exemplaire de l'**édition originale** de *La Provence Point Oméga* [Paris, Imprimerie Union, 1965], avec ENVOI autographe signé à Louis BARNIER, directeur de l'Imprimerie Union : « A Monsieur Barnier dont l'amitié m'est chère. R.C. Tirage à part, 2/60 » ; et un article de presse allemand sur *La Provence Point Oméga* envoyé à Barnier par Char avec enveloppe a.s.

*De la bibliothèque Louis BARNIER* (Artcurial, 8 novembre 2005, n° 30).

Rene Char

La Provence  
point oméga

P -

1965

le manuscrit appartient à  
monseigneur Barthe avec mon amitié.  
R.C.

Pseudo-Machiavel

Y  
16

1

aux oiseaux migrateurs  
de Pierrelatte, de Cadarache, de Marcoule,  
d'apt, de Fontain-de-Vaucluse.

Ville ouverte ou ville fermée,  
ce qui importait, c'est que la  
ville ne fut pas livrée.

P

22

3

Il me semble que ce que j'ai fait vaut au moins autant que ce qu'on fait M.M.

Abel HERMANT et ROUSSEL ; je voudrais ~~être~~ voir ce ballet dépouillé de mes rideaux, de mes décors et de mes costumes de quoi il aurait l'air...-

Cela dit je ne peus que louer le très noble effort que vous faites pour renouveler et vivifier le principal théâtre de France et le soin que vous portez à l'exécution des choses modernes comme le ballet en question...

Veilliez agréer, cher monsieur Bouché, l'expression de mes sentiments bien dévoués

Giorgio de CHIRICO

P.S. On a oublié de faire maquiller la figure des demoiselles qui, sur les rochers, tiennent les palmes vertes ; elles devraient se maquiller ~~en~~ ocre foncé, par ce que ainsi leurs visages de midinette se détachent sur la grisaille des rochers antiques n'ont rien de particulièrement décoratif ; les autres "rochers" sont assez bien maquillées en blanc...-

27. **Giorgio de CHIRICO** (1888-1978). L.A.S., Paris 24 mai 1924, à Jacques ROUCHÉ ; 2 pages in-4 (quelques petites fentes marg.). 1 500/2 000 €

**SUR SES DÉCORS POUR LE BALLET *BACCHUS ET ARIANE* D'ALBERT ROUSSEL** (créé à l'Opéra le 22 mai 1931).

« Je suis fort étonné (pour ne pas dire écoeuré) de la façon dont j'ai été traité à l'Opéra à l'occasion de la première de *Bacchus et Ariane* ; le speaker qui à la fin du ballet est venu annoncer les noms des auteurs s'est bien gardé de prononcer le mien ; or il me semble que lorsque on invite des artistes de mon envergure et de ma renommée à collaborer au théâtre on ne les traite pas comme des simples fournisseurs. – Si j'avais su que cela ce serait passé ainsi je n'aurais jamais accepté, pas seulement pour la somme irrisoire de 6000 fr. ; mais même pour 60,000 fr. ; de prêter mon œuvre à ce ballet. Il me semble que ce que j'ai fait vaut au moins autant que ce qu'on fait M.M. Abel HERMANT et ROUSSEL ; je voudrais voir ce ballet dépouillé de mes rideaux, de mes décors et de mes costumes de quoi il aurait l'air. – Cela dit je ne peus que louer le très noble effort que vous faites pour renouveler et vivifier le principal théâtre de France et le soin que vous portez à l'exécution des choses modernes comme le ballet en question »... Il ajoute en post-scriptum : « On a oublié de faire maquiller la figure des demoiselles qui, sur les rochers, tiennent les palmes vertes ; elles devraient se maquiller en ocre foncé, parce que ainsi leurs visages de midinettes se détachent sur la grisaille des rochers antiques n'ont rien de particulièrement décoratif ; les autres "rochers" sont assez bien maquillées en blanc ».

Ce faux porte le  
"Les Archéologues"  
et appartient au  
Museum of Mo

de New York.  
- J'ai en vain contacté  
l'archéologue de la  
Direction du Musée. - Mein  
la foto sur la presse italien  
que le faux appartient au

NERVISO PI  
FOTOPRINT  
MANOSCHI  
DI UFF. G. G.  
MUSEO D'ART  
MODERNE  
NEW YORK

5/ à la galerie Allard. une autre galerie  
à Milan dit "faux de Chirico", fait partie  
galerie Le Millions de Milan c'est à dire  
Prix gauche. Tout cela est le résultat  
l'amoralité de notre époque, du grand  
qu'ont les gens, dans tous les pays, de  
l'argent et surtout de l'ignorance  
snobisme des collectionneurs et des  
"amateurs d'art".

Autre faux de "faux de Chirico" à la  
Musée et la ville de Bâle et  
en Amérique, c'est New York, qu'  
en l'ont acheté beaucoup de faux  
on est arrivé au point de faire des  
reproductions en couleurs de "faux  
de Chirico" deux, l'ancien  
une grande librairie de Milan.  
Bientôt je vous enverrai une  
photo pour faire et je vous le renseignement.  
En vous renvoiant pour l'instant que  
je vous joins une transcription de l'original de Chirico.

Piazza del Popolo 31 - Roma 4 Juin 1956

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu la première lettre que  
vous m'avez envoyée et je m'excuse de  
ne pas vous avoir répondu tout de suite.  
Mais c'est arrivé que l'hiver dernier  
j'ai été pour quelque mois à Milan et  
puis j'habitai provisoirement dans une  
maison près de Rome, car on est en train  
de restaurer ma maison de Piazza del Popolo  
31. Malheureusement pour moi à cause  
de tous ces changements je n'ai plus trouvée  
votre lettre et ne connaissant pas votre adresse,  
je n'ai pu vous répondre. Mais maintenant  
comme vous avez eu l'impossibilité de m'écrire  
encore, j'ai transcrit votre nom et votre adresse  
dans mes cahiers et je m'empresse de vous

28. **Giorgio de CHIRICO** (1888-1978). L.A.S., Rome 4 juin 1956, à l'expert en tableaux Guy ISNARD ; 5 pages petit in-4, adresse au verso du dernier feuillet. 1 500/2 000 €

**IMPORTANTE LETTRE SUR LES FAUX « CHIRICO » QU'ON LUI ATTRIBUE.**

Faisant référence à l'ouvrage d'Isnard *Les Pirates de la Peinture*, que son avocat a cité lors d'un procès contre une galerie de Milan, Chirico fustige ceux qui font commerce de ces faux, les galeristes comme les musées. Ce procès ayant duré huit ans et lui ayant coûté pas mal d'argent, il renonce désormais à poursuivre en justice les faussaires, se contentant de les dénoncer à la police afin de faire mettre sous séquestres les toiles incriminées, tout en regrettant que les lois italiennes soient moins sévères qu'en France. « A Paris il y a un grand nombre de faux "de Chirico" ». Il en a ainsi découvert un qui était exposé depuis cinq ans au Musée d'Art Moderne, a écrit au musée pour faire enlever cette toile, mais le directeur s'est conduit de façon grossière : « sans me répondre directement il a publié sur les journaux français, et même italiens, des déclarations qui, sans préciser qu'il considérait le tableau authentique, disaient que moi j'ai l'habitude de déclarer faux des tableaux authentiques, que je suis l'ennemi de l'Art Moderne, et même de la France etc., etc. Comme moi j'insistai [...] j'ai publié la foto de ce faux, à la fin, il paraît qu'il s'est décidé de le faire retirer »... Chirico poursuit en s'en prenant à plusieurs galeries parisiennes comme à d'autres « foyers de faux "de Chirico" » à Bâle, Zurich ou New-York. ... « Tout cela est le résultat de l'amoralité de notre époque, du grand besoin qu'ont les gens, dans tous les pays, de se procurer de l'argent et surtout de l'ignorance et du snobisme des collectionneurs et des ainsi dits "amateurs d'art" »...

ON JOINT une PHOTOGRAPHIE (24 x 18 cm) d'un tableau, avec NOTE autographe de Chirico au verso, indiquant que cette toile intitulée *Les Archéologues*, appartenant au Musée d'Art Moderne de New York, est un faux, et que, faute d'avoir eu une réponse précise de la part du Musée, il a fait publier cette photo dans la presse italienne.

## Les Petites ~~et l'enfance~~

### Enfance

Les petites viennent de partir. Elles se sont étonnées, tout à coup, de voir le jardin bleuir, et le brouillard monter, là-bas, ~~Sur l'autre côté de la vallée,~~ au-dessus de l'étang invisible. Elles se sont égaillées comme des poussins pourchassés, avec des ~~explications~~, des larmes ~~larmes~~, une grande terreur s'abreuvant ~~grandes~~ attendues, grandes, avec un excès de gaieté, de cris et de paroles inutiles...

Tout l'après-midi, elles ont joué, sept ou huit, avec Bel-Gazou dans son jardin. Elles étaient roses, congestionnées, ~~mais~~ elles ont des mèches pendantes et des jambes ~~qui~~ mues de petites tressasses. ~~La journée avait été~~ comme à peu près les journées, les <sup>"vacances"</sup> ~~jours~~ ~~qui~~ per-blanc, les émiettes. Elles ont été des mannequins ~~qui~~ sans ~~qui~~ douce amie, des ~~gourmandes saines~~ ~~qui~~ <sup>gourmandes</sup> - puis des patissières qui montaient la table brûlante. Et puis on a

29. COLETTE (1873-1954). MANUSCRIT autographe signé « Colette Willy », **Les Petites**, [1912] ; 10 pages in-4 montées et reliées en un volume demi-maroquin rouge à coins, étui (Semet & Plumelle). 2 000/2 500 €

#### MANUSCRIT DE TRAVAIL, COMPLET, DE LA PREMIÈRE VERSION D'UNE NOUVELLE DE **LA MAISON DE CLAUDINE**.

Les Petites ont paru dans *Le Matin* du 7 mars 1912, dans la série des « Contes des mille et un matins ». Le manuscrit est ABONDAMMENT RATURÉ. ET CORRIGÉ, et révèle que Colette a hésité sur le titre, pensant aussi à *Enfance*.

« Les petites viennent de partir. Elles se sont étonnées, tout à coup, de voir le jardin bleuir, et le brouillard monter, là-bas, dans la vallée, au-dessus de l'étang invisible. Elles se sont égaillées comme des poussins pourchassés [...] Tout l'après-midi, elles ont joué, sept ou huit, avec Bel-Gazou dans son jardin »....

Colette remaniera en 1922 ce texte pour *La Maison de Claudine* où il sera intitulé « La Petite », et où notamment le nom de l'héroïne Bel-Gazou (qui fut réellement le surnom de Colette, mais qu'elle va désormais réserver pour sa fille) devient Minet-Chéri.

montre tel que j'aurai été le plus naïf en Italie.  
C'est avec geignant comme tu le sais. D'où ce  
vide que je fais périodiquement autour de moi.  
Il est vrai que mon gouffre a tellement  
changé que je n'ai rien de tel que cela de  
mais plus forte que tout. Je suis heureux, Nicola  
a mois de septembre nous faisons notre voyage  
en Italie comme convenu.

D'ici l'année prochaine j'espère.

Ami.

*René Crevel*

René Crevel  
Hôtel du Cap et Côte d'Azur  
Saint-Tropez  
Var

Bonjour aux amis.

À l'âge de trente ans, j'ai  
commencé à écrire une passion et l'écriture  
dans ce siècle, mais... mais  
au contraire de l'écriture, n'a plus.

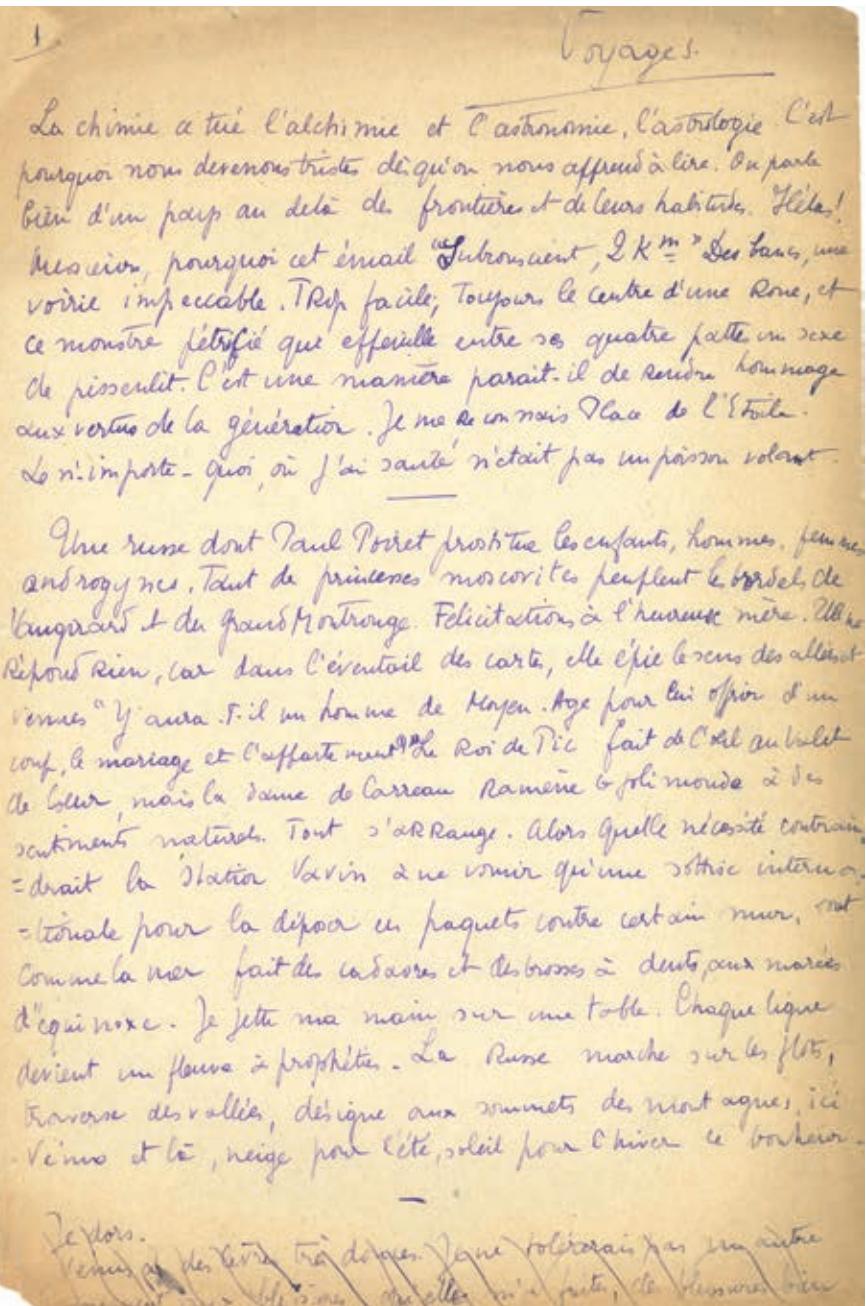
30. René CREVEL (1900-1935). L.A.S., Saint-Tropez [1925], à Marcel JOUHANDEAU ; 2 pages in-fol.

1 000/1 200 €

**BELLE LETTRE À JOUHANDEAU.**

Il est à Saint-Tropez, et sa chambre donne sur le port : « Hier soir je croyais que Neptune était un jeune homme car un marin tout brun, le torse nu, le pantalon bleu déchiré, de l'eau jusqu'à mi-cuisse avec un balai nettoyait le port. Je regarde le spectacle innocent. Heureux petits gars tout craquelés de soleil. J'ai honte de ma poitrine couleur de poulet anémique »... Il va travailler, « tâcher d'écrire une histoire qui sera la somme de toutes celles que je vous ai racontées et dont vous m'avez dit qu'elles méritaient d'être sur le papier ». Il ne parle que pour le nécessaire, et se vante d'être aussi chaste que silencieux « Pas toujours bien entendu, mais si le blanc n'existe pas il n'y aurait pas de noir »... Il donne des nouvelles de sa famille, sa mère malade, et la pitié qu'il a ressentie là-bas dans les montagnes : « Il y a là un drame dont l'épilogue pourrait être votre phrase : Ils mouraient tous comme des lapins. Alors pour ma dernière petite sœur, une enfant que je vous ferai connaître et qui est si extraordinaire, j'ai peur et j'arrange des choses cruelles ». Tout cela ne doit pas l'intéresser, mais « quand je crois à l'amitié je me montre tel que je dois être le plus vraisemblablement c'est-à-dire geignant comme tous les naïfs. D'où ce vide qui se fait périodiquement autour de moi. Il est vrai que mon gouffre est celui du changement. Il est vrai aussi que j'ai des amitiés plus fortes que tout »... Il ajoute : « Bonjour aux amis. Dites à Marie LAURENCIN que je lui écrirai dès que j'aurai une passion et la lui décrirai dans tous les détails »...

On joint un contretype d'une photo de Crevel par Man Ray en 1925.



31. René CREVEL (1900-1935) écrivain. MANUSCRIT autographe signé, **Voyages** ; 2 pages in-fol. et 1 page petit in-4, numérotées 1 à 3, à l'encre violette (bords un peu effrangés). 1 500/2 000 €

**BEAU TEXTE SURREALISTE QUI SEMBLE INEDIT**, probablement destiné à être publié dans une revue surréaliste.

« La chimie a tué l'alchimie et l'astronomie l'astrologie. C'est pourquoi nous devenons tristes dès qu'on nous apprend à lire. On parle bien d'un pays au-delà des frontières et de leurs habitudes. Hélas ! Messieurs, pourquoi cet émail "subconscient" de qui va naître. Trop facile, toujours le centre d'une roue et ce monstre pétrifié qui effeuille entre ses quatre pattes un sexe de pissenlits. C'est une manière paraît-il de rendre hommage aux vertus de la génération. Je me reconnais Place de l'Étoile. Le n'importe-quoi, où j'ai sauté n'était pas un poisson volant. – Une Russe dont Paul Poiret prostitue les enfants, hommes, femmes, androgynes. Tant de princesses moscovites peuplent les bordels de Vaugirard et du grand Montrouge. Félicitations à l'heureuse mère. [...] dans les Music-halls, les laquais chipent les mouchoirs de ceux qui montent sur la scène pour assister de plus près aux expériences du professeur Bénévol. Prodigie, mysticisme pour public des samedis soirs. [...] Des trous qui ne révèlent rien en plein jour, et où dans l'obscurité on découvre les merveilles qu'on ne peut pas se rappeler. Alors on prend l'habitude de se pencher. Qu'est-ce qu'on risque ? Le vertige et la culbute »...

Un Livre

I

2  
et plume instantanées, s'est encore  
ré; les yeux y voient mieux, plus vite  
et bien que de cette improvisation  
de ces notes jetées en hâte pour faire  
sé de l'impression, est sortie une  
able, le "Livre de raison" de la  
et, auquel lire-on ce siècle où  
souvenirs et de mémoires - rien  
s'aurait être comparé; par même  
d'abord à celle place. Ses motifs  
d'intérêt du livre, la suite de ces fois pour la Dissertation  
de personnalités contemporaines  
et de cette forme élégante, la figure surtout et le récit  
de plaisir; car si nous, si attachant qu'aient le fait  
au journal des Goncourt, rien n'y aurait l'écriture  
pas plus qu'aux premières chapitres de Montaigne, de Proudhon  
et la profondeur, du développement en tout les sens, -  
intérêt, style, découverte de mœurs et d'actions - que la  
suite de l'œuvre devait prendre l'aboutissement, plus  
qui va de 1863 à 1885, le auteur toujours plus connu, plus  
répond, moins épris toujours des moyens, aux éloges historiques que  
son investigation promène maintenant tous les étages de la vie  
et recouvre de la société parisienne, des bals parisiens, de  
des Tuilleries ou de la Présidence aux chambres de la Bourse -  
Noire et de Bourse, de l'autre canaille de la Bourse -  
au ~~maison~~ <sup>maison</sup> de la Bourse ou de la Bourse ou de la Bourse -  
dans le couloir de la Bourse ouvert au petit logis de Saint-Gratien,  
l'amour tenir le plus de place! Ainsi que  
jean échouera à pris de l'impression, le talent de ces  
deux dernières, déjà merveilleusement développé et sûr, cette fois par les  
experts comme nul autre à ces évolutions rapides, sont. Nous sommes  
évidemment à ces évolutions rapides, sont. Nous sommes  
évidemment à ces évolutions rapides, sont. Nous sommes

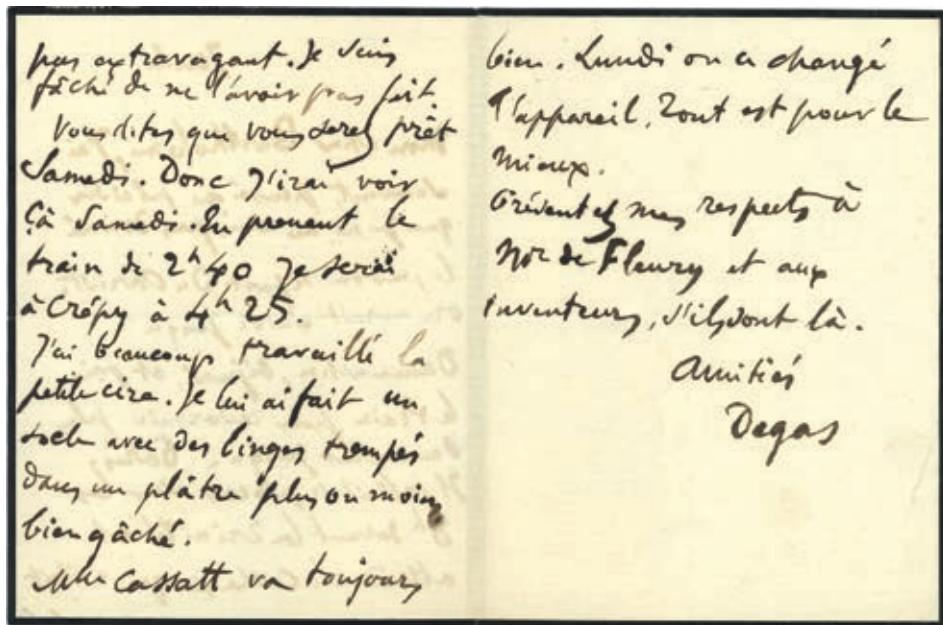
la littérature ordinaire ne l'admettant  
aux bas instincts de l'homme, à ce qui relle  
natre nature dans le quadrupède réductible.  
égarant, le goncourt! Les qui sans l'obli-  
er la plus habile de courant. Toute la  
de la forme, et tout lequel a été  
je longtemps entre, était à leur favorisant.  
Tout la gloire est venue, l'assassinat de Baudet!  
je le suivant, tout à ma joie de cette!  
l'a chérissant, a été et payé. J'aurais pu  
si le désarroi, mort un peu moins par  
et de son père, mort un peu moins par  
tance du grand public; puis, la renonçant  
la travail estivale et dévouée, produisant  
meilleures, la Paix, Chérie, les  
complaisant bien cette belle existence  
lettres et à l'autre, sans honneur ni  
es ni la moindre intrigue, vers les  
et les fautes populaires. Et il ne trouble  
nous Goncourt comme je le connais,  
nous je l'aime, ce plaisir, j'aurais pu  
échoué; mais j'ai écrit à Baudet, et  
l'œuvre de Goncourt, et la gloire de Baudet!  
l'œuvre de Goncourt, et la gloire de Baudet!  
et sur un cratère gagné d'avance?  
telle, facilité la journal des Goncourt  
se laisser parler, le conservant, j'aurais  
moi.

Alphonse Daudet

32. **Alphonse DAUDET** (1840/1897). MANUSCRIT autographe signé, *Un livre*, [1887] ; 9 pages in-8, découpées pour composition et remontées, sous chemise et étui. 1 000/1 200 €

**SUR LE JOURNAL DES GONCOURT.**

Manuscrit de l'article publié dans *Le Figaro* du 21 octobre 1887, et consacré à la parution du second volume du *Journal des frères Goncourt*. Daudet regrette un peu la discréption observée dans ce volume à l'égard des personnalités contemporaines. Cependant les auteurs se promènent maintenant « à tous les étages et recoins de la société parisienne », et leur talent s'est encore affermi : « Si bien que de cette improvisation au jour le jour, de ces notes jetées en hâte pour leur conserver la vivacité de l'impression, est sortie une œuvre d'art admirable, le "Livre de raison" de la littérature moderne »... Daudet évoque, à titre de comparaison, les Mémoires de Philarète Chasles, de Chateaubriand, et les *Choses vues* de Victor Hugo, puis cite des passages du *Journal* en prévenant les lectrices qu'elles y rencontreront, à côté de notes mélancoliques, des crudités de langage. Il souligne l'intérêt des jugements et des impressions qui varient au fil des pages : « les portraits définitifs s'y font par retouches et petits traits ajoutés, au courant d'une connaissance plus intime, d'une fréquentation plus assidue, jusqu'au contentement de ces consciences épries d'honnêteté dans leur vie autant que de vérité dans l'art. Je m'arrête, avec le regret de n'avoir pas fait moi aussi, un large et beau portrait littéraire des Goncourt, de n'avoir pas déclaré bien haut que toute la littérature contemporaine, nous tous, nous sommes les redevables et tributaires de ces directs héritiers de Balzac et de Diderot »... Daudet, pour finir, lave les Goncourt de l'accusation de pornographie, et évoque avec pudeur la douleur d'Edmond après la mort de Jules et son courage pour reprendre seul le travail...



33

33. **Edgar DEGAS** (1834-1917). L.A.S., Jeudi 13 juin 1889, à Albert BARTHOLOMÉ ; 3 pages in-12 (petit deuil).  
 2 000/3 000 €

**BELLE LETTRE SUR SA SCULPTURE *LE TUB*.**

Il regrette de ne pas avoir profité du départ de la sculpture du Christ de Bartholomé : « On aurait suivi jusqu'à Dammartin, déjeuné, et pris le train pour redormir plus doucement jusqu'à Paris » ; il ira le voir à Crepy samedi. Puis il parle de sa sculpture *Le Tub* : « J'ai beaucoup travaillé la petite cire. Je lui ai fait un socle avec des linge trempés dans un plâtre plus ou moins bien gâché ». Il donne des nouvelles de Mary CASSATT qui « va toujours bien. Lundi on a changé l'appareil. Tout est pour le mieux »...

34. **André DERAIN** (1880-1954). MANUSCRIT autographe signé, *Hommage à Jacques-Émile Blanche peintre splendide et critique admirable* ; 9 pages in-fol., avec ratures et corrections.  
 2 000/2 500 €

**AMUSANT ARTICLE CONTRE JACQUES-ÉMILE BLANCHE**, FAUX HOMMAGE CONSTRUIT SUR LE MODE DE L'IRONIE, publié dans la revue *Signaux de Belgique et de France* en septembre 1921.

Il faut bien du courage pour rendre hommage à « un homme officiel, riche, décoré, qui portait la haute société moderne (présidents, maréchaux, baronnes, génies, etc.) avec une maestria et un joli métier, et qui ajoute à cette chose déjà énorme "l'art d'écrire" hebdomadairement, [...] des articles où il admoneste assez vertement des jeunes gens ou des hommes mûrs qui ne sont ni décorés, qui ne font pas de portrait, qui n'ont ni situation officielle ni réputation ». Derain se réjouit que les peintres illétrés d'autrefois aient disparu, et que J.-E. Blanche relève « la maigre estime dans laquelle on avait l'habitude de tenir les peintres au sujet des Lettres »... Il loue la culture de cet homme si raffiné, si érudit, défenseur de la langue et de l'art français, mais témoigne aussi de « l'admiration béate » qu'il éprouve devant sa peinture, avec trois exemples : la pharmacie de la rue Monceau, où « le drame est à son paroxysme et rien n'échappe à l'œil aigu du peintre. On peut situer un tel génie entre Michel-Ange et Jean Béraud » ; son *Portrait d'un savant*, « stupéfiant pas son audace, la jambe qui est en l'air constituant un exercice aussi périlleux pour le peintre que pour le modèle », entre Olivier Merson et Rembrandt ; et la *Nature morte aux oignons*...

Quant à son style écrit, il se souvient d'une ancienne bonne, admirative et persuadée que Jacques Blanche était une femme, tant son style était féminin, délicat et raffiné ; il put lui confirmer le contraire après sa première rencontre avec Blanche à l'Opéra... La bonne lui raconte un rêve, des plus absurdes et grotesques, mettant en scène Marcel BOULENGER, en chasseur défenseur de la langue française, Marcel PROUST dans un hamac, BLANCHE peignant un paysage, pendant que PICABIA, derrière lui, « lui donnait des conseils avec virulence et esprit », auxquels Blanche répondait avec emphase qu'il savait déjà tout faire, que « maintenant j'aphorise, je suis un aphoriseur, président de la secte des aphorisants », pendant qu'André LHOTE faisait le point avec un sextant... Mais Derain revient aux articles de Blanche « sur les jeunes peintres, et je pensais comme ils prennent mal ces sublimes conseils ». Il lui rappelle une vieille tante qui passait son temps à le mettre en garde lorsqu'il était enfant, et exultait de le voir pleurer lorsqu'il n'avait pas suivi ses avertissements : « Je me fis à ce manège et je sus que pour lui causer la plus grande joie, je devais revenir vers elle en pleurant à chaudes larmes. C'est d'ailleurs vers ce temps que je contractai mes premières habitudes de sournoiserie, d'hypocrisie, lesquelles habitudes entrent pour une bonne part dans la confection de la présente lettre ».

Ancienne collection Pierre LÉVY (Troyes, 2 février 2007, n° 6).

2

~~12~~  
~~Titre~~  
~~Texte n° 9~~

titre Hommage à Jacques-Emile Blanche  
peintre splendide et critique admirable

Heureuse Ces peintres dotés des par leurs parents de très longs  
pénitents, Ces critiques, Ces curieux de beauté, renoncent malgré  
la splendeur de leur œuvre à faire aux longs articles qu'il  
pourraient faire, car ces pages de pénitents ~~évoquent~~  
indisposeraient les directeurs qui offrent les colonnes de  
leur journal. Pour une fois, je ne faillirai pas, pour  
que Jacques-Emile Blanche soit une chose bien longue  
et bien embêtante à lire constamment. Je ne  
faillirai pas non plus à ce courage qui consiste à  
rendre hommage à un homme officiel, riche, décoré,  
qui porte au sein la haute société moderne (présidents,  
maréchaux, baronnes, génies, etc) avec une  
maestria et un joli métier, et qui ajoute  
à cette chose déjà énorme "L'art d'écrire à  
l'heure d'aujourd'hui, <sup>même</sup> dans un journal quotidien,  
des articles où il admet des gens de tout rang et de tout état  
des jeunes gens ou des hommes mûrs qui ne  
sont ni décorés, qui ne font pas de portrait, qui  
n'ont ni situation officielle ni réputation,  
et qui n'ajoutent pas à leur modeste réputation  
Ces articles hebdomadaires de deux cents lignes  
~~qui font partie d'un article~~ réunis à la fin  
de l'année en un volume à gros tirage

35. **Robert DESNOS** (1900-1945). 5 L.A.S., Chaumont puis Paris 1919-1923, à Louis de Gonzague FRICK ; 11 pages formats divers, enveloppes et adresses. 2 500/3 000 €

**BELLE CORRESPONDANCE DE JEUNESSE.**

Dans les premières lettres, le jeune « Robert-P Desnos », âgé de 19 ans, fait son service militaire à Chaumont (Haute-Marne).

[3 septembre 1919]. Il annonce qu'il a « cessé toute collaboration à *Lutétia* en raison du refus de Saulgeot à me communiquer les épreuves de mon article. Cela, vous le reconnaîtrez, je pense, n'a qu'une minime importance dans la régie de la planète. [...] Je souhaite que toutes les fleurs de cet automnal septembre jonchent la rue Notre Dame de Lorette en hommage à vos vers »...

[27 mars 1920]. Il évoque sa vie de militaire : « Pour le moment je fais un cours d'hygiène à ma compagnie et j'initie les recrues de la Nièvre aux bienfaits de la douche : cela en outre me permet d'en prendre une par jour ! J'ai retrouvé à Chaumont un ami qui a mis une chambre à ma disposition où je peux travailler. Je n'ai d'ailleurs emporté qu'un seul livre d'une lecture tonique : MALLARMÉ. C'est grâce à lui que j'ai pu surmonter les dégoûts de la carrière. Je suis toujours en relation avec un libraire all. qui me conseille d'attendre un mois pour éditer. Je pense donc voir sortir mon livre vers le mois de mai juin »...

S.d. « Vous offrir un livre de Laurent TAILHADE m'est un double plaisir puisque cela me permet de rendre hommage à votre talent et de faire acte d'admiration pour celui qui sut nous montrer le "beau geste". Puisse ce livre (et il le pourra) vous éloigner de la laideur actuelle dont vous savez si bien nous distraire au gré de votre conversation ou de vos rimes »...

[8 mars 1921]. « Je suis tout près de mon départ. [...] Comment fut la cérémonie Tailhade ? [...] J'ai reçu une lettre charmante de l'*Almanach des saisons* où l'on réclame ma collaboration pour le printemps. J'ai envoyé un petit poème de *Prospectus* que vous connaissez je crois. J'ignore maintenant totalement le but de mon voyage. Il se pourrait que ce soit le Maroc. Enfin quoi qu'il en soit je pars et avec joie. Tous les sergents majors alliés aux adjudants m'auraient rendu fou [...]. Si vous voyez Guy ROSEY dites-lui tous mes souvenirs ainsi qu'à madame "Qui Rose est" »...

[1923], sur MALLARMÉ et Benjamin PÉRET. Desnos félicite Frick « pour l'article Péret. C'est très bien dire ce qu'est notre ami et cela si clairement et simplement. Je doute fort qu'il y en ait de meilleur sur 125 Bd St Germain. Quant au numéro Mallarmé, laissez-moi vous féliciter d'une initiative à laquelle vous n'êtes certainement pas étranger. Votre article est très bien encre que je ne goûte pas autant que vous les vers de circonstance de S.M. Cela tient sans doute à ce que vous l'avez presque connu en approchant de ses amis et que sa personne vous est plus présente qu'à moi. L'article de SUARÈS est discutable mais intéressant comme tout ce qui peut amener la discussion. Je n'aime point tant le reste mais dans l'ensemble c'est une chose très bien et qui laisse à penser, surtout quand on considère la bêtise de nos contemporains Béraud et Vautel régnant »...

ON JOINT 2 L.A.S. de Youki Desnos à René Lacôte (1956-1957) ; plus *Chantefleurs et Chantefables* ill. par Gabrielle Sauvain (Gründ 1955), et le numéro de la revue 1492 consacré à Desnos (1963).

pour l'

Paris Dimanche.

merci de votre lettre affectueuse  
comme toute à qui me parvient  
de vous.  
Bonne mes félicitations pour  
l'article Peret. C'est très  
bien sûr ce que c'est  
notre ami et allez  
d'accord et il comprend  
ça donc fait qu'il y en  
aît de meilleures  
"12. Bd St Sébastien"  
Grimaud aux numéros  
Mallarmé laisse moi

envoyé un petit boîte de Prospectus que vous connaissez  
totalement le but de mon voyage. Il te pourrait que ce  
qu'il en soit je fais et avec pitié. Tous les témoins  
dans mourraient rendu fous.

avec mon sincere amitié

Robert



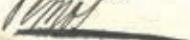
Caporal  
109 R.I.

11ème Cie  
Chammont H.M.

tous mes bon voeux ainsi qu'à Madame "Qui Rode est",  
route



Monsieur  
Louis Lévy  
12 Rue  
Rue Notre Dame  
Paris

en attendant les jours meilleurs  
C'est à dire ceux où je pourrai  
enfin vous voir croire à moi  
sincèrement votre 

36. **Marcel DUCHAMP** (1887-1968). L.A.S. « Marcel », Dimanche [été 1935], à Pierre de MASSOT ; 1 page in-4. 1 000/1 500 €

À propos de Henry MILLER qui venait de publier *Tropic of Cancer*, sur lequel Cendrars avait écrit un retentissant article dans la revue *Orbes* [« Un écrivain américain nous est né : Henry Miller, auteur de *Tropic of Cancer* », *Orbes*, juillet 1935]. Dans ce même numéro d'*Orbes*, Pierre de Massot avait publié un article sur *La Boîte verte* de Duchamp, qui lui-même avait illustré la quatrième de couverture de la revue par un dessin, *Témoins oculistes*.]

« Cher Pierre, J'ai vu Lévesque j'ai vu *Orbes* ton article est très bien et aussi celui de Lévesque – la coïncidence Blaise CENDRARS, MILLER est amusante. Je voudrais bien que tu aies un vrai "Mariée". – Veux tu venir le chercher chez moi [...]. Mary demande son *Tropic of Cancer* apporte le en même temps »... [*La Boîte verte (La Mariée mise à nu par ses célibataires, même)*, Paris, Éditions Rose Sélavy, 1934, 300 exemplaires].

37. **Marcel DUCHAMP** (1887-1968). 8 L.A.S. à K. G. Pontus HULTEN, Cadaquès, New York, Amsterdam, Neuilly s/Seine 1960-1967 ; 14 pages formats divers, 8 enveloppes jointes ; en anglais et en français ; avec des documents joints ; le tout sous boîte-étui toile bleue. 5 000/7 000 €

**INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE SUR SES ŒUVRES ET SUR SALVADOR DALI.**

[L'historien d'art suédois Karl Gunnar Pontus HULTEN (1924-2006) fut, avant de devenir directeur du Centre Pompidou, directeur du Moderna Museet de Stockholm qui consacra à Duchamp une exposition importante en 1961 ; Marcel Duchamp le conseille sur le choix de ses œuvres. Il insiste également pour que le Musée achète un tableau de DALI qu'il juge important.]

*Cadaquès 21 août 1960.* Il conseille de demander à M. Marceau « the Nude N° 3 (the N°2 is becoming too fragile for transportation). OK for the Chocolate grinder N° 2 (1914) [...] Appareil rotatif is too fragile [...] Demisphere is all right. Moulin à café is in Brazil and I am not sure whether Maria Martins would want to lend it. (A color reproduction from the Boîte-en-valise is exactly the same size as the original). [...] Bicycle wheel – reconstruction all right. Impossible to have any of the glasses. Your idea of a reproduction in reduced scale of the big glass is all right »...

*New York 29 avril 1961.* Il est très pris par une vente d'échecs (« a Chess auction sale ») à Parle-Bernet Galleries ; TINGUELY lui expliquera. Il approuve l'idée de présenter dans l'exposition une partie d'échecs, mais refuse de la faire lui-même, et suggère de faire jouer par câble un grand maître suédois contre Nicholas Rossolino à New York. « After all a chess game of this kind belongs to a form of motion in art ! »... – *Cadaquès 21 juin.* Il passe l'été à Cadaquès, mais, ayant eu de très bons échos de l'exposition de Stockholm, il essaie d'organiser un voyage pour la visiter... – 2 août. Détails sur son voyage... « please tell Ulf Linde how excited I was to receive the photo of the copy of the Bride [La Mariée mise à nu...], which looks very "fidèle" and convincing »... – *Amsterdam 9 septembre*, remerciant de l'invitation à Stockholm « et de votre empressement à faire de ce voyage une suite d'épisodes plus délicieux l'un que l'autre. Naturellement, le clou était l'exposition elle-même que même les descriptions faites par des amis enthousiastes n'arrivaient pas à rendre exactement »...

*Neuilly 1<sup>er</sup> juillet 1964.* Il va partir pour Cadaquès, et verra Dali dès son arrivée... – *Cadaquès 11 juillet* : « J'ai vu hier DALI. Il y a un tableau très important de lui datant de 1934 que vous connaissez sans doute par les reproductions dans les derniers livres sur Dali. C'est *Enigma of William Tell* extrêmement grand », dont il donne les dimensions ; « il demande \$ 60.000. Le tableau doit partir pour le Japon incessamment pour une exposition qui durera quelques mois. Si vous êtes intéressé il serait bon que vous écriviez tout de suite à Dali pour au moins lui demander une option. [...] Personnellement, je trouve ce tableau un des plus importants de la bonne époque »...

*New York 16 novembre 1967.* Il refuse d'écrire un texte pour un catalogue d'exposition : « Such a text should be written by a (or several) professional writer with all the objective weight that an (any) artist can't have ». Philadelphia avait refusé de prêter le *Chocolate grinder N° 2* pour sa rétrospective au Musée d'art moderne de Paris...

**On joint :**

1<sup>o</sup>) L.S. de Robert LEBEL à Pontus Hulten (1960).

2<sup>o</sup>) Trois doubles dactyl. de lettres de Pontus HULTEN à Marcel Duchamp (1960-1961).

3<sup>o</sup>) Une carte postale a.s. de Teeny DUCHAMP.

4<sup>o</sup>) Une correspondance entre différents directeurs de Musées et Pontus Hulten concernant les prêts d'œuvres de Marcel Duchamp et leur transport.

5<sup>o</sup>) Des notes de Pontus Hulten concernant Duchamp et une carte postale du *Grand verre* annotée par Pontus Hulten avec explications pour le montage.

6<sup>o</sup>) Un catalogue d'exposition (1954) et des coupures de presse.

7<sup>o</sup>) Ektachromes et photographies d'œuvres de Duchamp.

38. **[Marcel DUCHAMP]. Denise BELLON** (1902-1999). 800/1 000 €

Marcel DUCHAMP dans son atelier. Photographie originale, [vers 1937] ; tirage argentique, 25 x 24 cm.

Marcel Duchamp est dans son atelier, de profil, devant un échiquier.

Tampon de Denise Bellon au verso.

Please give my best regards to Mr.  
 Hulten who did a splendid job,  
 on my large glass.  
 Catalogus (Gerona) Spain  
 21 Aug 60

Dear Hulten  
 Thank you for your letter of Aug. 3;  
 It is better to ask from Mr. Mariani write me here  
 the Nucle No. 3 (the No. 2 is becoming  
 too fragile for transportation) sincerely yours  
 OK. for the Chocolate grinder No. 2 (1914)  
 I raise twice a Moroccan glass  
 centers -  
 apparel rotatable it is too fragile  
 don't ask for it - please -  
 Demisphere is all right.  
 Marlin à lait - is in B.S.  
 I am not sure whether  
 Marlin would want  
 (a color reproduction -  
 the "Boîte-en-valise" is  
 the same size as the  
 I will send you one for  
 SUECIA  
 VIA AEREA  
 PAR AVION

by cable against Nicholas Rosolino  
 (in New York) to whom I spoke it  
 This possibility  
 It would mean however  
 a small fee for Rosolino who  
 is a professional, but one  
 hundred dollars would I  
 think make him happy -  
 Should newspaper in  
 Sweden pay the cable expenses?  
 a chess game  
 belongs to a form  
 art / I  
 we know it  
 chance  
 restive!  
 I shall do my best  
 Maral Durhamp

Mr. Pontus Hulten  
 MODERNA MUSEET  
 STOCKHOLM

37



38

- Bicycle wheel - reconstruction all right -
- impossible to have any of the glasses -
- your idea of a reproduction in reduced scale of the big glass is all right - Don't bother sending it to me -

All my best wishes for your  
 show next year and please  
 send me the catalog when  
 ready -

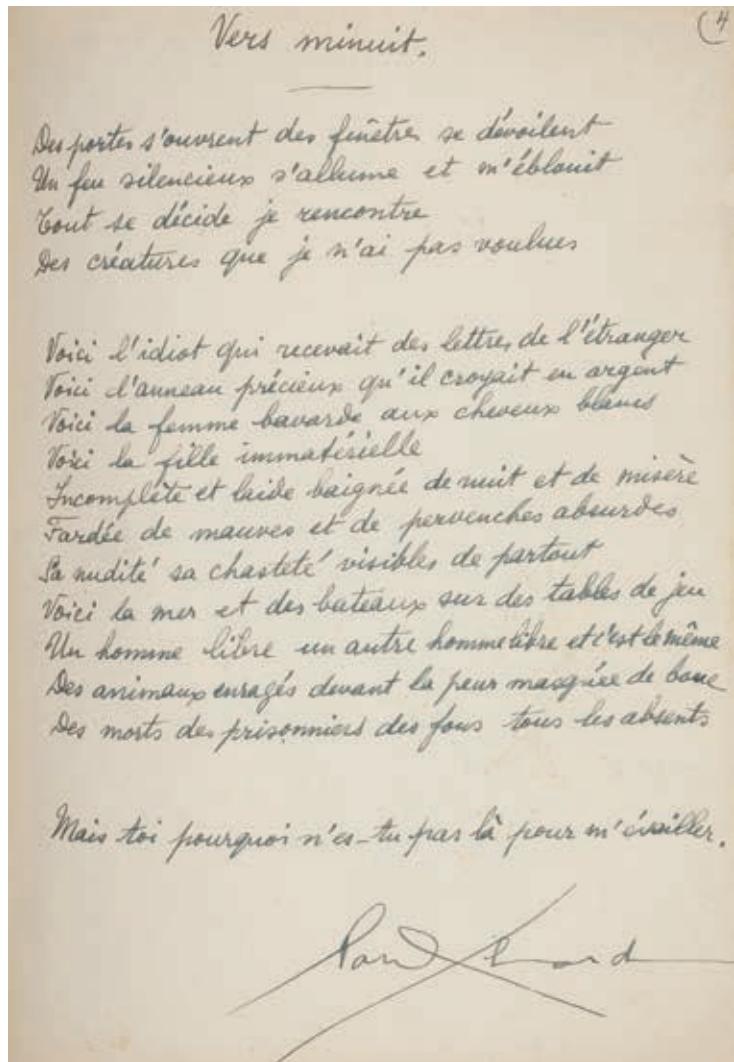
cordialement à vous

Marcel Duchamp

P.S. Back in New York around  
 October 15<sup>th</sup>

37

41



39. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). MANUSCRIT autographe signé de TROIS POÈMES ; 4 pages petit in-fol., à l'encre bleue sur 4 feuillets de papier vergé ancien, reliées en un volume box noir, filet à froid sur le bord extérieur des plats, ponctué de quatre petits cercles mosaïqués de filets multicolores sur le plat supérieur, les mêmes cercles striés de noir et entouré d'un filet de couleur sur le plat inférieur, dos lisse avec nom de l'auteur en lettres colorées, étui (Renaud Vernier, 1979). 2 500/3 000 €

MANUSCRIT DE TROIS BEAUX POÈMES DE **LA VIE IMMÉDIATE** (Éditions des Cahiers Libres, 1932). Il présente des variantes avec le texte publié.

**Sans vieillir** a paru sous le titre *Les semblables* (44 vers) :

« Je change d'idée

A suivre les brises de fil fin »...

**Couleur de l'air** a paru sous le titre *Par une nuit nouvelle* (11 vers) :

« Femme avec laquelle j'ai vécu

Femme avec laquelle je vis »...

**Vers minuit** (16 vers) :

« Des portes s'ouvrent des fenêtres se dévoilent  
 Un feu silencieux s'allume et m'éblouit »...



II

*Au dessous des sommets  
Nos yeux ferment les fenêtres  
Nous ne craignons pas la paix de l'hiver*

*Les quatre murs éteints par notre intimité  
Quatre murs sur la terre  
Le plancher le plafond  
Sont des cibles faciles et rompus  
A ton image alerte que j'ai dispersée  
Et qui m'est toujours revenue*

*Un monotone abri  
Un décor de partout*

*Mais c'est ici qu'en ce moment  
Commencent et finissent nos voyages  
Les meilleures folies  
C'est ici que nous défendons notre vie  
Que nous cherchons le monde*

*Un pie écrasé aux nuages fuyants au sourire éternel  
Dans leur cage les lacs au fond des trous la pluie  
Le vent sa longue langue et les anneaux de la fraîcheur  
La verdure et la chair des femmes au printemps  
La plus belle est un baume elle incline au repos  
Dans des jardins tout neufs amortis d'ombres tendres  
Leur mère est une feuille  
Luisante et nue comme un linge mouillé*

*Les plaines et les toits de neige et les tropiques luxueux  
Les façons d'être du ciel changeant  
Au fil des chevelures  
Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement  
Par le même désir  
Couché aux pieds de son reflet  
Un couple illimité.*

*Paul Éluard*

40. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). POÈME autographe signé, *À la fin de l'année, de jour en jour plus bas, il enfouit sa chaleur comme une graine*, [1935] ; 2 pages in-4 sur papier vert fin. 4 000/5 000 €

MANUSCRIT COMPLET D'UN DES TROIS POÈMES PUBLIÉS DANS *FACILE*, livre d'art publié en 1935 par l'imprimeur-éditeur Guy Levis Mano en 24 exemplaires sur Japon Impérial, et composé de douze photographies de MAN RAY.

Ce poème de 66 vers est composé de deux parties, chacune sur une page [I, 35 vers ; II, 31].

I                    « Nous avançons toujours  
                      Un fleuve plus épais qu'une grasse prairie  
                      Nous vivons d'un seul jet  
                      Nous sommes du bon port » [...]

II                    « Au-dessous des sommets  
                      Nos yeux ferment les fenêtres  
                      Nous ne craignons pas la paix de l'hiver [...]  
                      Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement  
                      Par le même désir  
                      Couché aux pieds de son reflet  
                      Un couple illimité ».

41. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). MANUSCRIT autographe signé, **LE LIVRE OUVERT I** (1938-1940) ; 66 feuillets grand in-8 de papier vergé bleuté, sous chemise décorée de papier peint avec le titre *Fleurs d'obéissance* et les initiales PE au verso ; chemise demi-maroquin rouge, étui maroquin rouge. 15 000/20 000 €

**MANUSCRIT COMPLET DE CET IMPORTANT RECUEIL DE 73 POÈMES.**

C'est en octobre 1940 aux *Cahiers d'art* qu'Éluard publie ce premier *Livre ouvert* rassemblant des poèmes composés de 1938 à 1940, qu'il commente ainsi dans *Raisons d'écrire* : « La blême avant-guerre, la guerre grise aux prises avec les éternels prodiges. Et si je ne résiste pas à la tentation d'introduire dans ce que j'écris de puériles devinettes (par exemple, au début de *Quatre deuils*), je laisse tout leur champ à la beauté et à l'horreur, au désir et à la rébellion ». Plusieurs de ces poèmes avaient paru en volume (comme ceux de *Médieuses* en 1939) ou dans des revues (notamment dans *Mesures* du 15 avril 1940 sous le titre général *Fleurs d'obéissance*, titre un temps envisagé pour le recueil et biffé sur la page de titre).

Soigneusement tracé de la belle et élégante écriture d'Éluard à l'encre bleue, le manuscrit présente cependant de NOMBREUSES CORRECTIONS, ainsi qu'UNE ÉPIGRAPHE ET UN AVANT-PROPOS INÉDITS, biffés, et un premier PLAN d'organisation du recueil.

Le manuscrit contient les poèmes suivants (certains avec leur date, supprimée dans l'édition) :

*Vivre* (« Nous avons tous deux nos mains à donner »...), *Nous n'importe où* (« L'oiseau s'arrête guette un point d'or clair et tendre »...), *Je veux qu'elle soit reine !* (dédié à Nusch : « Un village une ville et l'écho de ma voix »...), *Seul* (« À droite du ciel sombre un arbre fleurirait »...), *Crier* (« Ici l'action se simplifie »...), *Deux voix en une* (dédié à sa fille Cécile : « Enfant toujours blotti dans un temps inégal »...), *Justice* (« Lourde image d'argent misère aux bras utiles »...), *Jouer* (« Ce pain gardé par des guerriers »...), *Mourir* [1 « Plus une plainte plus un rire »..., 2 « Qui ne veut mourir s'affole »...], *Finir* (« Les pieds dans des souliers d'or fin »...), *Passer* (« Le tonnerre s'est caché derrière des mains noires »...), *Au fond des mains* (« Au fond des mains de la croix »...).

*QUATRE DEUILS* : I (« Pain ronronnant banale tentation »...), II (« Ravir sans honte nids et fruits »...), III (« Je tremble c'est des misères misère »...), IV (« Meurt-de-faim mendians et larrons »...).

*Paille* (« Paille mêlée au grain »...), *Enfants* (« L'alouette et le hibou dans le même jardin »...).

*VUE DONNE VIE* : I (« Rayons des yeux et des soleils »...), II (« Le matin les branches attisent »...), III (« Tout disparut même les toits même le ciel »...), IV (« Dans les ténèbres du jardin »...), V (« Unis la fraîcheur et le feu »...), VI (« Homme au sourire tendre »...), VII (« La grande rivière qui va »...).

*MÉDIEUSES* : Je ne suis pas seul « Chargée / De fruits légers aux lèvres »... ; *Médieuses* : I (« Elle va s'éveiller d'un rêve »...), II (« Près de l'aigrette du grand pont »...), III (« Sous des poutres usées »...), IV (« Dans les parages de son lit rampe la terre »...), V (« Mes sœurs prennent dans leurs toiles »...), VI (« Où es-tu me vois-tu m'entends-tu »...), VII (« Et par la grâce de ta lèvre arme la mienne »...); *Au premier mot limpide* (« Au premier mot limpide au premier rire de ta chair »...).

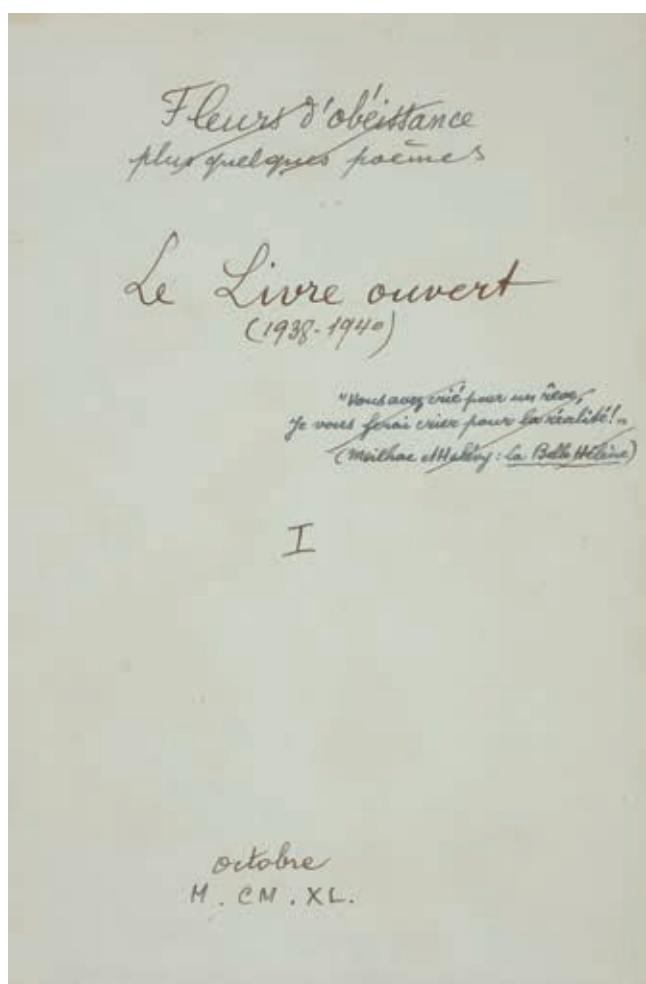
*ONZE POÈMES DE PERSISTANCE* : Rien que le grand air, Le rôle de l'impuissance, Jours sans ombres, Bariolage, Premier moment, Les dieux, L'orage, Proportions, Premier et dernier acte de la tragédie, Renoncement, Indépassable ;

*RENCONTRES* (I à XI, dédié à Germaine et Georges Hugnet) ;

*POUR VIVRE ICI* : I (« Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné »..., daté 1918), II (« Le mur de la fenêtre saigne »...), III (« La lune enfouie les coqs grattent leur crête »...), IV (« Autour des mains la perfection »...), V (« Aucun homme n'est invisible »...).

*RÈGNES* (avec titres biffés) : I [M.N] (« Tôt sur la terre un gentil rire »...), II (« La plus faible en ce bas monde »...), III [D'une seule] (« Notre maison autour de ta beauté »...), IV [Aimer] (« Ma foi en toi est si bien entourée »...), V (« La douce chair recueillie aujourd'hui »...), VI [Claire] (« La maison s'éleva comme un arbre fleurit »...), VII [Belle] (« Construire il y a d'autres jeux »...), VIII [Claire] (« Les fleurs les feuilles les épines »...), IX [Belle] (« Jeune arbre idole mince et nue »...), X (« Sur un pré blanc des nuages blancs »...), XI (« Il fait une nuit de moineaux »...).

Ancienne collection Pierre LEROY (26 juin 2002, n° 199).



## Médiuses

### I

Elle va s'éveiller d'un rêve noir et bleu  
Elle va se lever de la nuit grise et mauve  
Sa jambe est lisse et son pied nu  
L'audace fait son premier pas

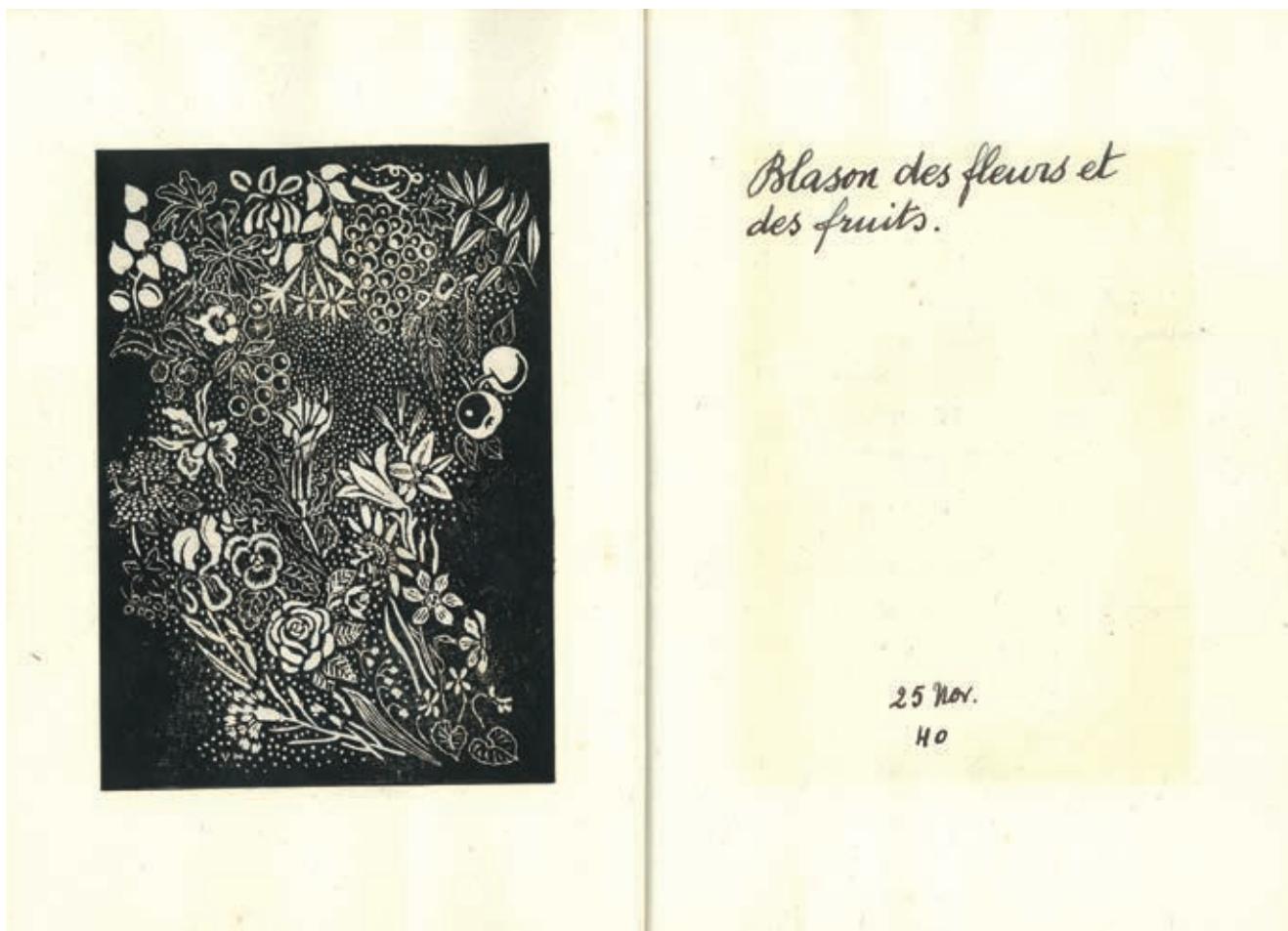
Au son d'un chant pré-médité  
Tout son corps passe en reflets en éclats  
Son corps pavé de pluie armé de parfums tendres  
Démêle la fusée au matinal de sa vie.

### II

Près de l'aigrette du grand pont  
L'orgueil au large  
J'attends tout ce que j'ai connu  
Comblée d'espace scintillant  
Ma mémoire est immense

La bonté danse sur mes lèvres  
Des haillons tièdes m'illuminont  
Une route part de mon front

Proche et lointaine  
La mer bondit et me salue  
Elle a la forme d'une grappe  
D'un plaisir mûr



42. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). MANUSCRIT autographe signé, **BLASON DES FLEURS ET DES FRUITS**, 1940 ; 12 pages in-8, sur papier vélin, avec plusieurs gravures de Valentine HUGO, couverture de papier rouge ; reliure de plexiglas, noir pour le second plat, le premier plat fumé sur les bords et transparent au centre laissant voir le portrait de Paul Éluard par Valentine Hugo, dos de maroquin noir, étui (Mercher, 1960). 5 000/7 000 €

**PRÉCIEUX MANUSCRIT ORIGINAL, EXEMPLAIRE DE VALENTINE HUGO.**

*Blason des fleurs et des fruits* fut copié en 1940 par Éluard à 12 exemplaires illustrés d'un bois gravé de Valentine Hugo. Celui-ci est l'exemplaire n° 1, celui de Valentine Hugo, qui a noté : « mon exemplaire avec les corrections de Paul Eluard ».

En effet, ce manuscrit comprend de NOMBREUSES RATURES ET CORRECTIONS, présentant QUANTITÉ DE VARIANTES INÉDITES.

La page de titre porte la date « 25 nov. 40 » ; en regard, le bois gravé de Valentine Hugo (n° 1/12) ; Valentine Hugo a ajouté à l'exemplaire divers états de ce bois : épreuve sur papier or n° 1, 1 chine bois rayé, 1 japon ancien bois rayé, « unique épreuve essai sur japon ancien ». L'exemplaire comprend encore un projet autographe d'Éluard pour la page de titre avec un oiseau dessiné par Éluard ; en tête, un remarquable portrait d'Éluard gravé au pointillé par Valentine Hugo, signé et numéroté 15/40.

*Blason des fleurs et des fruits* fut placé par Éluard en 1941 dans son *Choix de poèmes* puis en 1942 dans *Le livre ouvert II* ; ce long poème sera dédié à Jean PAULHAN.

Ancienne collection du colonel Daniel SICKLES (Bibliothèque d'un amateur. Surréalisme, Dadaïsme, Cubisme, 23-24 mars 1981, n° 151).

Fleurs à l'haline colorée  
Fruits sans détours câlins et pures  
Fleurs récitanteres passionnées  
Fruits confidents de la chaleur  
J'ai beau vous unir vous mêler  
Aux choses que je sais par cœur  
Je vous perds le temps est passé  
De penser en dehors des murs.

Paul Léonard

43. **Paul ÉLUARD** (1895-1952). POÈME autographe signé, *Blason des arbres*, [1941] ; 2 pages in-4.  
2 000/2 500 €

BEAU ET LONG POÈME de 80 vers, publié dans la revue *Fontaine* en septembre 1941, puis dans le *Choix de poèmes* (Gallimard, 1941), avant d'être recueilli dans *Le Livre ouvert II*, (Cahiers d'Art, janvier 1942), où il est dédié à Yvonne Zervos ; il a ensuite été repris dans le *Livre des arbres* en 1956.

Le manuscrit, sur papier quadrillé, et signé en lettres capitales, est celui envoyé à *Fontaine* ; il ne porte pas de dédicace, et présente une variante à la 6<sup>e</sup> strophe : « Ou le saule » qui deviendra « Ou le tremble »...

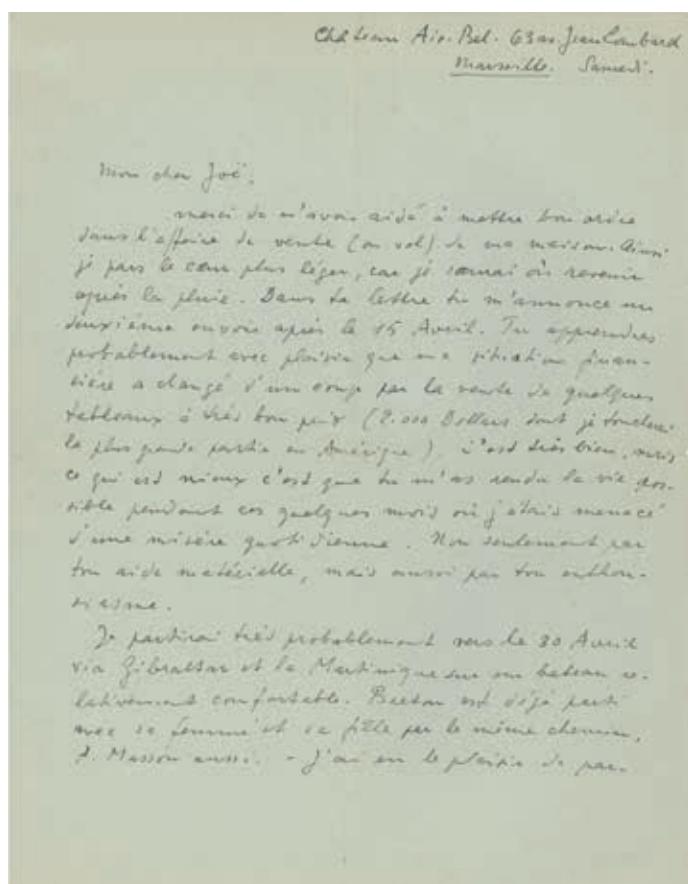
« Bouche folle ou sage  
Il te faut parler  
Bouche ouverte ou close  
Il te faut rêver  
Plus haut que ton souffle »...

44. **Dominique ÉLUARD** (1914-2000). 3 L.A.S. et 5 L.S., 1953-1955, à René LACÔTE des *Lettres Françaises* ; 7 pages in-8 et 2 cartes postales, enveloppes.  
200/250 €

**Correspondance de la dernière épouse du poète avec le directeur de la revue *Les Lettres Françaises*.**

5 novembre 1953. Elle lui demande de collaborer au « numéro anniversaire de la mort de Paul »... 18 août 1954. Elle veut savoir s'il a proposé son article sur le *Phénix* ?... 10 janvier 1955. Sachant qu'il traverse des moments difficiles, elle se met à sa disposition... 28 mars 1955. « J'ai souvent besoin du travail bibliographique que vous avez fait sur l'œuvre de Paul », elle lui propose de le dactylographier... 10 novembre 1955. Elle veut le voir avant de partir, car elle doit « montrer chez Gallimard la bibliographie que vous avez établie »... *Mercredi matin*. « Le Club Français du Livre réédite l'anthologie de poésie ancienne de Paul en complétant les notices (non faites par Paul) que Paul lui-même trouvait insuffisantes ». Elle juge ce travail scolaire et inacceptable, et propose que Lacôte le refasse rapidement, au prix qu'il souhaitera... ON JOINT une L.A.S. à Mme Lacôte, 5 novembre 1958, lui demandant de lui retourner les documents qu'elle avait confiés à son mari pour son étude sur Paul Éluard ; le faire-part de l'enterrement de Nusch Éluard (1946) ; une photo d'Eluard avec Nusch et un ami (retirage) ; etc.

45. **Max ERNST** (1891-1976). L.A.S., Marseille Château Air-Bel Samedi [avril 1941], à Joë BOUSQUET ; 1 page et demie in-4.  
1 500/1 800 €



**SUR SON PROCHAIN DÉPART POUR LES ÉTATS-UNIS.**

La lettre est écrite de la fameuse villa Air-Bel où les Surrealistes s'étaient retrouvés fin 1940 après la défaite, en attendant de gagner les U.S.A.

« Merci de m'avoir aidé à mettre bon ordre dans l'affaire de vente (ou vol) de ma maison. Ainsi je pars le cœur plus léger, car je saurai où revenir après la pluie. [...] Tu apprendras certainement avec plaisir que ma situation financière a changé d'un coup par la vente de quelques tableaux à très bon prix (2000 dollars dont je touche la plus grande partie en Amérique). C'est très bien mais ce qui est mieux c'est que tu m'as rendu la vie possible pendant ces quelques mois où j'étais menacé d'une misère juste fiévre. Non seulement par ton aide matérielle, mais aussi par ton enthousiasme. Je partirai très probablement vers le 30 avril via Gibraltar et la Martinique sur un bateau relativement confortable. BRETON est déjà parti avec sa femme et sa fille par le même chemin. A. MASSON aussi »... Il a parlé de lui avec le directeur des *Cahiers du Sud* Jean BALLARD, et lui donne son adresse provisoire, au Museum of Modern Art de New York. Il espère recevoir encore une dernière lettre de son ami avant son départ : « Au revoir, mon très cher Joë et merveilleux ami »... [Max Ernst arrivera en juillet à New York.]

## BLASON DES ARBRES

Bouche folle ou sage  
Il te faut parler  
Bouche ouverte ou close  
Il te faut rêver  
Plus haut que ton souffle

Paroles paroles pendues  
Aux plumes vérités des nids

Entre les branches dessinées  
Du mur sens fin de la forêt  
Les étoiles des œufs s'amassent

C'est le bouleau la coquille  
Et les roues fusées en ailes

De douces devenant subtiles  
Les bouches tremblent de savoir  
Légère brise sur les îles

Et mille plages c'est l'aune  
Ou le saule sans rupture  
La caresse s'éternise  
Dans ce globe de verdure  
Piétiné par les oiseaux

Il a plu sur les acacias  
Poitrines que la fraîcheur mêle  
Seins libérés des jours des heures  
Temps marquant un pas fûlé  
Grand' route éprouvant son pouvoir

Une autre nuit que notre nuit  
La chaleur avaglante et crue  
Sûre de retrouver sa force  
Entre les doigts entre les bras  
Entre les membres du platane

C'est le cyprès sur les tombeaux  
Et pour tout dire il faut mentir  
Les mots les morts découronnés  
Plongent leur ambré dans son ombre  
Sans sortie d'un sommeil de pierre

Fête comblez-moi cette ornière  
Car une autre ornière vous guette  
Le plus bel arbre perd racine  
La nuit vous moulera la tête  
L'if en flammes n'allume rien

Le sapin aux lèvres dures

*(Suite au verso)*

46. **Gustave FLAUBERT** (1821-1880). MANUSCRIT autographe signé, **VOYAGE EN ORIENT. I. LA CANGE**, février 1850 ; 23 pages sur 15 feuillets in-fol. (36 x 23,5 cm) reliés demi-maroquin brun à larges coins, dos à 5 nerfs (P.-L. Martin). **20 000/25 000 €**

**Précieux manuscrit de premier jet du tout début du Voyage en Orient, rédigé à bord de la cange sur le Nil.**

Rappelons que c'est de 1849 à 1851 que Flaubert voyagea en Orient en compagnie de Maxime Du Camp, pour un long voyage qui les emmena d'abord en Égypte, puis en Palestine, au Liban, en Syrie, en Turquie, en Grèce et enfin en Italie, voyage qui le marquera durablement. Chargés d'une vague mission gouvernementale, Flaubert et Du Camp s'embarquent à Marseille le 4 novembre 1849 et touchent terre à Alexandrie le 15 novembre, puis arrivent le 26 novembre au Caire d'où ils partiront le 5 février 1850 pour un long périple.

Le manuscrit a été rédigé du 6 au 20 février 1850, « à bord de la cange » (embarcation légère utilisée pour la navigation sur le Nil), alors que Flaubert vient de quitter Le Caire pour remonter le Nil, et qu'une tempête de sable (*khamsin*) le retient enfermé.

Claudine Gothon-Mersch, dans son édition du *Voyage en Orient*, a mis en évidence la particularité de ces pages de *La Cange* au sein du *Voyage en Orient* : Flaubert « construit et rédige soigneusement son texte : il commence par le relier à son voyage de 1840 aux Pyrénées et en Corse ; il l'orne de plusieurs retours en arrière, d'un parallèle entre le Nil et la Seine ; il superpose adroïtement ses deux arrivées à Marseille ; il divise le récit en très petits chapitres numérotés. *La Cange* est un écrit plein d'émotion, d'un style vibrant de questions, d'exclamations, de rhétorique, et qui offre ainsi un contraste frappant avec le reste du *Voyage en Orient*, dans lequel Flaubert l'intercalera plus tard. Sa rédaction est abandonnée quand les occasions de visites deviennent plus nombreuses : à ce moment-là, plutôt que de faire l'écrivain, "il vaut mieux être œil tout bonnement". »

Après ces pages de *La Cange*, Flaubert a préféré prendre des notes sur ses carnets, à partir desquels il rédigera, à son retour en France, le manuscrit de son *Voyage en Orient*, qui ne sera publié qu'après sa mort. Il y recopiera (avec des variantes) ces pages de *La Cange*, après les quelques pages qui évoquent son départ de Croisset puis de Paris, avec cette indication : « J'intercale ici quelques pages que j'ai écrites sur le Nil, à bord de notre cange. J'avais l'intention d'écrire ainsi mon voyage par paragraphes en forme de petits chapitres, au fur et à mesure, quand j'aurais le temps – c'était inexcutable. Il a fallu y renoncer dès que le khamsin s'est passé et que nous avons pu mettre le nez dehors. J'avais intitulé cela *La Cange*. »

Ces huit chapitres de *La Cange* seront d'abord partiellement publiés dans *Le Gaulois* du 13 mars 1881 (d'après le texte recopié dans le manuscrit du *Voyage en Orient*), repris dans le tome VI des Œuvres complètes chez Quantin en 1885, dans *Par les champs et par les grèves* (Charpentier, 1886), et en édition séparée sous le titre *À bord de la Cange* (Ferroud, 1904), avant la première édition du *Voyage en Orient* chez Conard en 1910.

Voyage en Orient.

Geplaatst

I.

la lange.



Num de Barri à Marseille ~~qui~~ qui cache la forme  
Le Vieux le troisième fois que je fais cette route, et Dany  
quelques situations différentes toutes la faire. Il n'y rien que  
valide la peine que l'on trouve  
Lorsque je débarque le passager qui gagne l'autre bateau de la ligne, nous avons longtemps  
regardé une femme qui venait de faire mince figure  
quand nous l'avons rencontrée qui portait sur sa capote de  
porter d'habits un long voile noir.  
Il avait sous son paletot de faire ouvrir. Il avait une petite valisette  
d'humour ~~de couleur~~ de velours bleu boutonnée de boutons  
mettait des mains - les deux angles de sa robe lui  
bouillait sur les jambes à la force de la force que  
bouillait contre elle. Cela lui venait de la force que  
cela lui serrait au corps en lui dessinant les hanches  
et cela l'empêtrait de respirer. Il venait de la force que  
il y avait à coté d'elle une autre femme  
étant une femme hors d'âge qui était sa mère, sa  
tante, un ami de cette famille, sa gouvernante  
sa femme de chambre, ou sa confidente - que  
nous les abîmes, les quittent abordant, le quittant  
rentrant, un petit peu homme à moustache ~~en pointe~~  
qui tenait une cigarette dans l'œil, fumant  
des cigares, parlant d'un rire flétrissant, jouant  
avec ses cheveux, fumant, et se marrant  
par moments sur quelques mots dans sa poche  
et déclamant des rires de plaisir

Le manuscrit est écrit à l'encre noire, de premier jet, réservant une large marge à gauche pour les ajouts ; il présente de très nombreuses ratures et corrections, et d'importants passages biffés ou retravaillés, avec des variantes inédites. Après deux feuillets de titre, signés, il est folioté par Flaubert de 1 à 11, plus [6 bis] et [8 bis], et comprend huit chapitres (I-VIII).

I (1 r°-v°), daté en tête « 6 Février 1850. à bord de la Cange ». Flaubert évoque abruptement le souvenir de son retour de Corse : « C'était, je crois le 12 novembre de l'année 1840. J'avais 18 ans. Je revenais de la Corse (mon premier voyage !). La narration écrite en était finie [...] J'ai jeté sur les feuilles noircies un long regard d'adieu puis les repoussant de la main gauche j'ai reculé ma chaise de ma table et je me suis levé. Alors j'ai marché de long en large dans ma chambre, les mains dans les poches, le cou dans les épaules, les pieds dans mes pantoufles, le cœur dans ma tristesse. C'était fini. J'étais sorti du collège. Qu'allais-je faire ? J'avais beaucoup de plans, beaucoup de projets, cent espérances, mille dégoûts »...

II (2 r°-v°). « Il y a déjà dix ans de cela. Aujourd'hui je suis sur le Nil et nous venons de dépasser Memphis. Nous sommes partis du Vieux Caire par un bon vent du Nord. Nos deux voiles, entrecroisant leurs angles, se gonflaient dans toute leur largeur, la cange allait penchée, sa carène fendait l'eau. [...] Il y avait beaucoup de soleil. Le ciel était bleu. Avec nos lorgnettes nous avons vu de loin en loin sur la rive des hérons ou des cigognes. L'eau du Nil est toute jaune »... La première moitié du verso est biffée, avant d'être reprise : évocation de « l'éternelle rêverie de Cléopâtre et comme un grand reflet de soleil le souvenir doré des Pharaons », avant la belle description du coucher de soleil.

III (3 r°). Retour en pensée à Croisset : « Là-bas, sur un fleuve moins antique plus doux j'ai qq part une maison blanche dont les volets sont fermés maintenant que je n'y suis pas. Les peupliers sans feuilles frémissent la nuit dans le brouillard froid [...] J'ai laissé la longue terrasse bordée de tilleuls L. XIV où je me promène après les repas en fumant ma pipe »...

IV (4 r°-v°, 5 r°). « Vous raconter ce qu'on éprouve, à l'instant du départ, et comme votre cœur se brise à la rupture subite de ses plus tendres habitudes, ce serait trop long, je saute tout cela ». Récit du voyage en diligence ; description des passagers...

V (6 r°). « J'ai souvenir, pendant la première nuit, d'une côte que nous avons montée »... Suite du voyage ; conversation de deux voyageurs. [au verso, première version très différente et abondamment corrigée de la page 5].

VI (7 r°-v°, 8 r°-v° ; en 6 bis, r°-v°, première version très corrigée du début de ce chapitre). « Donc de Paris à Marseille (voilà la troisième fois que je fais cette route et dans quelle situation différente toutes les fois !) rien qui vaille la peine d'être écrit. Parmi les passagers du bateau de la Saône nous avons regardé avec qqu'attention une jeune et gde créature qui portait sur sa capotte de paille d'Italie un long voile vert. [...] j'ai cette manie de bâtir des romans sur les figures que je rencontre. Une invincible curiosité me fait me demander malgré moi quelle peut être la vie du passant que je croise. Je voudrais savoir son métier, son pays, son nom, ce qui l'occupe à cette heure, ce qu'il regrette, ce qu'il désire, ses amours oubliés, comme ses rêves d'à présent, jusqu'à la bordure de ses gilets de flanelle et la mine qu'il a quand il se purge. Et si c'est une femme, alors la démangeaison devient cuisante. Comme on voudrait tout de suite la voir nue (avouez-le !) et nue jusqu'au cœur, surtout ! »... [Sur le feillet 8 bis, r°-v°, première version de ce passage.]

VII (9 r°-v°, 10 r°). « Nous savions que Gleyre était à Lyon chez son frère, son beau-frère ou quelque chose d'analogique »... Causerie avec Gleyre sur l'Orient. Embarquement sur le bateau du Rhône... On prend le chemin de fer à Avignon... Arrivée sous la pluie à Marseille.

VIII (11 r°-v°). « La première fois que je suis arrivé à Marseille, c'était par un matin de 7<sup>bre</sup>. Le soleil brillait sur la mer – elle était plate comme un miroir, toute azurée étincelante de mille rayons. [...] Je suis descendu de voiture pour respirer plus à l'aise & me dégourdir les jambes. C'était une volupté virile comme j'en ai peu retrouvé depuis. Comme je me suis senti pris d'amour pour cette mer antique dont j'avais tant rêvé tous les rivages. [...] Comme il y a longtemps de cela, mon Dieu ! » Suivent six lignes biffées restées inédites : « Comme j'ai vécu de jours depuis, comme il s'est passé de choses. Qu'ai-je fait de tout ce temps-là – était-ce bien moi ? n'est-ce pas une histoire qu'un autre m'aurait contée et que je répète ». Enfin la date finale : « 20 février – mercredi ».

Succession de Mme FRANKLIN-GROUT-FLAUBERT (vente Paris 18-19 novembre 1931, partie du n° 155) ; puis collection Marc LOLIÉE (25 avril 1997, n° 50).

6. Februar 1880. à bord della Canig -

mon cher molard

Votre lettre vient me surprendre un peu de surprise : devant moi le dossier des lettres à répondre grossit chaque jour. Pendant deux mois j'ai du prendre le soir de la morphine et je suis abruti. Actuellement pour parer les insomnies je dois chaque jour me livrer à l'alcool qui me fait dormir 4 heures par nuit. Mais cela m'abrutit, me dégoûte. Oui je marche avec une canne en boitant et c'est un désespoir pour moi de ne pouvoir aller loin peindre un paysage : néanmoins

Depuis 8 jours j'ai recommencé à prendre les pinceaux. Tous ces malheurs successifs, la difficulté de gagner régulièrement ma vie malgré ma réputation, mon goût pour l'exotique aidant m'ont fait prendre une décision irréversible. Et elle est celle-ci : .

En décembre je rentrai et je travaillerai chaque jour à vendre tout ce que je possède soit en block soit en parties. Une fois le capital en poche je repars pour l'Océanie, cette fois-ci avec 2 camarades d'ici Séguin et un Irlandais. Inutile de

47. Paul GAUGUIN (184-1903). L.A.S., [Pont-Aven septembre 1894], à William MOLARD ; 8 pages in-8.

8 000/10 000 €

#### IMPORTANTE LETTRE OÙ GAUGUIN ANNONCE SA DÉCISION DE QUITTER PONT-AVEN POUR RETOURNER DÉFINITIVEMENT EN OCÉANIE.

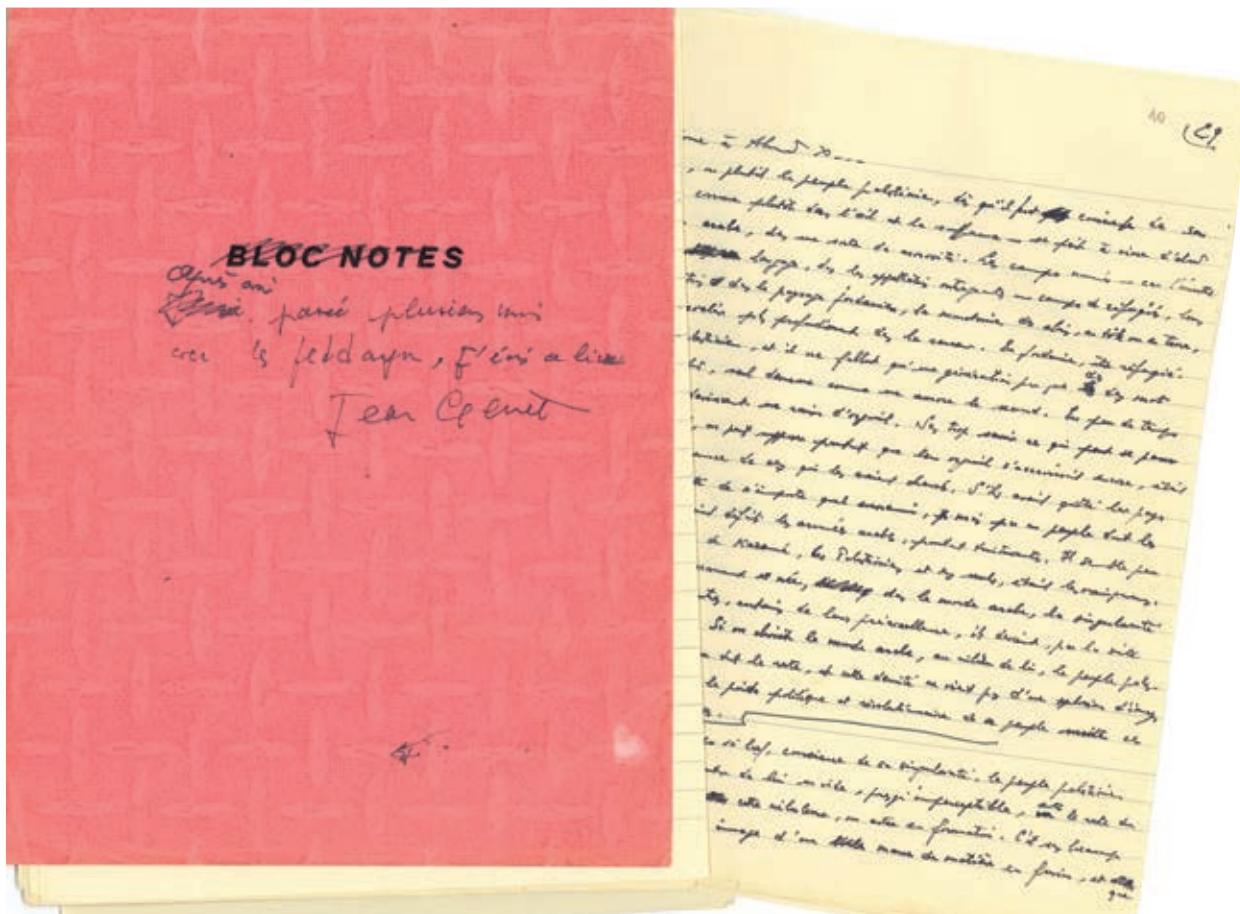
Il n'a pu lui répondre : « Pendant deux mois j'ai du prendre le soir de la morphine et je suis abruti. Actuellement pour parer les insomnies je dois chaque jour me livrer à l'alcool qui me fait dormir 4 heures par nuit. Mais cela m'abrutit, me dégoûte. Oui je marche avec une canne en boitant et c'est un désespoir pour moi de ne pouvoir aller loin peindre un paysage : néanmoins depuis 8 jours j'ai recommencé à prendre les pinceaux. Tous ces malheurs successifs, la difficulté de gagner régulièrement ma vie malgré ma réputation, mon goût pour l'exotique aidant m'ont fait prendre une décision irréversible. [...] En décembre je rentrai et je travaillerai chaque jour à vendre tout ce que je possède soit en block soit en parties. Une fois le capital en poche je repars pour l'Océanie, cette fois-ci avec 2 camarades d'ici Séguin et un Irlandais [O'CONNOR] ». Il est inutile de lui faire des observations : « Rien ne m'empêchera de partir et ce sera pour toujours. Quelle bête existence que l'Européenne vie... »

Il parle de la carrière diplomatique de Leclercq, du prochain retour d'Anna [sa compagne javanaise] à Paris : « pas toujours commode la petite femme ». Taa [sa guenon apprivoisée] est morte : « elle était complètement en liberté et me suivait comme un chien même dans l'eau. Mais son esprit touche à tout lui a fait manger la fleur blanche du Youka et nous n'avons pu la sauver du poison qui avait agi toute la nuit ». Gauguin charge Molard de lui acheter des cordes pour sa guitare et un livre de la langue des Samoa.

Puis il raconte la suite judiciaire de la bagarre de Concarneau : « J'ai jeudi dernier été en police correctionnelle. Malgré toute la plaidoirie d'un avocat, malgré tous les torts barbares prouvés, il n'y a eu qu'une condamnation dérisoire. Et cela parce que dans ces petits pays la justice ne s'occupe que du parti Electoral »... Les dommages et intérêts ne couvriront pas les frais de médecin, d'avocat et d'hôtel, et pourtant la partie adverse fait appel. Il suggère de demander à GEFFROY de faire un article dans un journal : « Il paraît qu'à Rennes les juges sont très sensibles à ces articles. [...] Comment on aurait droit d'assassiner ou estropier un innocent ; parce qu'il serait étranger au pays de Concarneau, sa maladie ses souffrances son temps perdu ne seraient rien car les bandits de Concarneau sont des électeurs, que mon agresseur est ami des autorités républicaines... »

48. **Jean GENET** (1910-1986). MANUSCRIT autographe signé, *Après avoir passé plusieurs mois avec les feddayn j'écris ce livre*, [1971] ; 18 pages in-4 d'un Bloc notes, la plupart encore attachées au bloc, foliotées ; titre et signature sur la couverture de papier rose du bloc. 3 000/4 000 €

Projet de préface qui semble inédit pour un livre sur la « révolution palestinienne », qui deviendra *Un captif amoureux* (ouvrage posthume, 1986).



Genet replace d'abord la situation en Palestine dans son contexte historique et politique : « Le sens du mot révolution est multiple. [...] Pour les Palestiniens, les mouvements de libération peuvent leur apparaître comme une révolution à l'intérieur du monde arabe. On ne leur en fera aucune querelle, mais c'est avec une certaine tristesse que l'on apprend que le mot "feddayn" veut dire en arabe sacrifié. Cet excès de résignation aurait pu disparaître si les feddayn étaient partout vainqueurs, mais aujourd'hui ils semblent en effet sacrifiés à l'armée jordanienne ». Il explique que le 20 février 1971 les trois principaux mouvements (Fatih, FDPLP, Saïda) décident d'avoir un commandement militaire unique. Mais le LCCOLP s'oppose à la création d'un état palestinien : « L'existence d'un tel état serait souhaitée par l'URSS. Territorialement il occuperait la Cisjordanie et une partie de la Transjordanie ».... Genet décrit la vie des Palestiniens, de ces feddayns pris en otages par tant d'enjeux contraires et menaçants, les actions de la résistance palestinienne, le rôle de l'Islam sur ces territoires, de l'URSS (qui soutient les palestiniens), des États-Unis (pro-Israël), etc... Il insiste sur l'importance du rôle de la femme palestinienne : « Rien ne pourra être entrepris sérieusement si l'on n'accepte pas la libération de la femme palestinienne. Il ne s'agit pas seulement de la femme dans la vie publique, politique [...]. Ce pouvoir elle l'exerce mais par le biais d'une suggestion alors qu'en dernier ressort c'est l'homme qui décide. Il est indispensable que la femme se libère de toutes les contraintes que lui impose la société musulmane et le rigorisme des mâles ».... Genet enfin dénonce les camps, qui sont devenus l'incarnation symbolique de la terrible situation de la Palestine : « le peuple palestinien, dès qu'il prend conscience de son homogénéité [...] est prêt à vivre d'abord un misérabilisme arabe, une sorte de morosité. Les camps nommés – car l'insulte est aussi dans le langage, dans les appellations outrageantes – camps de réfugiés, leur structure, leur disposition dans le paysage jordanien, la monotonie des abris, en tôle ou en terre, sont aptes à les ensevelir plus profondément dans la rancœur ». Il revient sur la question de la révolution palestinienne : « Il est assez clair que pour beaucoup d'Arabes, la révolution palestinienne représente un des moyens par lesquels [...] le monde arabe s'arrachera à son embaumement et bientôt peut retrouver sa puissance passée ».... Etc.

sur la stupide voie marxiste, athée, aboutissant à la plus abjecte domestication de l'esprit qu'on ait jamais imaginé... Victor Serge et la bande à Bonnot avaient donné l'exemple de l'action directe... Lanza de Vasto. Sans un autre sens. Ce sens aussi. Mais Breton a toujours attendu que les autres déclenchent la Révolution... Et il est tombé dans le plus conformiste des anticonformismes.

Je vis en solitaire sans une montre. Mais il est fort possible qu'en de ces jours je peigne sans le mardi. La direction d'un Surrealisme authentique intégral, celui qui reclamait Armand Salas "à la Grande Nuit", quand il flétrissait l'orientation révolutionnaire à un mouvement qui devrait être avant tout ésotérique et magique... et qui n'a abouti qu'aux horribles lamentables entre le Trotsky de Breton, le stalinien Aragon et le communard sentimental Blaust.

Je le sens cordialement le mardi.

Gengenbach

P.S. Accuse mon récepteur de tout : Livre - photomontages, affiches "Le Monde Troublé", transfert "Brûlons l'Inquisition",

49. Ernest de GENGENBACH (1903-1979). 18 L.A.S., La Tourette-Cabardès, Paris, etc. 1956-1962, au surréaliste Adrien DAX à Toulouse ; 35 pages la plupart in-4 (dont 6 cartes postales), enveloppes. 1 500/2 000 €

INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE DE CE SURRÉALISTE DISSIDENT, OCCULTISTE ET AGENT SECRET.

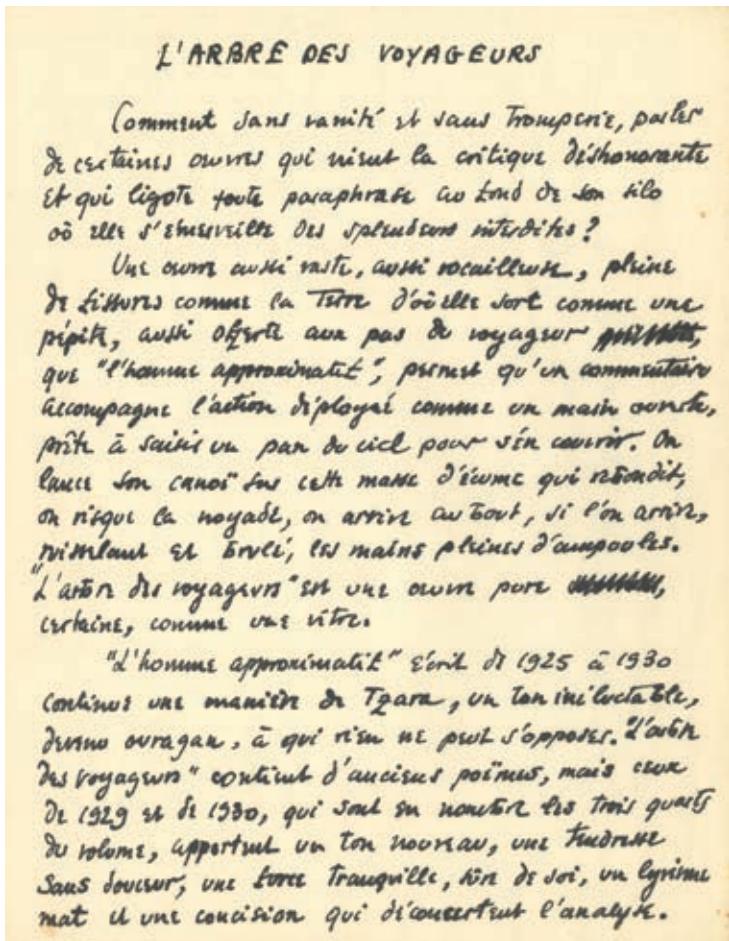
6 mai-2 octobre 1956. Gengenbach adresse 13 lettres à Dax. Envois de plusieurs documents (la plupart joints) : son manifeste dactylographié *Brûlons l'Inquisition*, plusieurs photomontages, épreuve d'affiche, d'un exemplaire grand luxe de son *Judas ou le Vampire Surréaliste*, coupures de presse, etc. Il veut éditer son texte sur *La Messe d'or* chez Pauvert... Il regrette le virage politique du Surréalisme : « BRETON malheureusement, et c'est ce que les jeunes lui reprochent, a engagé politiquement le surréalisme, au lieu de l'engager ésotériquement, et il a engagé le surréalisme sur la stupide voie marxiste, athée, aboutissant à la plus abjecte domestication de l'esprit qu'on ait jamais imaginé. Victor Serge, et la bande à Bonnot, avaient donné l'exemple de l'action directe [...] mais Breton a toujours attendu que les autres déclenchent la Révolution. Et il est tombé dans le plus conformistes des anticonformismes »... « Si après la connerie démentielle de l'expérience stalinienne Breton n'est pas guéri de la politique et récidive, alors c'est à désespérer »... Prédictions astrologiques, métaphysiques et ésotériques : « Nous entrons dans l'ère du Verseau et nous allons assister à des bouleversements traumatismes cosmiques, sociaux, planétaires »... Sur la crise algérienne : « J'ai été l'hôte à Alger du révolutionnaire Ferhat ABBAS, quand il n'était encore qu'étudiant [...] et dès cette époque il était à prévoir qu'il mijotait de rejeter à la mer les compatriotes de Charles Martel »... Critique des milieux littéraires : « De même que me fait rigoler la *Nuit de la Poésie*, qui a servi de prétexte à ISOU et ses illetristes pour un chahut

maison... Tout cela organisé sous le parrainage de COCTEAU »... « D'accord avec toi sur le caractère falot des surréalistes belges »... Il se revendique d'un surréalisme authentique à la ARTAUD : « quand il flétrissait l'orientation stupide donnée à un mouvement qui devait être avant tout ésotérique et magique »... Il veut partir en vacances mais craint un conflit : « Nous ne pensons quitter notre ermitage qu'au début de septembre, si les palabres diplomatiques de tous nos perroquets politiques internationaux, n'aboutissent pas à l'éclatement d'une troisième conflagration mondiale, comme pendant les vacances de 1939 »... Dax ayant dit que Gengenbach n'est plus pris au sérieux les Surréalistes : « Il ne faudrait pas se tromper. C'est moi qui ne prend plus au sérieux Monsieur Breton et tout son groupe de fumistes »...

23 janvier 1960-22 juin 1962 (6 lettres). Quatre ans plus tard, il a oublié les fumistes : « Je suis à Paris, je vais voir Breton, mon œuvre sur le mysticisme érotique des Troubadours va être éditée. [...] PÉRET est mort. DOMINGUEZ s'est suicidé. BRETON est malade. Je suis devenu complètement cathare. Les Cathares du Languedoc ont été les seuls êtres à approfondir l'horreur de vivre bien avant Camus »... Il a vu l'Exposition Surréaliste : « à mon avis on eut pu faire mieux ». Il se plaint du délaissage de la presse : « Partout, mauvaise foi, refoulement etc. Paris est à vomir. [...] J'étais en droit de m'attendre à une attentive sympathie, mais j'ai pu constater que la pagaïe et l'anarchie et la connivence de la "nouvelle vague" régnait en maître à la RTF. Je n'ai pas insisté ». Sur son renvoi du groupe : « Le fait que j'ai refusé (comme Artaud) et continue de refuser de voir le Surréalisme détourné de son but par le séparatisme politique me sépare de Breton depuis la mort de CREVEL et me rapproche d'ABELLIO. [...] Il ne restera bientôt personne de l'équipe du début des temps héroïques du Surréalisme que nous formions en 1927 : ÉLUARD est mort, Dominguez s'est suicidé, Péret vient de mourir. Breton (et il a toujours été ainsi depuis que je le connais) perd son temps à écouter des crétins, [...] et néglige d'authentiques valeurs et d'indéniables porteurs de messages »... Il a reçu une lettre de la Présidence de la République, à propos de ses activités en Algérie : « Je vais sans doute être chargé de mission. Je suis le seul écrivain français qui est connu Ferhat ABBAS, au début de sa crise de révolte à Alger en 1932 [...] Là aussi j'avais le droit de me faire entendre dans une revue surréaliste puisque c'est parce que je faisais partie de la révolution surréaliste que Ferhat Abbas m'avait accordé sa confiance. Enfin, libre à Breton de faire ses expériences, – libre à moi aussi de faire les miennes »... Il reconnaît plus tard que le fait d'avoir connu Abbas lui a valu des ennuis : son éditeur Jérôme LINDON des Éditions de Minuit a été incarcéré deux fois et n'a pu publier son *Brûlons l'Inquisition* ; en fait « Ma situation est devenue des plus dramatiques ». Il envisage une expatriation provisoire ; Abbas a pris contact et veut le rencontrer à Genève ; il a besoin d'argent pour gagner la Suisse d'urgence, et demande à Dax de l'aider à trouver les fonds, car n'étant relié à aucun parti, aucun mouvement politique, « Je suis anarchiste individualiste »... Etc.

ON JOINT : 2 tapuscrits, *Brûlons l'inquisition* (13 p.), *Le Moine et la Sirène* (3 p.) ; 2 photomontages (pochette pour *Brûlons l'inquisition*) ; 1 L.A.S. à Éric Losfeld des éditions Le Terrain Vague ; 2 reproductions photographiques de photomontages ; une curieuse gouache érotique ; et une affiche *Le Moine Troubadour*...





50. **Georges HUGNET** (1906-1974). MANUSCRIT autographe, *L'Arbre des voyageurs*, [1930] ; 4 pages in-4 numérotées, avec quelques ratures. 1 000/1 200 €
- BEAU TEXTE DE CRITIQUE LITTÉRAIRE SUR LE LIVRE DE TRISTAN TZARA *L'ARBRE DES VOYAGEURS* (1930), PREMIER LIVRE ILLUSTRÉ PAR MIRÓ.
- « Comment sans vanité et sans tromperie, parler de certaines œuvres qui nient la critique déshonorante et qui ligote toute paraphrase au fond de son silo où elle s'émerveille des splendeurs interdites ? Une œuvre aussi nata, aussi racailleuse, pleine de fétiches comme la Terre d'où elle sort comme une pipiti, aussi objète aux pas de voyageur qu'ailleurs, que "l'homme approximatif", permet qu'un commissoir accompagne l'action déployée comme un mail sonde, prête à saisir un par de ciel pour s'en couvrir. On laue son canoë sur cette masse d'écumé qui résonne, on nique la noyade, on arrive au bout, si l'on arrive, nimbant et brûlé, les malheurs pleins d'angoisses. "L'arbre des voyageurs" est une œuvre pure ~~approximatif~~, certaine, comme une vitre. "l'homme approximatif" écrit de 1925 à 1930 continue une manière de Tzara, un ton inélectable, digne ouragan, à qui rien ne peut s'opposer. *L'arbre des voyageurs* contient d'anciens poèmes, mais ceux de 1929 et de 1930, qui sont un nouvel état trois quarts du volume, apportant un ton nouveau, une tendresse sans douleur, une force tranquille, sûre de soi, un lyrisme mat et une concision qui déconcertent l'analyse. Il est difficile de raconter l'histoire d'un livre qui raconte son histoire sans un mot de trop, sans une défaillance, toujours avec une égale puissance sans vantardises, simplement solide pour ne pas dire inusable. Il y a dans ces poèmes de Tzara une perfection de ton, une pudeur dans l'expression, proche de celle d'Eluard »... Il cite et analyse plusieurs poèmes du volume, décomposant et « racontant » son ouvrage...
51. **Georges HUGNET** (1906-1974). MANUSCRIT autographe signé, avec ÉPREUVES corrigées et MAQUETTES, *L'Esprit Dada dans la peinture*, 1932-1934 ; 29 pages in-4 ou in-fol. autographes, et 23 pages in-4 d'épreuves ou maquettes. 3 000/4 000 €
- IMPORTANTE ÉTUDE SUR LE DADAÏSME ET LA PEINTURE.**
- Divisée en 4 parties, elle a été publiée dans les *Cahiers d'Art* de 1932 à 1936, dans 3 numéros : 7<sup>e</sup> année, n° 1-2, 1932 (I, II) ; 8<sup>e</sup> année, n° 8-10, 1932 (III) ; 11<sup>e</sup> année, n° 8-10, 1936 (IV).
- I Zurich, New-York. Épreuves corrigées (9 ff in-4 imprimés au recto avec quelques corrections et indications pour l'imprimeur).
- II. Berlin - Hanovre - Cologne. Manuscrit autographe ; 20 pages in-4 à l'encre sur papier violet avec quelques ratures et corrections.
- III Cologne et Hanovre. Manuscrit autographe signé ; 22 pages petit in-fol. à l'encre avec ratures et corrections. – Maquette ; 7 pages grand in-4, avec collages des textes en épreuves et les reproductions légendées à l'encre et au crayon pour la mise en pages par Christian Zervos. – Épreuves corrigées ; 7 ff in-4 imprimés au recto avec quelques corrections autographes.
- IV Dada à Paris. Manuscrit autographe signé ; 7 pages in-fol., avec ratures et corrections.
- Hugnet raconte la naissance et l'avancée de Dada en Suisse, en Allemagne, puis en France, et son internationalisation. Il évoque toutes les étapes de l'évolution du mouvement, chaque publication (ouvrages, revues, manifestes), chaque événement (expositions, bals Dada, Salons), chaque provocation de Dada, etc. Il revient ainsi sur le rôle déterminant qu'ont joué pour le mouvement de nombreux artistes et intellectuels : Richard HUELSENBECK, Raoul HAUSMANN, George GROSZ, Hans ARP, Tristan TZARA, BAADER, Max ERNST (« Dadaman »), Marcel DUCHAMP, Francis PICABIA, John HEARTFIELD, André BRETON, Johannes BAARGELD, Salvador DALI, Kurt SCHWITTERS, etc.
- « Si Dada et ses manifestations prirent à Berlin une forme caractéristique bien différente de la révolte, du dégoût et de la subversivité poétiques de Zurich [...], il ne faut point en rechercher longtemps les raisons profondes. La situation politique, l'effervescence révolutionnaire et les malheurs sociaux de Berlin, ceci ajouté à l'effondrement d'un impérialisme pourriant [...] placèrent immédiatement Dada sur un plan positif et réaliste. [...] Précis, l'esprit dada y gagna de la violence et de l'intensité en même temps que son réalisme lui procurait une activité sociale strictement

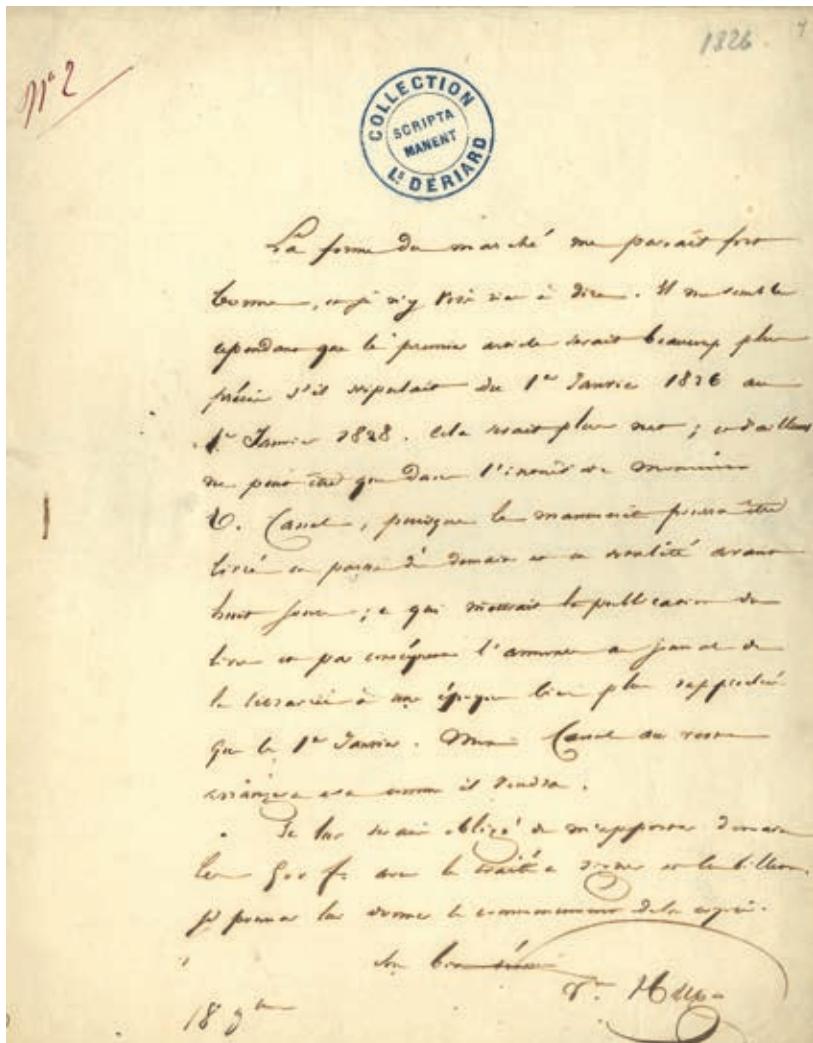
## L'ESPRIT DADA DANS LA PEINTURE

### II

#### BERLIN - MANOVRE - COLOGNE

Si Dada et ses manifestations prirent à Berlin une forme caractérisée bien différente de la révolte, du dégoût et de la subversivité poétiques de Zurich qui sont qu'on ne peut confondre malgré leur étiquette identique les deux mouvements résultant, au demeurant, du même état d'esprit, il ne faut point en recherches longtemps les raisons profondes. La situation politique, l'émergence révolutionnaire et les malheurs sociaux de Berlin, ceci ajouté à l'effondrement d'un impérialisme pourriissant et à l'immonde façon donnée par ceux qui mènent le monde avec un conflit où l'homme n'y trouva point son compte, placèrent immédiatement Dada sur un plan positif et réaliste. Une tâche immédiate et concrète s'offrit donc à ceux qui ~~firent la somme~~, au moyen des événements intérieurs et extérieurs, de l'instinctive révolte, du rôle à jouer et de la pré-méditation. Précis, l'esprit Dada y gagna de la violence et de l'irruption, en même temps que son réalisme lui procurait une activité sociale strictement révolutionnaire. Révolte d'esprit sur un plan poétique et révolte politique sur un plan humain. Dada, et l'on n'a

révolutionnaire. Révolte d'esprit sur un plan poétique et révolte politique sur un plan humain. Dada [...] a toujours été humain dans sa révolte contre tout esclavage esthétique et moral. [...] Ainsi Dada se mit spontanément au service du prolétariat et descendit dans la rue. Il se fit agressif, et, à la fois, réconfortant. Cette force [...] passait et agissait. [...] En 1919 les Dadaïstes de Zurich s'étaient divertis avec les faux communiqués adressés aux quotidiens. On avait annoncé un duel au pistolet entre Tzara et Arp, duel qu'on tenta d'empêcher. Dans les débuts on se targua de l'adhésion de Charlie Chaplin au mouvement. Les journaux crurent vraiment au congrès international Dada à Genève et envoyèrent des reporters. Dada mourut la même année à Berlin et à Cologne. Tous abandonnent son chevet et le transportent plus loin. Max Ernst en 1922 part pour Paris où il manifestera avec le mouvement de Littérature »... Etc.



52. **Victor HUGO** (1802-1885). L.A.S., 18 novembre [1825], au libraire Urbain CANEL ; 1 page in-4, adresse, sceau cire rouge brisé (cachet encre de la collection L. Dériard). 1 000/1 500 €

AU SUJET DU CONTRAT D'ÉDITION ET DE LA PUBLICATION DE *BUG-JARGAL*.

« La forme du marché me paraît fort bonne, et je n'y vois rien à dire », si ce n'est qu'il serait plus clair de stipuler dans le 1<sup>er</sup> article du contrat « du 1<sup>er</sup> janvier 1826 au 1<sup>er</sup> janvier 1828 », ce qui d'ailleurs serait dans l'intérêt de Canel, « puisque le manuscrit pourra être livré en partie dès demain et en totalité avant huit jours ; ce qui mettrait la publication du livre à une époque bien plus rapprochée que le 1<sup>er</sup> janvier »... Il prie Canel de lui apporter demain « les 500 f. avec le traité à signer et les billets. Je pourrai lui donner le commencement de la copie »...

53. **Joris-Karl HUYSMANS** (1848-1907). MANUSCRIT autographe signé, *Bouquins*, [1899] ; 4 pages in-fol. montées sur onglets, reliure bradel demi-percaline crème. 2 000/2 500 €

BELLES PAGES DE CRITIQUE D'ART ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Cet article, paru dans *L'Écho de Paris* du 26 avril 1899, n'a jamais été repris en volume ; il a été republié dans le *Bulletin Huysmans* n° 49 (1965). Le manuscrit a servi à l'impression, et comporte des ratures et corrections.

Huysmans commence par un volume de critique de BARBEY D'AUREVILLY, regrettant vivement la dispersion forcée de cet écrivain : « Que d'heures perdues dans cet au jour le jour du journalisme ! S'il n'avait été obligé, à cause de la mévente de ses livres, de faconner tant d'articles, peut-être nous aurait-il donné cette suite de romans sur la chouannerie du Cotentin [...]. Il n'est pas dans la littérature contemporaine, de plus ardentes et de plus fières pages que celles de *l'Ensorcelée*, et personne, sans excepter Balzac, n'a mieux rendu que l'auteur du *Chevalier des Touches* l'aspect et la senteur d'un salon de province [...] ce style aux couleurs fracassantes, aux épithètes de bataille, aux verbes qui font feu des quatre pieds, vous tonifient »... Cependant, Barbey critique « n'est pas sans inquiéter pourtant un peu, car il est en même temps spirituel et trop prévenu, grandiloquent et futile »... Après avoir parlé d'Ernest HELLO, dont le même Barbey avait souligné les défauts, et de Dom LEGEAY, trop méconnu, Huysmans en vient à *L'art du XIII<sup>e</sup> siècle en France*, la célèbre thèse de doctorat d'Émile MÂLE, qui fit sensation en 1899. Le sujet ne pouvait qu'intéresser l'auteur de *La Cathédrale*. « La lecture des basiliques a donc fait un pas de plus, avec lui »... Mais Huysmans formule aussi des critiques : « Après avoir très véridiquement établi que rien dans une cathédrale n'a été laissé au hasard, M. Mâle soutient tout à coup que la flore et la faune de ces édifices sont de simples amusettes d'artistes et qu'elles ne parlent nullement la langue des symboles. Pourquoi cette différence entre ces deux branches de la symbolique et les autres ? Certes, il y a eu des excès d'interprétation », dont il a lui-même relevé dans *La Cathédrale* »... Il termine par un éloge de ce « volume bourré de remarques et nourri de faits, un condensé, une sorte d'of meat de renseignements exacts qui forme un ensemble, un tout, d'une réelle ampleur »...

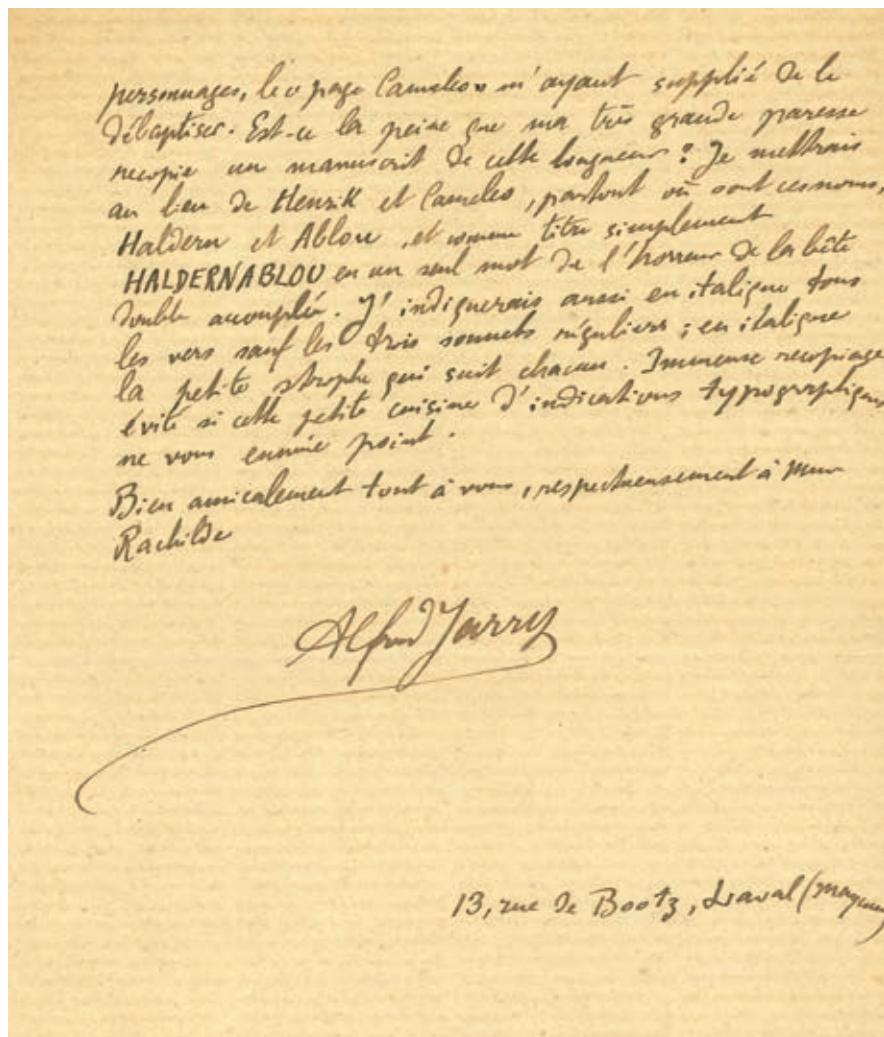
Ancienne collection du Président Robert SCHUMAN (I, 1965, n° 137).

## - Bouquins -

1 Mo Ce n'est pas pour une certaine biostore que j'ouvre les volumes de critique de Barby d'Aurivilly, car, chaque fois que je les relis, cette reflexion me vient : que d'heures perdues dans cet aujour le jeu du journalisme ! s'il n'avait été obligé à cause même de la nécéssité de ses livres, de façonner tant d'articles peut-être nous aurait-il donné cette suite de romans sur la chouannerie ou l'otentia... qu'il avait, auant que son existence ne fut ainsi dissipée, révélée l'œuvre. Deux tomes de cette série, seuls, existent : l'Insoucile et le chevalier des bouches et il n'est pas, dans la littérature contemporaine, de plus ardentes, de plus fières pages que celles de l'Insoucile et personne, sans excepté Balzac, n'a mieux rendu que l'atmosphère chevalier des bouches, l'aspect et la senteur d'un bûcher de province et dérit en une plus magnifique langue la lutte engagée sur la prairie, le chabot, entre les troupes des chouans et les armées des bleus. Par ces temps où, partout, l'art se débâtit, l'on peut attester que ces deux ouvrages sont, comme les autres œuvres de l'Aurivilly de roste, d'énergiques stimulantes et de prompts ardouez ; ce style ~~est~~ <sup>est</sup> assez racante, aux epithètes de bataille, aux ondes qui font faire des quatre pieds venir tonifiant et venir résonnant, ~~meurtrissant~~ <sup>meurtrissant</sup>, des troupes de bûchers, deux autres étoient avancés dans la préface de l'Insoucile : le Gentilhomme de grand chemin et une tragédie à l'auabadoz et l'auteur a dédié les sacrifices pour s'atteler à la vaine besogne d'esterresser de l'letters. Cette besogne, il convient de le dire pourtant, il a su la marquer de sa hantaine étonnante. Le Barby, critique de l'<sup>intelligencer</sup> <sup>écrivain</sup> <sup>écrivain</sup> <sup>top</sup>, car il est en même temps spirituel et prévire, grand docte et petit, et ce mélange de qualités et de défauts finit par constituer un bin singulier amalgame ! Dans son dernier volume qui vient de paraître des "œuvres et des hommes" avec ce sous-titre "les philosophes et les écrivains religieux", il prend des bouquins catholiques de niant et jongle avec. Il se substitue à ceux qu'il dépeint et l'on en arriverait, grâce à ce mélange, presque à croire que l'auteur meritoit qu'on le vante ! la vérité, c'est qu'il égale avec l'amusante parade de ses mots, la mélancolie des sujets que son métier de journaliste l'oblige à subir. A un endroit de ce nouveau recueil, il se rue sur le loi d'anglais, le curi VIII et le traité de "bible théologique", à un autre, il s'empare de Victor Cousin et la quali pie de "Chef de l'école éclectique mort depuis longtemps comme représentation d'idées, après s'être tiré dans le tte à coup de pistolet d'enfant, chargé à boutons, qu'on appelle l'histoire de Madame de Longueville"; mais deux articles intéressent davantage parmi les vingt qui composent le livre, l'un sur le Meilleur de St Augustin dont il note cette joyeuse phrase adressée à des novices en mal d'auant : croyez vous que nous sommes venues aux Carmélites pour rechâcher ce qui nous amuse et que la Société des lourdes autes ait été toujours bien amusante pour N. S. Jésus Christ ? — et un autre sur les "Contes extraordinaire" d'Hello.

Celui-là est des plus curieuse, car d'Aurivilly qui voulut, le permet, imposer à un public indifférent Hello, se trouve en face d'histolettes <sup>contenant</sup> médiocres et il va s'agir, pour en dire du <sup>meilleur</sup> bin, de lounger. Il le fait et que ces Contes ne sont pas extraordinaire du tout ; ils

2 Mo  
3 Mo



54

54. [Alfred JARRY (1873-1907). L.A.S., Laval 27 mai 1894, [à Alfred VALLETTE] ; 1 page et demie in-8.

1 200 / 1 500 €

**BELLE LETTRE DU JEUNE JARRY AU SUJET D'*HALDERNABLOU*, SON PREMIER TEXTE QUE VA PUBLIER LE *MERCURE DE FRANCE* (numéro de juillet 1894).**

Suite à son absence imprévue, il demande deux services : il regrette de manquer la pièce *Le Vendeur de Soleil* [de Rachilde] sur laquelle il voulait écrire un compte rendu dans *L'Art Littéraire*, et demande qu'on donne une des places que Mme RACHILDE lui avait promises à Léon-Paul FARGUE. Il lui demande aussi l'envoi du dernier *Mercure*, pour y relire la conférence de Laurent TAILHADE... Après mûre réflexion avec Remy de GOURMONT, Jarry souhaite « changer le titre de la pièce et changer aussi les noms des personnages, le « page Cameleo » m'ayant supplié de le débaptiser [...]. Je mettrai au lieu de Henrik et Cameleo, partout où sont ces noms, Haldern et Abiou, et comme titre simplement HALDERNABLOU en un seul mot de l'horreur de la bête double accouplée. J'indiquerais aussi en italique tous les vers sauf les trois sonnets réguliers ; en italique la petite strophe qui suit chacun. Immense recopiage évité si cette petite cuisine d'indications typographiques ne vous ennuie point »...

55. Alfred JARRY (1873-1907). MANUSCRIT autographe, *Le Moutardier du Pape*. Acte 1<sup>er</sup> ; 5 pages petit in-4 au recto de 5 feuillets numérotés 1 à 5, sous couverture d'un cahier d'écolier de la Ville de Reims (titrée par J.H. Sainmont).

1 500 / 1 800 €

**DÉBUT D'UNE PREMIÈRE VERSION INÉDITE DE L'OPÉRETTE *LE MOUTARDIER DU PAPE*, « Opérette Bouffe en trois actes », que Jarry va publier au Mercure de France en 1907. C'est la version bouffe de l'histoire de *La Papesse Jeanne*, que Jarry va traduire avec Jean Saltas d'après le « roman médiéval » d'Emmanuel Rhoïdès (1908).**

Manuscrit complet de la première scène de l'Acte I, dans sa version primitive. Soigneusement écrit à l'encre noire, il présente des variantes, assez importantes, par rapport à l'édition définitive ; il ne présente que les paroles des airs, sans les dialogues parlés.

# Le Moutardier du Pape

11

Chœur des moutardiers de la Chapelle Sixtine

Acte 1<sup>er</sup>

○ Rome, reçois dans ton sein  
Jean Huitième, notre Saint-Père,  
Qui, s'il a tout pour être saint,  
Doit avoir tout pour être père.  
Espère,

○ Rome,  
Qu'il se montre homme.  
○ Rome, reçois dans ton sein  
Le Saint-Père.  
Gloire au Saint-Père,  
Gloire au saint homme.

Le Moutardier Je suis le Moutardier qui se pousse du <sup>col</sup>  
Grand-maître des cérémonies,  
Conseil des cérémonies!

Je colle  
Sur tout des étiquettes infinies.

De veille au protocole.

Je suis le Moutardier qui se pousse du col  
J'impose silence à la foule qui baville,  
Et pour l'instant je dis ce qu'il faut que l'on <sup>chabilie</sup> baville

Sans retard,

Petits moutards,

De vous le dis en vérité.

55

Il commence (p. 1-2) par le « Chœur des moutardiers de la Chapelle Sixtine » : « O Rome, reçois dans ton sein / Jean Huitième, notre Saint-Père »..., suivi du couplet du Moutardier : « Je suis le Moutardier qui se pousse du col »..., puis d'interventions de plusieurs dignitaires (qui seront désignés dans l'édition comme « Grand Papetier » et « Grand Muletier »). L'air de la Camérière (p. 3-4) « Car il a tout d'une papesse »... comprend ici un troisième couplet inédit :

« Non, je ne suis pas méprisée.

Ces petits doigts, ces petits pieds,

Sa robe blanche d'épousée

Et mille détails épiés

Me révèlent certains guêpiers.

Pourtant, quand y a quelqu'chose d'infâme,

Ça se confess' de femme à femme.

Est-ce un pape ? Est-ce

Une papesse ? »

Vient alors (p. 4) l'Air de la Chaise, par le Moutardier Macaro : « La chaise, / Ne vous déplaise »... La dernière page (p. 5) donne un Duo inédit entre le Moutardier Macaro et la Papesse en deux couplets de neuf vers chacun, dont l'édition ne gardera que les quatre premiers vers dans une version très différente de celle du manuscrit que nous donnons :

« Un corset, c'est très imprudent.

Voyez ce que dit l'hygiène.

Une femme, cela la gêne.

Un pape, c'est sans précédent »...

56. **Alfred JARRY** (1873-1907). MANUSCRIT autographe, **Pantagruel** Prologue – Acte premier ; 33 pages sur 30 feuillets in-fol. (effrangeures aux premiers et derniers feuillets de l'acte I), sous chemise cartonnée verte portant le cachet de J.H. Sainmont et le tampon à la tête de crocodile. 8 000/10 000 €

**MANUSCRIT DE TRAVAIL D'UNE TOUTE PREMIÈRE VERSION DE PANTAGRUEL, AVEC UN PROLOGUE INÉDIT.**

Le projet de *Pantagruel*, livret d'opéra-bouffe d'après RABELAIS pour son ami le compositeur Claude TERRASSE (1867-1923), occupa Jarry près de dix ans, de 1897 à 1905, et connut plusieurs versions successives ; c'est Eugène Demolder qui mettra au point le livret en 5 actes et 6 tableaux sur lequel travaillera Terrasse (l'œuvre fut créée au Grand Théâtre de Lyon le 31 janvier 1911) et qui sera publié en 1911 sous les deux noms de Jarry et Demolder.

Le présent manuscrit correspond à la seconde rédaction de la première version (après une première rédaction en ancien français), élaborée en 1899-1901, et destinée au théâtre des Pantins. Il est soigneusement établi à l'encre noire, les noms des personnages et les didascalies soulignés à l'encre rouge. Il a cependant servi ensuite de manuscrit de travail, et présente de nombreuses corrections, additions et annotations, par Jarry lui-même, mais aussi par Claude TERRASSE et par WILLY, à la collaboration duquel on a fait appel (Terrasse annonçait dans *Le Courrier français* du 5 mai 1901 avoir terminé *Pantagruel*, « livret de Jarry et Gauthier-Villars »).

**Prologue.** Cahier in-fol. cousu, comprenant 1 feuillet de titre et 6 feuillets numérotés au crayon rouge 1 à 6 écrites à l'encre au recto ; sur la page de gauche en regard des pages 2, 3 et 4, Jarry a noté des brouillons de vers au crayon, très corrigés.

Ce Prologue, resté inédit, comprend deux scènes ; il évoque la mort de Badebec, femme de Gargantua, qui vient de donner naissance à Pantagruel. « La scène représente une prairie ». Scène I : « Gargantua, le petit Pantagruel aux soins des Gouvernantes, Buveurs, Sages-Femmes, Pages, moines » ; elle commence par un *Chœur des Buveurs* : « Tire, baille, tourne, brouille ».... (qu'on retrouvera avec des variantes en tête de l'acte I du livret de 1911), suivi d'un *Chœur funèbre* : « Elle en mourut, la noble Badebec ».... Les deux chœurs alternent et se mêlent aux déplorations de Gargantua... La scène s'achève sur cette didascalie : « Le Chœur sort ; Chœur Funèbre, mouvement de marche, presque devenu le Chœur bachique, mais sur les paroles : *Elle en mourut*, etc. se perdant au loin. Gargantua reste à table et s'assoupit en marmottant exactement sur l'air bachique : *Ci-gît son corps, etc.* » Scène II : la Fée Glou-Glou apparaît à Gargantua, et d'un coup de baguette ressuscite Badebec et tous les aïeux de Gargantua : « *Marche des Géants, qui couvrent toute la scène* » ; Glou-Glou se déclare marraine de Pantagruel sur qui elle veillera, en donnant à Gargantua et Badebec l'immortalité ; « *Le Chœur des Buveurs reprend à l'orchestre* ».

Claude Terrasse a porté quelques annotations au crayon rouge ou bleu ; Jarry a corrigé quelques vers de la première scène, porté en marge quelques annotations, mais surtout a couvert trois pages de brouillons pour mettre en vers plusieurs passages parlés.

**Acte premier**, complet, en 5 tableaux. Cahier in-fol. cousu de 23 feuillets écrits à l'encre au recto (cahier en partie défaït avec les feuillets en partie détachés). Sur la page de gauche en regard, mais aussi parfois en marge du texte, nombreuses annotations au crayon ou à l'encre, principalement par WILLY.

Premier Tableau (5 scènes) : « Le parvis de Notre-Dame. Les tours dans le fond » ; Pantagruel décroche les cloches de Notre-Dame ; figurent le Peuple de Paris, Panurge, les jeunes Gouvernantes, Pantagruel « en gros bébé sur un cheval de bois » ; intervention du Guet ; scène avec les Vieilles et les Portefaux ; le tableau s'achève avec l'apparition de la Sorcière. II<sup>e</sup> Tableau (3 scènes) : « La salle du conseil de Picrochole » : Picrochole, La Sorcière, le duc de Menuail, le comte Spadassin ; puis apparaît la Fée Glou-Glou « travestie en vieux capitaine à la barbe blanche ». III<sup>e</sup> Tableau (4 scènes) : « Le Cloître de Sévillé. La porte fermée du couvent à la première scène, l'intérieur du réfectoire ensuite » : Pantagruel, Panurge en écuyer, hommes d'armes de la suite de Pantagruel, Glou-Glou (qui va se changer en Frère Jean), le Frère Portier, le Prieur, Moines ; à la fin surviennent Picrochole, Spadassin, Menuail, la Sorcière, l'armée de Picrochole. IV<sup>e</sup> Tableau (2 scènes) : « Panurge à la broche dans une cheminée turque. Une vieille Négresse le retourne devant le feu ». Panurge est sauvé par Glou-Glou ; long monologue de Panurge à la scène 2. V<sup>e</sup> Tableau (2 scènes) : « Devant la grande porte de Thélème » : Pantagruel, Glou-Glou en moine, Panurge, Suite, Gardes, Pages, etc. Maîtres d'instruments, Chevaliers, Dames à cheval, etc. Le « Chœur des Gardes, des deux sexes », commente six entrées de ballet : les religieux et religieuses de Thélème » ; les Maîtres d'instruments ; Orfèvres, lapidaires, brodeurs, tailleurs, etc. ; les Chevaliers ; les Fauconniers ; les Dames à cheval. L'acte s'achève ainsi : « *(La porte s'ouvre. L'inscription fulgure, et tous crient :) Fais ce que voudras. Bacchanale* ».

Pas de correction de Jarry, à l'exception d'un bœquet à la scène 2 du II<sup>e</sup> tableau. En marge, et sur les pages de gauche en regard, nombreuses annotations de la main de Claude TERRASSE et aussi de WILLY : « Maintenir c'est parfait », « en vers », « Ficher en vers, confectionner un couplet de présentation par la Fée des Buveurs d'Eau à l'usage du public de poires », « maintenir intégralement cette phrase leitmotiv », etc. Au III<sup>e</sup> Tableau notamment, Willy note : « Il faut que Frère Jean ait son existence propre (et ne soit pas Glou-Glou) ; il faut que le rôle soit gueulé par une basse, non pas miaulé par un soprano, n'est-ce pas Claude ? Par conséquent, bousculer toute cette scène II, et présenter joyeusement Frère Jean, solide, entrainé, luron etc. etc. » Et il biffé au crayon toute une partie de la scène

ON JOINT un L.A.S. de Claude TERRASSE à JARRY lui demandant de venir déjeuner le lendemain : « Avons à causer urgence Pantagruel – Munissez-vous du manuscrit complet. Expliquerai affaire demain – ai convoqué Willy »...

Expojarrisition (1953), n° 332.

# Pantagruel

1

## Prologue

La scène représente une prairie.

## Scène 1<sup>re</sup>

Gargantua, le petit Pantagruel aux soins des  
Gouvernantes, Buviers, Sages-Femmes, Pages, ménines.

### Chœur des Buviers

Tire, baille, tourne, lèvouille,

Verse à mri sans eau.

Mon ame est une grenouille  
De tonneau.

Si je suis à sec, je meurs : verse à mri sans eau.

Et verse, verse de mireau :

~~Y'a la bouteille de la bouteille~~  
~~Y'a la bouteille de la bouteille en flammes~~  
~~Y'a la bouteille de la bouteille, bouteille.~~

~~Verse à mri sans eau~~

~~Y'a la bouteille de la bouteille~~  
~~Y'a la bouteille de la bouteille en flammes~~  
~~Y'a la bouteille de la bouteille, bouteille.~~

### Chœur Funèbre

Elle en mourut, la noble Sabedre,  
Du mal d'enfant, bille, bille à débu.

Car elle avait souffre triste et bon lieu,

Corps d'Espagnole et bedaine de suine.

Supplyez Dieu qu'il daigne être propice

En sa bonté que n'éheur ne lassa.

Dortons son corps, lequel véut sans vice

Et mourut l'an et jour qu'il triompha.

### Gargantua

~~Elle mourut l'an et jour qu'il triompha ? une bonne femme est~~  
~~morte. Elle est morte, à n'importe !~~

### Chœur Funèbre

Du mal d'enfant, bille, bille à débu.

57. **Joseph KESSEL** (1898-1979). MANUSCRIT autographe signé, *Le Thé du capitaine Sogoub*, 1925 ; 8 pages in-8 montées sur onglets sur papier vélin fort avec texte imprimé en regard, le tout relié demi-veau rose.  
2 000/2 500 €

MANUSCRIT COMPLET DE PREMIER JET DE CETTE NOUVELLE, d'une minuscule écriture, rapide et serrée ; il est abondamment raturé et corrigé. Il est daté en fin : « Leysin 9 avril 1925 ». Kessel, en effet, a écrit cette nouvelle au *Grand Hôtel* de Leysin auprès de sa femme Sandi qui tentait de soigner dans un sanatorium le mal qui allait l'emporter.

Le Thé du capitaine Sogoub a paru (après publication dans la *Revue de France*) en 1926 aux éditions Au Sans Pareil, illustré de six eaux-fortes de Nathalie Gontcharova, à 1260 exemplaires (voir Pascal Fouché, *Au Sans Pareil*, BLFC 1983, n° 55).

Comme l'écrit Yves Courrière, *Le Thé du capitaine Sogoub* fait « partie du "fonds russe" glané à Vladivostok, Riga et auprès des amis du Dr Kessel. Cette courte et sévère nouvelle qui met en scène la déchéance d'un officier russe émigré poussé par la misère aux travaux les plus abjects, était, avec *Mary de Cork*, l'une des plus belles écrits jusque là. Pour la première fois, Jef y mettait en scène l'appartement de la rue de Rivoli et surtout ses parents. Samuel, le docteur "à la fois sage et naïf" diminué par la maladie, Raïssa, devenue Marie Lvovna, dont l'"existence, tissée exclusivement de labeur et d'inquiétude, n'avait pas réussi à vaincre le charme des yeux, la fierté du front et, dans tout le corps, une noblesse simple et pure", et l'un de ces émigrés que le couple, auquel la vie n'avait guère épargné les coups, accueillait avec bonté et simplicité. Jamais les liens puissants qui attachaient Joseph Kessel à ses parents n'avaient été exprimés avec plus d'intensité ».

La couleur ~~peinture~~ dans l'architecture  
 L'art abstrait qui fut et est l'aboutissement  
 d'une évasion du réel en peinture a arrivé à  
 son point mort. Tout, je pense, a été plus ou moins réalisé. Le sujet, l'objet, ont  
 disparu. Les tableaux en couleurs pures sont  
 apparus, libérés de toute contrainte réaliste ou  
 objective. Dans cette montée vers la liberté  
 plastique, il s'est passé ceci : c'est que la  
 couleur s'est trouvée entièremment libérée.  
 Elle est devenue une valeur en soi, disponible  
 et sans limite. ~~et sans limite de~~ <sup>elle est</sup> ~~acquis~~ <sup>de</sup> la plus  
 valable de cette tendance révolutionnaire  
<sup>qui active</sup> ~~qui active~~ dans les années actuelles.  
 En 1920-25 j'étais préoccupé principalement  
 par une adaptation possible de cette couleur  
 libre : au mur. Dans le même temps les  
 architectes modernes avaient complètement  
 nettoyé <sup>ce</sup> ~~ce~~ mur, des ornements décoratifs.  
 1900 - Le mur apparaissait blanc et  
 libre. Le mur blanc était-il habitable ?  
 Oui pour une minorité ~~oui~~ mais pour  
 le public non évolué, c'était difficile.  
 La révolution était trop radicale pour être  
~~acceptée immédiatement~~ <sup>acceptée immédiatement</sup>

58. Fernand LÉGER (1881-1955). MANUSCRIT autographe signé « F.L », *La couleur dans l'architecture* ; 3 pages in-4. 1 500/2 000 €

TRÈS INTÉRESSANT TEXTE SUR L'ÉVOLUTION DE L'ART CONTEMPORAIN.

« L'art abstrait qui fut et est l'aboutissement d'une évasion du réel en peinture est arrivé à son point mort. Tout, je pense, a été plus ou moins réalisé. Le sujet, l'objet, ont disparu. Les tableaux en couleurs pures sont apparus, libérés de toute contrainte réaliste ou objective. Dans cette montée vers la liberté plastique, il s'est passé ceci : c'est que la couleur s'est trouvée entièrement libérée. Elle est devenue valeur en soi, disponible et sans limite ». Léger s'interroge sur l'utilisation de la peinture en décoration par les architectes modernes qui dans les années 20 (alors que lui s'intéressait à « une adaptation possible de cette couleur libre : au mur »), ont « complètement nettoyé ce mur des ornements décoratifs 1900. Le mur apparaissait blanc et libre. *Le mur blanc était-il habitable ?* Oui pour une minorité. Mais pour le public non évolué, c'était plus difficile. [...] C'est un nouvel ordre qui lentement se développe, s'impose, s'adapte et s'harmonise avec les transformations sociales et humaines qui sont notre avenir ».

59. **Pierre LOTI** (1850-1923). L.A.S. « Julien », [janvier 1862], à son frère Gustave VIAUD ; 3 pages in-12. 200/250 €

**Charmante lettre d'enfance.**

Le tout jeune Julien Viaud, âgé de 12 ans, écrit à son grand frère Gustave, médecin de marine stationné à Tahiti (d'où il partira le 5 juin 1862) : « Mon bon frère, Je pense bien que c'est la dernière fois qu'on s'écrira à Tahiti. [...] Au printemps on commencera à arranger ta chambre, j'arrangerai toutes tes petites affaires que tu m'avais confiées, tes petits vases et ton petit rat qui est bien serré dans le bahut, et ta petite pharmacie est toujours restée dans son placard. Il faudra aussi mettre un peu de désordre dans ta chambre pour lui donner l'air de toi, qu'elle n'a plus du tout quoiqu'elle ait encore un peu ton odeur ». Ils n'ont pas fait de réveillon cette année, préférant l'attendre et l'an prochain « en faire un magnifique et mettre tout en l'air ». Ils ont pourtant fait une jolie petite fête pour la nouvelle année, où il a reçu « de bien jolies étrennes, j'ai eu des morceaux de musique, de Papa La chute des feuilles, de maman La danse des esprits, de Lucie Les cloches du monastère, et puis de grand'mère et de tante Clarisse un beau livre d'histoire naturelle, pour classer mes coquilles, de tante Lalie un livre de réussites avec des cartes, de tante Corine une marine pour le stéréoscope [...] et puis tout espèce de bonbons. Adieu mon bon frère [...] je t'embrasse bien bien des fois et bien fort ». Il signe : « Ton petit frère, Julien ».

60. **Pierre LOTI** (1850-1923). L.A.S. « Julien », 11 janvier 1867, à SA MÈRE ; 1 page et demie in-8. 200/250 €

**Lettre de jeunesse à sa mère.**

[Julien Viaud quitte Rochefort et vient à Paris en octobre 1866 pour intégrer la classe préparatoire au Lycée Napoléon (futur Lycée Henri IV) afin de préparer son concours d'entrée à l'École Navale.]

« Mère aimée, Si tu savais comme je me suis fait des reproches de t'avoir causé de l'inquiétude la semaine dernière » : en effet ses lettres sont arrivées en retard, notamment parce qu'il en avait confié une à un facteur rencontré dans la rue. Il lui écrit cette fois avant le jour fixé, pour la prévenir qu'il est resté quelques jours alité : « Dans ce moment que je grandis beaucoup, il m'a pris dans les côtes une douleur un peu dans le genre de celles que j'ai eues quelquefois à Rochefort ». Le médecin de la pension l'a examiné et lui a dit qu'il n'y avait rien de grave, mais qu'il fallait rester couché : il a été « bien soigné, bien dorlotté sans perdre pour cela un coup de dent ». Il est guéri et pense retourner au lycée le lendemain comme à l'ordinaire...

61. **Pierre LOTI** (1850-1923). 5 L.A.S. « Julien », [1872-1889], à SA SCEUR Marie VIAUD-BON ; 13 pages in-8 ou in-12 (une lettre incomplète). 1 200/1 500 €

BELLE CORRESPONDANCE À SA « SCEUR CHÉRIE » MARIE, AU COURS DE SES VOYAGES.

[*Las Palmas 1870*, alors qu'il est aspirant sur le vaisseau-école *Jean-Bart*]. Il est allé « faire une longue promenade à terre, dans une vallée humide, entre de hautes montagnes vertes et couvertes de brume. Il pleuvait par torrents et je pataugeais au milieu d'une végétation herbacée assez semblable à nos foins du mois de Juin, mais trois fois plus haute, toute mouillée et très exotique. Je viens de rentrer trempé »... Il parle de son « frère » [Joseph Bernard, le « Jean » d'*Un jeune officier pauvre*], qui vient d'apprendre la mort d'un jeune frère, et qu'il doit consoler : « Je l'admire tous les jours davantage à mesure que je le connais plus profondément »....

*San Francisco mai [1872]*. Il lui envoie par *la Néréïde* « une caisse contenant des dessins de l'île de Pâques, pour que tu les fasses passer, par l'intermédiaire de Nelly ou d'une autre personne, à un journal illustré quelconque ; je préférerais *le Tour du monde* si cela se publie toujours ; en second lieu *l'Illustration* ». Il y a joint des documents pour qu'elle puisse rédiger un article d'accompagnement. « Je t'envoie entre autre un cahier sur lequel j'avais écrit, jour par jour, les incidents de mon séjour là-bas, avec des détails d'une minutie exagérée. [...] ce pays était jusqu'à ce jour peu connu » ; il envoie aussi des « hiéroglyphes [...] Ce sont des empreintes que j'ai prises sur des morceaux de bois gravés, frottant dessus avec un crayon. Je ne crois pas qu'on ait envoyé encore en Europe de spécimen de cette écriture. [...] Cette écriture s'appelle : Timo te aka aka. [...] Les gens qui savaient la lire sont morts ».

*Valparaiso 18-30 juillet [1872]*. Au retour de Tahiti, belle évocation qu'on retrouvera dans *Un jeune officier pauvre* : « Cette grande baie, ces goélands, ces vilaines montagnes rouges, et ces grands pics des Andes couverts de neige, j'ai salué tout ce monde comme de vieux amis. – Cette vue a ressuscité quantité de vieux sentiments oubliés, et très difficiles à définir – relatifs à notre arrivée dans les mers du Sud, à la crainte d'être séparés, [...] enfin au départ pour Tahiti que jusque là je n'avais vu qu'en rêve ».... Puis il rétablit la vérité sur la « famille tahitienne » qu'aurait laissée là-bas leur frère Gustave : « Ces enfants de Gustave n'existent pas, ce sont les fils d'un autre ; il n'a rien laissé là-bas de lui-même, et tout ce qui était lui est bien éteint en ce monde. Je me suis laissé tromper comme un petit enfant par cette femme, moi qui me croyais défiant, qui pensais avoir un peu l'expérience des gens ; je me suis laissé prendre à ses larmes, à son charme, j'ai accepté en aveugle tout ce qu'il lui a plu de me faire croire, sans avoir même un soupçon. Pendant trois mois, je m'étais habitué à l'idée de ces deux enfants ; j'étais heureux de leur existence ; ils m'étaient devenus nécessaires. Quand j'ai découvert cette imposture, c'était un soir, dans l'île de Morea ; j'étais assis devant la case de la vieille mère de Tarahu, le petit Taiivira auprès de moi, il ne ressemblait en rien à Gustave, quoi qu'en eut dit Tarahu, et cependant je m'étais attaché à lui »....

C'est l'automne, le réveil au soleil, c'est une  
de ces étoiles qui nient l'hiver, deux liseuses  
qui font entendre pendant longtemps par anticipation,  
et il faisait bon de se baigner au soleil,  
après les vents froids et les nuages de mai.  
Dans l'après-midi, j'ai reçu deux lettres, une  
le 20 avril, le 21 mai, et 21 mai, je n'avais pas  
eu une seconde chance de me faire lire  
mes deux espèces à mes liseuses, et le temps  
les avait-elles détruites ? Ces deux dernières  
étaient je crois, le portant de cette  
famille fabuleuse. Elles devaient contenir des  
nouvelles étonnantes, et je fis faire l'  
affûtement aux autres livres, le premier sans succès  
comme je m'en étais rendu compte. Un peu  
plus tard, une autre personne — les enfants de  
l'école — m'a indiqué que, à côté de l'autre  
il y a une boîte de carton qui contenait, et tout  
ce qui était bon à être brûlé ou à manger.  
Et — une boîte brûlée et brûlante — j'eus  
peur que celle-ci fût une bombe, mais que je devais  
saisir, que pouvais-je faire au pire des périls  
des jours ? Je me suis hâté prendre mes liseuses  
et mes étoiles, et j'ai accepté ce risque tout  
ce qu'il y a de pire de ma force humaine sans  
avoir même un sifflet. Puisque les deux  
étoiles, j'en ai deux liseuses à l'aise de mes  
mains et de mes pieds, j'aurai bientôt le temps de me faire lire

Il y a évidemment des raisons nécessaires à tout  
ce que j'ai déclaré dans cette signature, telles  
que l'âge, l'âge de l'école, l'âge où l'on  
peut faire le choix de la matière de l'école,  
le petit bâtonnage que je me suis fait,  
l'absence d'un père à l'école, que je ne  
sais pas si c'est à l'école, et je ne sais pas  
si c'est à l'école, et je ne sais pas si c'est à l'école.

30 Shaded

Sur le vis, je trouve un bout de  
lettres qui avait été commencé avec l'initiale  
de son nom bien long et qui malgré tout  
on est sorti de la — le malice de la mort  
en autre pays, le caractère de Magellan  
étant plus de nous, qui se dégagent  
de ces dernières correspondances et ces dernières lettres,  
il n'y a pas une minute à perdre — une  
autre fois longtemps comme cela que nous  
découvrirons le caractère qui a motivé son  
métier de poète ; je trouve tout ce qu'il  
y a de bonnes

14

<sup>17</sup> *Yer*  
The man at the dinner table  
is part of the crew —

*Mercredi [Bucarest automne 1887] : « Tout se passe à mon gré dans mon voyage. Tu as eu de la bonté de rester de te tracasser de ces articles de journaux ; c'était à prévoir ; si tu savais le dédain que j'en fais. »*

[Rochefort décembre 1889, à propos du *Roman d'un enfant* et de l'évocation de la plage de la Brée sur l'île d'Oléron] : « Chère petite sœur, Veux-tu parcourir de suite ce passage où je me suis permis de prendre quelques paragraphes de tes notes sur la Brée. – et dis-moi, avant la publication, si tu m'y autorises ou si cela te contrarie. »

62. **Pierre LOTI** (1850-1923). 9 L.A.S « Julien », [1871-1887], à SA NIÈCE Nadine Bon dite Ninette (future Mme Duviagnau) : 20 pages formats divers (petite découpage dans la 1<sup>re</sup> lettre) 1 200/1 500 €

#### BELLE CORRESPONDANCE À SA NIÈCE CHÉRIE NINETTE

[En mer 1871]. Il lui a envoyé de Cherbourg une boîte en fer : « il y a dedans un gros ananas du Brésil que nous avions mis confire pour toi ; tu feras bien de te dépêcher de défoncer la boîte, et de le manger » ; il y a aussi « une petite coupe en argent, travaillée à la façon de l'île de Malte » ; il lui enverra aussi « un petit oiseau bleu, une petite perruche verte, un oiseau-mouche rose, et un oiseau-mouche vert [...] nous venons d'apercevoir un bateau prussien bien loin sur la mer, et nous allons tâcher de l'attraper »...

[Début 1880], indications sur son arrivée : espoir d'un congé.

En mer Dimanche soir 22 mars [1885]. Il s'est embarqué, et est bien triste de ne pouvoir être au mariage de Ninette. « Jusqu'au départ du *Mytho* j'ai eu une bonne et joyeuse escorte, une vraie cour, qui réussissait à m'étonner ; mais à présent, seul au milieu d'inconnus, j'ai conscience d'une sorte d'effondrement de toute ma vie passée, je ne me sens aucun entrain pour cette campagne dont le terme est entouré de tant d'incertitudes. Je pars avec de pauvres gens aussi peu convaincus que moi de l'aventure dans laquelle on nous lance. [...] Je pense que le 8 avril je serai dans le beau bleu de la mer des Indes, le grand soleil que je vais trouver là-bas me consolera un peu »...

1

me peu. Tu pourras prendre  
tous mes chameaux lorsque tout ce  
que nous avons dit pour servir le  
mal ; prends les longs bœufs qui  
sont bons pour faire les dragées  
de funérailles, ce sera bien fait —  
en Algérie n'est occupé que de nos  
conversations de bœufs ; je n'attends pas  
la fin de l'expédition de l'Algérie à  
ceux dans ce moment ; à mon retour  
j'aurai peut-être chargé l'île —

Je pense que le 8 Avril je devrai  
sous le bateau bâtarre dans les Indes,  
le second bâtarre que je vais trouver  
le bâts me contenter un peu - Retrouvez  
moi à Saïgon, où je m'arrêterai pour  
plusieurs jours - J'espère que mes  
mains cette fois je rencontrerais la bâts  
la plus importante et mon paixsme bâts  
- Si vous ne recevrez pas toutes mes  
lettres, si vous par l'inconveniencie, je vous

enfin que je sait Gustave  
peut que je te prête - Dis à  
ta mère le message de Blanche  
et une petite machine au moins  
comme ce  - Tu pour-  
ras mettre un  pour  
écriture, mais faudra écrire tout  
de suite - Je prête Gustave  
d'avoir des bouteilles chez lui  
pour grand, aussi vaisselle, afin  
de faire partie avec vaisselle, de  
l'avant-bras qui sera une -

Maintenant j'vais à la  
Buchette de Br. qui est en  
Statue pour lui demander la  
permis de faire faire chez  
elle un collier de marabout qui  
est posé dans son charabé où

\*) J'ai reçu ta lettre à  
Laval, un moment de l'apprentissage,  
la dernière de toutes, un autre  
temps qui me de l'assurance.  
C'est vous savez qui n'avez tenu  
jusqu'au bout le plus fidèle  
compagnon - Je m'inspire de  
toutes ces idées, j'en ai maintenant,

couler à la tête selon lui (29  
Pauline, 1<sup>re</sup> Horace) - Si je recevais  
la régence à temps, l'heureux aurait  
sécher, faudra que tu aies  
complaisance d'aller à l'assemblée  
et que ce soit tes élégances -  
Si tu reçois par surprise, n'oublie  
de dégager - Accroche au gant  
du bras D'Amours, accusé par  
le temps de gâter moi-même,

Your unbroken ties

July

Liberon 11 Sept 1946  
Dunay ville vos communions 30  
Gélatat de vous en 2009  
Jouvent  
Mon gars miret

More ~~yellow~~ ~~yellow~~ ~~yellow~~

Si vous m'a quitté bien ce soir,  
moitié joyeux, moitié plulement, et je vous  
trouve bien dans cette Bourgogne -  
Pour le cas où je m'accorderai pour une  
seconde lettre, je vous le regrâterai mes petites  
recommandations pour lui. Il arrivera  
à Paris environ quatre jours au moins  
avant que cette lettre, - probablement à 11h  
du soir pour le faire à Lyon pour rejoindre  
le lendemain matin pour le faire Bourgogne -  
Ce qui m'a fait prendre une telle peine (il  
faut beaucoup de précautions, savoir qu'il  
ne soit pas présentable) de te préserver pour  
écrire de tout le ton passage. Valois j'ai  
peint que tu devais contacter de la voie, et pour  
que vous teniez bien recommandé à tous deux  
le bon sens & l'hospitalité pour quelque chose  
et de ce ne vous laisser par trop à vous  
seulement de le prendre avec un franc à la  
gare à Lyon pour le renvoyer vers - Il ne  
te portera rien, qu'un petit obligement à la faire  
disparaître que vous avez dans l'avenir - rebâti  
pour le - Un peu de tout dans - Valois il est  
parti hier matin, et pris dans la lettre  
condition de me rappeler que je suis bien envoi  
comme tout été bien accueilli, comme de jolies  
affaires (Il n'a laissé un petit des petits chévaux  
jouet) - cela prouvera que je ne recevrai pas  
de bon entretien le ministre russe -

Mon retour ne tournera pas trop,  
c'est à dire, faire un voyage en griffes -  
à moi, ce ne sera pas rien, je n'ai pas d'autre  
lieu que de me servir -

Alors, nous jetâmes au loin, je vous  
expliquerai plus tard.

Tchéfou 11 septembre [1885]. Recommandations minutieuses pour le retour en France du marin Pierre Le Cor [modèle de *Mon frère Yves*]. Ninette est chargée d'aller le chercher gare de Lyon, de le loger la nuit avant son départ pour la Bretagne le lendemain par la gare Montparnasse. « Pierre m'a quitté hier au soir, moitié joyeux, moitié pleurant, et je me trouve bien seul sur cette *Triomphante*. [...] Il ne te portera rien qu'une petite attrape de la foire japonaise que nous nous étions amusés à acheter pour toi, du prix de dix sous. [...] Nous allons retourner au Japon, c'est décidé, faire un voyage magnifique, à moi ça ne me dit rien, je n'ai pas d'autre idée que de revenir »...

[Rochefort février 1887]. Au sujet d'une fête costumée chez Juliette Adam. Il a envoyé « la caisse contenant : la belle ceinture, le petit voile, le costume turc bleu et or (veste, gilet, pantalon, guêtres), un soulier pour modèle, une ceinture de cuir pour les armes, une ceinture de soie rayée, une chemise de soie jaune, une chemise en gaze de Brousse »... Il parle aussi des bijoux (dessin d'une broche)...

[Rochefort 1887]. Il rassure Ninette sur l'état de santé de sa femme : « Les médecins ont déclaré ce matin que Blanche était hors de danger. Elle revient de loin, la pauvre petite »...

63. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, *Propos d'exil* ; titre et 45 pages petit in-4, reliées demi-vélin à coins au chiffre P.C. en lettres gothiques dorées dans le coin sup. droit (étiquette de titre au dos en partie disparue ; page de titre renforcée au dos). 2 500/3 000 €

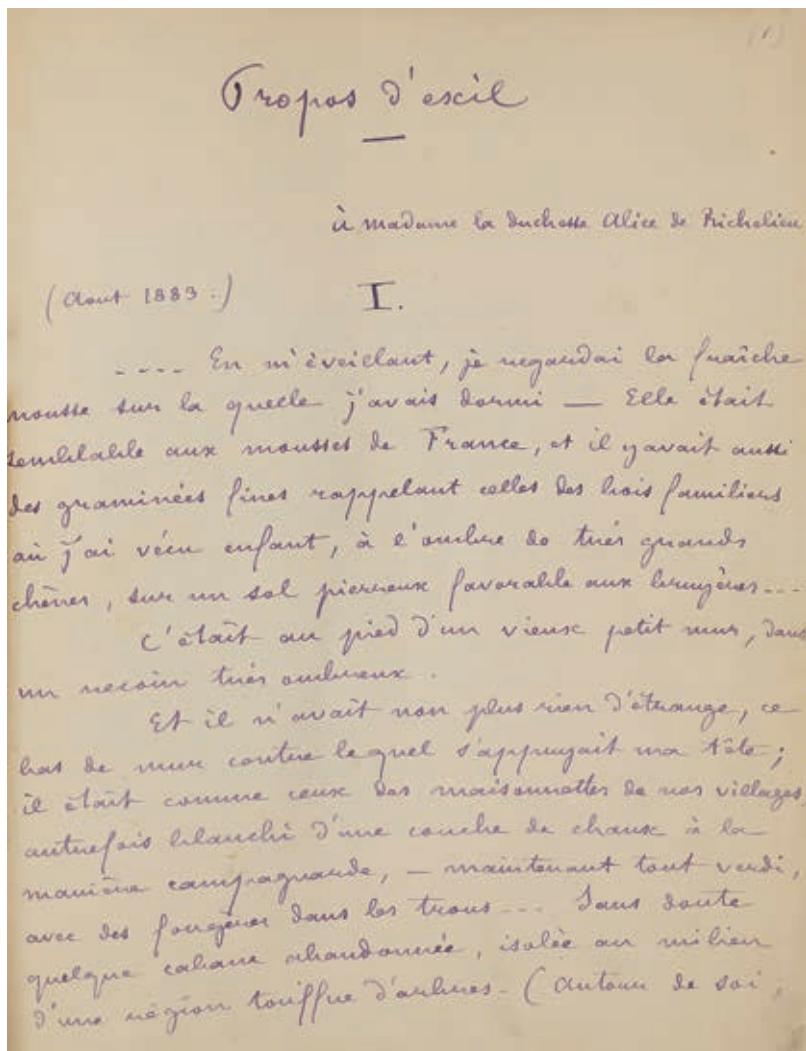
TRÈS BEAU MANUSCRIT, JOURNAL DU SÉJOUR DE LOTI AU TONKIN EN 1883, qui sera publié en juin 1887 chez Calmann-Lévy.

Écrits à l'encre violette, ces *Propos d'exil* sont ici dédiés (sur le titre et en tête de la première page du manuscrit) à la duchesse Alice de RICHELIEU [l'édition est dédiée « À la mémoire de Madame Lee Childe née Blanche de Triqueti »]. Ils sont datés d'Août 1883 au 16 décembre 1883. Le manuscrit correspond à la première partie du livre auquel ces *Propos d'exil* donnent le titre (chap. II à XV), sans le premier chapitre qui est le récit « Corvée matinale » (ici chapitres I à XIV) ; il présente quelques variantes avec l'édition.

Lieutenant de vaisseau, Julien Viaud (Loti) a été envoyé à bord du cuirassé *Atalante* faire la campagne du Tonkin.

Loti, endormi près d'une vieille pagode, évoque son départ de France, l'escale à Alger, le passage de Suez, la vision de Ceylan, l'arrivée au Tonkin, la prise de Than-an, puis la paix du séjour à Tourane avec de merveilleuses évocations. Reconnaissance à Shun-an. La vie à bord. Loti rêve à son enfance, à sa mère, à sa sœur. Les drames de la guerre, les événements de Hué. Installation du marchand chinois Shang-Hoo à Tourane. Une vieille femme vient dans la pagode implorer Bouddha. Le 14 décembre, Loti apprend qu'il est rappelé en France à cause de ses articles sur l'expédition du Tonkin. Faisant ses adieux à son matelot, ils évoquent ensemble la Bretagne. Départ sur la *Corrèze*. Pleine mer...

Citons le dernier chapitre : « Cela s'enfuit très vite, s'efface dans le bleu. Avant midi nous sommes au large. Alors vient cette paix de la mer, de la mer qui change et anéantit tout ; c'est comme un trait final tiré à jamais sur ce temps qui vient de s'accomplir. Et, au milieu de cette paix-là, voici que, dans ma tête, la *Circé* et la baie de Tourane s'effondrent brusquement, s'évanouissent comme dans un extrême lointain, me laissant à peine un souvenir. Je savais bien que cela passerait, mais cette rapidité me confond. En somme, il n'y a jamais eu que l'amour qui ait pu m'attacher d'une façon un peu durable à certains lieux de la Terre... »



64. **Pierre LOTI** (1850-1923). 24 L.A.S. (une non signée), 1884-1894, à Marcel SÉMÉZIES à Montauban ; environ 50 pages la plupart in-12 ou in-8, 2 enveloppes. 1 500/2 000 €

TRÈS BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET LITTÉRAIRE, d'abord signée « Julien Viaud » puis « Pierre Loti ».

[Marcel SÉMÉZIES (1858-1935), de Montauban, avait quitté la magistrature pour se consacrer aux lettres : poète, romancier, journaliste, érudit, secrétaire général de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, il se lia d'amitié avec Pierre Loti, à qui il rendit visite à Rochefort, et qu'il fit entrer dans la « Compagnie des Mousquetaires gris de M. de Baugé » sous le nom de *Simbad le Marin*. Il a laissé des Mémoires de ma vie et de mon temps (Montauban, 2004).]

La correspondance commence au début de leur amitié, en 1884, lorsque Sémézies rend visite à Loti à Rochefort : « vous aurez un désenchantement certain quand vous verrez le garçon tout ordinaire et "comme tout le monde" que je suis. Tant pis, je vous reçois avec grand plaisir »... Remerciements pour l'envoi d'un poème : bien qu'il n'aime pas en général les vers, « je les aime quand ils sont jolis et je vous assure j'ai beaucoup aimé le sonnet [...] ; seulement vous avez peint trop beau mon logis, et les femmes vont en rêver »... Séjour de Loti à Montauban : « Merci aux mousquetaires [Les Mousquetaires gris, groupe littéraire fondé notamment par Sémézies] du bon accueil que j'ai reçu »... Félicitations pour le roman de Sémézies *L'Étoile éteinte* (Ollendorff 1886), « bien joli livre [...] écrit par un garçon de cœur – allons, vous êtes un gentil petit mousquetaire, vous avez du talent et je vous serre la main en vous prédisant mille bonnes choses pour l'avenir »... [Octobre 1886]. Loti l'invite à son mariage et lui demande l'adresse des Mousquetaires habitant Bordeaux pour les convier à la bénédiction... C'est au tour de Sémézies de se marier, mais Loti ne peut pas venir... Touchante lettre suite à une fausse couche : « personne mieux que moi ne peut comprendre votre chagrin » ; il espère que cet incident n'aura pas les mêmes suites graves que pour sa femme (qui avait vécu la même expérience peu de temps avant), et lui prédit pour l'an prochain un gentil bébé...

[Février-avril 1888]. Plusieurs lettres pleines d'une excitation palpable, à propos de la préparation du célèbre DÎNER LOUIS XI que donna Pierre Loti le 12 avril 1888 dans la salle médiévale de sa demeure à Rochefort. Loti expose d'abord son projet, en détails : « Le dîner aura lieu sous le règne du roi Louis XI, vers 1430. Les mets et la manière de servir seront conformes aux usages de ce temps-là. Pour être admis, le costume de l'époque sera de toute rigueur ». Les invités sont priés de choisir des costumes de couleurs éteintes, comme « saupoudrés de la poussière du temps », ainsi qu'un nom d'époque, qui sera annoncé ; peu d'éclairage ; les fourchettes n'existant pas, il faudra s'en passer ; et « autant que possible on emploiera dans la conversation les formules et le langage du temps »... Loti compte sur son ami pour faire des recherches « sur les choses dinatoires de cette époque : menus, manière de servir, ustensiles à mettre sur la table, etc... Songez-vous toujours à votre entrée en Ménestrel ? ». Il le remercie et le félicite : « les deux pièces que vous avez apprises sont parfaites », il faut les réciter toutes les deux. Il va à Paris commander « un paon avec ses plumes, qui me semble un mets de rigueur », et veut des indications sur la vaisselle... Sémézies lui est d'une aide précieuse, mais Loti craint qu'il ait de ce dîner une vision trop grandiose et qu'il soit déçu. Il va faire essayer toutes les sauces et préparer tous les breuvages. « J'aurai un paon et des hérissons, mais je vais réduire le menu pantagruélique que vous m'envoyez : ma femme a été terrifiée ! [...] et puis 13 valets pour servir ! Il ne resterait pas de place pour les invités ». Il y aura quatre valets et deux servantes costumés, « trois joueurs de cornemuse et un sonneur de cor ». Il s'inquiète du problème de l'éclairage, qui doit être authentique, mais son plus gros souci reste les animations de la soirée : comment donner un mystère ou une farce ? où trouver des acteurs ? C'est encore Sémézies qui va s'en occuper, à la plus grande satisfaction de son ami... Il faut aussi fabriquer les costumes, et le temps presse. Il s'interroge : peut-on garder son chapeau à table et porter « des diamants taillés » ?... Il s'inquiète des choix des instruments de musique de Sémézies pour son entrée : la guitare ?, mais la saqueboute est « plus du temps et plus décorative pour votre entrée ». Sémézies arrivera quelques jours plus tôt pour l'aider... Leurs épouses respectives s'échangent leur portrait photographique... [Fin 1888]. Après la fête, Loti s'ennuie à Rochefort et envie son ami qui voyage : « Moi je suis resté très sédentaire et morne ; je n'ai vu d'autre mer que celle d'ici [...] Je commande un petit bateau appelé *l'Écureuil*, qui vraisemblablement ne s'éloignera pas avant l'automne de 89, – à moins qu'il n'aille se faire au Sénégal une légère promenade. L'envie de courir au large et au soleil me travaille terriblement ; si je ne suis pas déjà parti, c'est que j'attends un petit enfant au mois de février et c'est une grave inquiétude »... Loti encourage son ami à reprendre l'écriture, heureux qu'il soit revenu sur « votre mauvaise détermination de ne plus écrire. Ce serait très dommage »...

[Automne 1889]. Invitation : il donnera début novembre « une petite soirée en costume oriental, pour inaugurer mon logis arabe restauré. Tous les costumes musulmans (arabe, turc, persan, etc.) seront admis »... Rendez-vous sur la Côte d'azur : alors que Loti est en service sur le *Formidable* à Golfe Juan, il serait ravi de revoir son ami en fin de semaine : « J'ai promis d'aller à la bataille des fleurs »... [1891]. Remerciements pour l'envoi de son « charmant livre » *Sous le dolman* (Ollendorff, 1891). Il accepterait volontiers de le parrainer à la Société des Gens de lettres, mais il n'en fait pas partie... [Mai 1891]. À propos des calomnies dont il est l'objet après sa réception à l'Académie française : « dans le comique concert d'injures et d'inepties que mon discours a provoquées, on m'a accusé [...] d'avoir eu une grand-mère anthropophage !!! »...

ON JOINT 3 télégrammes, une carte d'invitation et une carte de visite avec ajouts autogr., une dédicace a.s. découpée de son discours de réception à l'Académie, de Pierre Loti à Sémézies ; une carte autogr. de Mme Julien Viaud au même ; une L.A.S. d'Émile POUVILLON à Sémézies au sujet de Loti ; et 6 L.A.S. de Samuel Loti-Viaud au même.

Février 1888

Le dîner aura lieu sous le règne du roi Louis XI, vers 1470. Les mets et la maniere de servir seront conformes aux usages de ce temps là.

Pour être amis, le costume de l'époque sera de toute rigueur.

Les invités sont priés de venir comme des petits nobles de province, des chevaliers ou des bourgeois. (on accordera également les pèlerins et les ménestrels. Il y aura même une table pour les mendicants et truands, s'il s'en présente).

La table sera peu élégante et les invités sont priés de choisir pour leurs costumes des couleurs claires; ils devront avoir un air un peu saupoudré de la poussière du

de résine, - et c'est une peste. J'ai imaginé des ciellets peints en blanc et légèrement badigeonnés de résine du haut en bas - et ces chandeliers sur les tables, n'achevez pas 2

Ma grande inquiétude est causée par les distinctions de la soirée. Le mystère, ou la farce, où prendre cela, et quels acteurs 2. Avez-vous l'honneur de vous en occuper 2 J'ai ici un seul invité capable de jouer là-dedans, un jeune ingénieur qui fait du théâtre. Encore faudrait-il qu'il puisse répéter --

Nous aurons bien du mal, mon cher bras droit, d'achever une chose. Bien votre (Lat)

Février 1888

à Paris

Voici mon mal à vous  
à madame Siméon de la  
Vallée acceptez, en attendant celle  
de ma femme

Mon cher ami,

Il a fallu toute la fin de l'après-midi à Paris pour m'empêcher de vous renouveler plus tôt. M. Daniel a reçu toutes vos lettres et il est très-confus de la peine

170c  
series vous ne vous emménagez  
pas trop - mais voilà, le jour  
seulement d'y venir. D'autant longez  
donc un peu à la vraie j'ose que  
j'en aurais ---

Veuillez, je vous prie,  
prier entre mes hommages respectueux  
à Madame Daudet, et accepter  
toute mon affection.

Votre

Loti



Mon cher  
cher maître,  
à Sapho et je  
vous en avais  
ma lettre de ne  
en disais, je vous  
manière incide  
de suite à une  
campagnard qui  
ce j'aurai là -

65. **Pierre LOTI** (1850-1923). 20 L.A.S., 1884-1895, à Alphonse DAUDET ; 59 pages la plupart in-8, quelques lettres à son chiffre (certaines avec sa devise *Mon mal m'enchante*), une adresse. 2 000/2 500 €

TRÈS BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET LITTÉRAIRE À SON MAÎTRE ET AMI ALPHONSE DAUDET.

[Rochefort juin 1884]. « Mon cher matelot, mon cher maître, je repense souvent à Sapho et je m'inquiète de vous en avoir si peu parlé. [...] mon impression sur votre livre a encore un peu plus de valeur que celle de tant de gens qui vous louent sans comprendre, par habitude [...] Alors je veux vous dire que je vous ai admiré profondément et, je crois, plus que jamais ; vos personnages me sont restés longtemps en pleine vie dans la mémoire ; il m'a semblé que vous étiez encore monté, encore plus fort, comme en progrès sur vous-même »... Il lui écrit de son « logis musulman où il y a une odeur de mosquée, de la chaux blanche sur de vieilles ogives arabes, et dans un coin mon matelot Daniel coiffé en turban qui arrange les coussins. C'est mon rêve depuis longtemps de vous voir assis là un jour »...

Port Saïd 30 [janvier] 1886. Prière de lui adresser un exemplaire de *Tartarin des Alpes* à bord de la *Triomphante*, qu'il trouvera à son retour à Toulon ; il veut dédier à Mme Daudet « une petite Japonerie [Un bal à Yeddo] qui est prête à paraître »... À bord du Magicien 13 mai [en rade des Trousses]. « Vous m'avez laissé hier sur une parole triste qui m'est revenue en tête bien des fois [...] vous l'avez dite avec un air de sincérité qui m'a fait un peu mal [...] Je suis arrivé juste pour appareiller et nous voici au mouillage en grande rade. Une petite côte de sable, basse et sauvage

Rochefort Juin 1884

matelot mon  
je repense souvent  
ni inquiète de  
si peu parle - Dous  
merciement, je vous  
is, trois mots, d'une  
ste, pour passer tout  
histoire de bale  
me traitait en tête  
c'est ce que vous voulez,

avec des bois de pins, - un bout de l'île d'Oléron - et ailleurs tout autour, la mer »... [Rochefort septembre]. « Je me marie le 12 octobre à Bordeaux ; j'ose à peine vous demander cela, mais j'aurais eu une grande joie à vous avoir comme témoin. [...] Ce sera vite expédié, mon petit mariage, parce que ma fiancée est en deuil [...]. Je vous demande là une grande preuve d'affection et une chose très-ennuyeuse »... - Le mariage est retardé jusqu'au 21 octobre : « J'aurais bien voulu avoir pour témoin un de mes parrains en lettres et je ne sais à qui demander cela. J'ai bien pensé à M. de Goncourt, mais je le connais si peu et il est mon aîné tellement que cela m'intimide. Et puis ça l'ennuierait »...

[Rochefort novembre 1887]. Recommandation d'un pauvre ouvrier-poète (Henry MÉRIOT, relieur à Rochefort)... « si vous saviez comme ma vie est devenue sombre. Depuis que j'ai perdu mon petit enfant, tout a marché bien tristement pour moi »... - Il a fait deux brefs passages à Paris pour le « bal d'Osiris » (chez Juliette Adam) et au retour de Roumanie. Sa vie « va toujours s'assombrissant ». La Nouvelle Revue va enfin publier « la petite Japonerie du grand monde depuis si longtemps dédiée et annoncée à Madame Daudet »... Mercredi soir [1888]. Il a lu *L'Immortel* « tout d'une traite [...] Vos livres à vous sont ainsi faits que c'est toujours le dernier qu'on lit (ou qu'on relit, si c'est un des anciens qu'on a voulu reprendre) qui semble *le plus fort* »... [18 mai 1889]. Il va prendre le commandement de *l'Écureuil*, et vit tristement : « J'ai la nostalgie du départ, des pays chauds, de la grande mer. Et je suis obligé de rester sur ce bateau de la côte à cause de ma pauvre petite femme malade que mon départ abîmerait »... [Juin 1889]. Il a eu ce printemps « toutes sortes d'agitations, et j'ai été errant, au Maroc ou ailleurs ». Invitation à venir à Rochefort : « Vous seriez tranquille ici, tranquille comme dans un ermitage, si vous vouliez »... - Sa lettre lui a fait beaucoup de peine : « vous me dites que le "mal vous gagne", - et vous êtes quelqu'un que j'aime et que je sens souffrir ». Il essaiera de venir pour la pièce de Daudet (*La Lutte*). « Mon petit bébé [Samuel, né le 18 mars] est tout à fait beau ». [Avril 1890]. « Mon bébé commence à être quelqu'un et à m'amuser. C'est tout ce qu'il y a de neuf dans ma vie. Et puis je pars le 20 du mois pour Bucarest et Constantinople »...

Hendaye vendredi [1892]. « Vous avez vu, ces sales journaux qui ont essayé de verser une pointe de fiel entre nous deux avec les articles "Valmajour". [...] Oui, je vais me remettre au travail, à écrire une histoire de matelot qui m'intéresse à faire »... à bord du *Javelot* 31 mars [1893], regrettant de n'avoir pu donner sa voix au protégé de Mme Daudet : « il se présentait contre BRUNETIÈRE pour lequel j'étais engagé »... [Hendaye 1893] : « l'air doux d'Hendaye vous aurait fait tant de bien - et j'aurais été si heureux de vous soigner en infirmier si vous aviez été malade »... [Début 1895]. Il veut lui soumettre les dernières pages de *Jérusalem* qui l'inquiètent, pour lui « dire avec votre franchise d'ami si je ne dois pas les supprimer, les alléger beaucoup [...] Votre conseil sera souverain et sans

appel »... Quant au banquet Goncourt, il enverra sa cotisation sans y assister : « j'admetts encore que je m'asseye en compagnie de Barrès et de Mirbeau qui ont écrit que j'étais un imbécile ; mais à côté du dénommé Scholl, Aurélien, qui a publié sur moi des facéties ordurières, non »... - Sur *Jérusalem* : « mes derniers jours à Jérusalem, ma nuit passée au Gethsémani, tout cela a été une suite de déceptions de plus en plus désolées, où s'affirmait mon incroyance. Et puis, le dernier soir, dans une visite d'adieu au St Sépulcre, à la chapelle du Calvaire [...] j'ai éprouvé ce que j'essaie de dire [...] c'est en somme sa seule raison d'être, au livre. [...] depuis trois jours que je me débats avec cela, je ne parviens pas à améliorer une ligne. Alors je m'en remets à vous »... Hendaye 10 octobre 1895. Il a une confiance profonde en son amitié et son affection, « malgré quelques paroles dangereuses pour moi », et lui demande conseil « comme à votre frère ou à votre fils » : « *L'Écho de Paris* m'insulte périodiquement dans les termes les plus grossiers. [...] Je ne veux pas avoir affaire au fou grotesque qui signe ces articles (le nommé Laurent TAILHADE), mais au directeur, ce petit Henri SIMON qui est particulièrement ignoble là-dedans, parce qu'il m'a fait chez vous, et fait faire par vous, des protestations d'amitié et des demandes de collaboration, et parce qu'il est venu à Hendaye s'asseoir à ma table. Les uns me disent de l'attaquer en diffamation et de donner l'amende qu'il paiera à la Société de Sauvetage. Les autres, d'aller le cravacher, ce qui m'amuserait plus. Lequel des deux faut-il faire ? ou bien les deux à la fois ? »... Paris [1895]. Il veut le revoir pour dire toute son affection « pour vous tous. Je n'ose pas trop demander à voir Léon [qui divorce de Jeanna Hugo] ; pourtant, qui sait, je lui ferais peut-être un peu de bien, car j'ai passé par toutes les angoisses de ce monde et - confidence pour confidence - ma vie est aussi brisée que la sienne »...

66. **Pierre LOTI** (1850-1923). 75 L.A.S., 1885-1910, à Julia DAUDET ; 153 pages formats divers, la plupart in-8, quelques-unes à son chiffre (certaines à la devise *Mon mal m'enchante*) ou divers en-têtes, quelques adresses. 3 000/3 500 €

IMPORTANTE CORRESPONDANCE À MADAME DAUDET. Nous ne pouvons en donner ici qu'un aperçu.

[1885]. Il a eu un extrême plaisir à recevoir son livre [*Impressions de nature et d'art*], qui l'a fait penser à un livre que M. Daudet lui a fait connaître, *Idées et Sensations* [des Goncourt], mais qu'il préfère : « il y a sans doute des choses qu'un homme, si délicat qu'il soit, n'est jamais capable d'assez bien dire. [...] Votre livre me paraît être l'expression même, je dirais presque la définition, de la femme raffinée et exquise »... [Rochefort juillet 1889]. Remerciements pour son « petit livre d'adorable mère » [*Enfants et mères*] ; il comprend son chagrin, « moi qui n'ai pas de plus grande anxiété dans la vie, que de voir vieillir ma bien-aimée mère »... [Hendaye printemps 1892 ?]. Il reçoit Rose et Ninette, avec « une précieuse petite dédicace que je retiens comme une nouvelle promesse de mon grand ami. Vous auriez ici une hospitalité tout à fait modeste et campagnarde ; une paix absolue dans un recueil isolé, un petit jardin en terrasses où l'air et la vue sont incomparables, et puis des matelots et des canots à vos ordres pour remonter la rivière »... [Mars 1893], au sujet de la candidature d'Eugène MANUEL à l'Académie : « J'ai déjà des engagements pris. Je ferai maintenant, pour M. Manuel, tout ce que ma conscience me permettra de faire »... [Janvier 1894]. Il a perdu ses *Chansons grises*, « moi qui ne perds jamais rien, surtout des choses qui me sont confiées. – Je le dirai à HAHN pour qu'il vous en envoie un autre exemplaire »... [1895], remerciant pour *Poésies*, « pour les beaux vers doucement tristes [...] ». À certains passages, en lisant il me semblait vous entendre parler »...

« Le Javelot », Hendaye 29 avril [1897], remerciant pour *Notes sur Londres*, « le charmant petit livre à couverture bronze. Il m'a donné une impression vive et étrange de société anglaise et de printemps voilé de là-bas. Il me semble que j'ai connu les gens dont vous parlez et que j'ai vu les grands parcs humides »... Hendaye 9 septembre [1898]. C'est à Rochefort qu'il voulait l'inviter : « ici, c'est un campement de bohémiens. Ceci dit, si une chambrette blanchie à la chaux, des chaises de paille et une simplicité rudimentaire ne vous font pas peur »... Sa femme et son fils sont partis : « Mais il me semble qu'un vieil académicien qui travaille dans les prix de vertu peut très bien recevoir des dames seules »...

[Mai ? 1902]. Il dit combien le souvenir de son « grand ami » lui est cher... « Je mène une vie absurde, accablé que je suis de service maritime. Entre les essais de torpilleurs qui me mènent en mer et mon récit de l'Inde auquel je ne puis travailler que la nuit, il ne me reste pas le temps de vivre »... [Mars 1903], remerciant pour *Reflets sur le sable et sur l'eau* : « Moi qui fais profession de ne pas aimer les vers [...], je me suis laissé charmé par les vôtres comme par certains de Rodenbach : c'est autre chose, mais il y a autant de mystère sur les mots... » Il faudra commencer *L'Inde* par le milieu : « Ce qui est avant me paraît singulièrement négligeable »... – Il lui a envoyé *L'Inde* : « toute la première moitié est de M. Georges Ohnet »... [Avril 1903], il va tâcher de lui trouver une place pour la réception d'Edmond Rostand ; invitation à sa fête chinoise : « Ce sera vraiment un spectacle curieux, l'arrivée de l'Impératrice de Chine »... [Juin 1903]. Il se réjouit du mariage de Léon : « il aura trouvé là le port et le refuge ». Il part pour deux ans : « Je vais commander un beau bateau dans le Bosphore et les parages d'alentour ; comme je suis aux trois quarts bédouin, cela me plaît, j'en suis content avec mélancolie »...

[Le Caire] 19 mars [1907]. Longue explication de la cause du froid survenu entre eux, à propos de sa nièce qui « est un peu comme ma petite sœur ou ma fille » ; il est cependant touché d'être rappelé : « Les chers souvenirs que vous évoquez, l'ami qui n'est plus, le temps où nous lui chantions la jeune princesse, votre accueil que je retrouvais toujours en revenant de mes longs voyages, si vous saviez comme cela est resté vivant dans mon cœur ! »... Rochefort mercredi [12 février 1908]. « Mercredi 19, mais je crois bien que cela tombera le soir de la première de *Ramuntcho* à l'Odéon »... Décembre 1909, il lui réserve une place pour la réception de Jean Aicard. – Il est grippé, ainsi que Jean AICARD : « nous sommes deux pauvres oiseaux du Midi, que tuent les brumes de Paris et surtout ses calorifères », et risquant d'être « ridicules et lamentables »... [Avril 1910]. Il va lui envoyer un billet pour « la canonisation » de Marcel Prévost ; il veut lui faire plaisir en soutenant la candidature de Pomairols... Il craint de ne lui avoir rien dit de ses *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* : « c'est une des formes de l'affaissement sénile [...] ». Tout ce que vous avez bien voulu dire de moi était discret, délicatement flatteur et m'a fait un vrai plaisir [...] J'avais été si blessé au contraire de certains passages du journal de M. de GONCOURT »... – Il a soutenu sans succès *Ma fille Bernadette* de Francis JAMMES, mais a su par Thureau-Dangin que Jammes « est sûr d'avoir l'un des plus grands prix de poésie »... Hendaye 1<sup>er</sup> mai [1910]. Il ne pourra assister à la pose de la pierre commémorative de François COPPÉE... Hendaye 6 novembre [1911], en faveur de Louis de ROBERT pour le concours de *la Vie heureuse*... [4 juin 1912] : « une chose qu'il faut bien que je vous dise, bien que cela me soit très pénible : je ne voudrais plus rencontrer Léon, car il a écrit des choses telles que je ne pourrais lui serrer la main »... [1913], envoi de *Turquie agonisante* : « des gens m'avaient affirmé, dans des salons parisiens, vous avoir entendu critiquer sévèrement mes plaidoyers pour les Turcs. [...] Quel inconcevable aveuglement est celui des catholiques de France qui s'obstinent à marcher avec leurs pires ennemis, les Orthodoxes ! et surtout les Exarchistes ! »... Hendaye Lundi [1914], il votera pour

je vous écris  
fais que je suis  
répondre a été un  
cousin, n'a pas été  
alors je me suis  
mais j'attends  
Et maintenant  
sur le cœur, et  
en les tournes si  
visite, en neveran  
permis. Et va  
j'aurai tant de joie  
J'aurai à la  
chans que ma lett  
Veuillez agir  
nouvel humeur  
Je reviens de la  
au decret.

Henry BORDEAUX. Puis sur Léon DAUDET : « J'ai haussé les épaules tristement, à la lecture du tissu de petites sornettes haineuses que ce pauvre Léon vient d'écrire sur moi » ; il est inexcusable, « sachant l'affection si ancienne qui m'attache à sa famille et à la mémoire de son père. Je m'étais détourné de lui parce qu'il a calomnié odieusement et sciemment la religion de mes ancêtres [protestants]. [...] Je le plains de vivre perpétuellement dans l'ironie et la haine »...

Aux armées 12 janvier 1916. Il a quitté Paris « pour les armées de Champagne, où je suis plus près de mon fils, et plus près du feu »... Rochefort 25 décembre [1916]. « Je vous assure que je suis un ami fidèle, quoi qu'ait pu en écrire notre pauvre Léon, parmi tant d'autres billevesées malveillantes »... 1<sup>er</sup> février 1917 : « jamais, jamais plus je ne reparaîtrai en public, à aucun prix [...] J'ai fini mon petit bout de rôle, je suis tristement remisé »... 28 décembre 1917 : il ne fait partie d'aucune commission à l'Académie, où il n'a presque pas mis les pieds depuis le début de la guerre, et où il n'a pas d'influence... « Mon fils Samuel vient d'obtenir une belle citation à l'ordre du jour ; mais je vis dans une continue angoisse à son sujet »... [Septembre 1918] : « j'ai fait mon temps dans ce monde, je suis de la classe, alors je me retire de plus en plus de tout et de tous ; je vous demande d'être indulgente pour mon grand âge d'antédiluvien »... [Janvier 1919], il considère comme « une petite redevance à vie » de réserver à Mme Daudet une de ses deux cartes pour les réceptions académiques. « J'ai commencé un livre [Prime jeunesse] auquel je m'intéresse avec passion et que je voudrais finir avant de mourir »... Rochefort novembre 1919. Il ne reviendra plus à Paris : « J'ai décidément fini mon petit rôle terrestre ; mon temps me déplait et m'épouante ; je ne peux plus m'y adapter et je me retire dans l'ombre »... Il va lui envoyer ses « souvenirs de jeunesse, [...] un livre qui prouve bien les affirmations de Léon, à savoir que "l'éducation protestante n'est autre que matérialiste et athée" »... Mars 1920, annonce du mariage de son fils Samuel...

Ailleurs, il adresse, accepte ou décline des invitations, il signale ses passages à Paris, évoque des prix littéraires et des réceptions académiques, etc.

ON JOINT une L.A.S. de son fils Samuel Viaud, à Julia Daudet, au sujet de la publication des lettres de Daudet conservées dans le journal de Loti.

...mais on t'ouvre précisément  
ton chez vous, en juillet 1905. Votre  
silence qui m'a glacié, et qui, je  
crois aux autres personnes présentes,  
est : votre affection ne changera pas  
; je peu croire que l'on me rappelle  
que j'ai dit tout ce que j'avais  
à vous dire avec rappel, rappel,  
bien et si touchants que ces souvenirs  
à Paris, sera peu vous, si vous  
n'invitez à dinner, n'effacez,  
à ne pas donner ma place à votre table  
au milieu d'un tapage infernal, je  
ne rien fait que plus maladroit.  
Ah, je vous prie, chère madame, le  
s'ouvrir plus profond et si douloureux que celles  
Haute Egypte et je pourrai me retrouver

*La Gomme 1902*  
19 mars  
Carrie vous êtes heureuse de me voir et vous aviez pas, là, je vous  
veux pas cette histoire de billets académiques ! Là, je vous  
en donne ma paix et honneur, il n'y a pas qui étudie de mon  
part. Je vis si bien le tout cela, aux trois quarts heureux ! Et je les ai  
tous, chère comme vous savez ! Et je les ai  
tous, chère madame

Comment m'est précieuse la preuve  
d'affection que vous cette écriture vient de me donner.  
Bien vite je laisse tout pour vous répondre.

Le suis dévoué, je vous assure, je vous avais  
fait un peu de peine. Et en même temps j'aime  
presque mieux que le drame fut écrit à ainsi,  
puisque il me vaut cette heureuse lettre qui accroche  
à l'avenir ma confiance inébranlable. Les  
chefs souvenirs que vous évoquez, l'ami  
qui n'est plus, le temps où nous lui chantions

67. **Pierre LOTI** (1850-1923). 24 L.A.S. à divers, 1886-1919 ; 56 pages formats divers, quelques-unes à son chiffre (certaines à la devise *Mon mal m'en-chante*), quelques enveloppes ou adresses (petits défauts à quelques lettres).

400 / 500 €

[Septembre 1886], à une traductrice.

[Juin 1887], priant de « faire un indulgent accueil à un petit livre très dé-

coussé » [Propos d'exil]... [1889], envoi de la photo « de la porte de mon harem »... [Rochefort 28 octobre 1890], à Émile POUVILLON, à propos d'une rencontre manquée... [1891], il n'est pas retourné à Pen-Bron depuis son article, mais sait que l'hôpital « a été augmenté de moitié »... [1890 ?], il y a déjà des traductrices pour Propos d'exil et *Le Mariage de Loti*... [1892 ?], au sujet d'un concert de « notre petite amie Isabelle » [Levallois]... Hendaye 6 juillet 1894, en faveur d'un marin de son bateau qui veut être admis comme douanier à La Rochelle ou Rochefort... [28 novembre 1896], à Juliette ADAM au sujet d'un article qu'il lui a promis. [Hendaye avril 1898], refusant d'écrire une préface... [Mai 1898], pour la vente de ses photographies à Madrid. [28 octobre 1898], à la princesse BIBESCO, se réjouissant de voir Saint-Saëns. [1906 ?], au sujet de l'engagement du peintre Étienne à Rochefort. [Rochefort 26 novembre 1906], au marquis de SÉGUR, lui promettant sa voix, sauf si Jean Aicard se présente. [25 décembre 1910], à Edmond PERRIER, le remerciant de son « très beau et si curieux livre »... [Début 1912], à Gaston CALMETTE, sur les réactions à un article sur l'Italie... Avril 1919, à un « cher petit ami », sur ses relations avec Calmann Lévy : « Il me tient par un traité inéluctable qui durera plus longtemps que ma vie »...

68. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, **À Yann Nibor**, [1892] ; 2 pages grand in-fol. (traces d'encadrement, fentes aux plis réparées).

1 000 / 1 200 €

#### PRÉFACE AUX CHANSONS ET RÉCITS DE MER DE YANN NIBOR.

[Le marin Jean ROBIN, dit YANN NIBOR (1857-1947), originaire de Saint-Malo, après avoir quitté le service actif, entra comme bibliothécaire au ministère de la Marine, et commença à écrire des récits de mer et des chansons de marins qui devinrent vite populaires. Ses *Chansons et récits de mer*, illustrés par Léon Couturier, et préfacés par Pierre Loti, parurent en 1893 chez Marpon & Flammarion, et obtinrent le Prix Montyon 1894.]

« Vous m'avez dédié la première de vos poignantes chansons [« Les Quatre-Frères et l'Ella »], de vos chansons qui font couler les bonnes larmes saines, qui font pleurer les forts. Je vous en remercie. Le plaisir que j'en éprouve est un peu de la nature de celui que m'a causé l'inscription de mon nom sur ce quai de Paimpol, – d'où nos amis Islandais partent, pour quelquefois ne plus revenir. Et en retour, vous me demandez de présenter au public votre livre. [...] À ceux qui ont aimé mes matelots et mes pêcheurs, je n'ai qu'à dire, avec une sincère humilité : lisez ou chantez ces poèmes rudes ; ils sont encore plus fidèles que tout ce que j'ai osé écrire. Ils sont tellement cela, qu'en les parcourant il me semble entendre, comme à bord, de braves voix, franches et brusques, à l'accent breton, raconter, causer, riposter en l'argot honnête de la mer, avec ces élisions qui donnent la vitesse et la vigueur. Tant de gens essayent de peindre des matelots et si peu y réussissent ! [...] Mais vous, dans un petit livre qui sent bon le sel, le goudron et le vent du large, vous nous les montrez tels qu'ils sont, avec leurs dévouements de héros, avec leurs délicatesses rudes et leurs adorables pitiés ; avec leurs rêves aussi – car, à l'inverse des paysans terre à terre et des ouvriers gouailleurs, les marins sont, pour la plupart, grands rêveurs et inconscients poètes sans voix »... Etc.

Au bas du 2<sup>e</sup> feuillet, on a collé un dessin original de Léon COUTURIER (1842-1935), mine de plomb et encre de Chine (11 x 22 cm), esquisse du dessin illustrant *La Chanson des matelots* (p. 21 du livre).



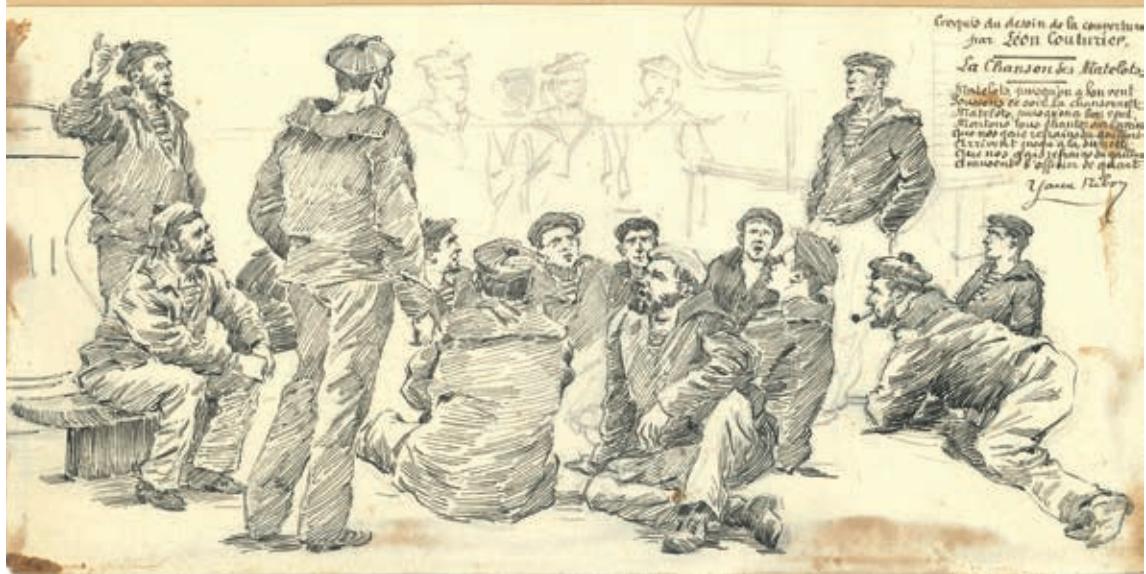
Danger et une jargonne alarmante de la vie ; quelque chose qui souvent s'exprime en un langage fermé avec profanées, en ces termes de mer, balbutiés et vivifiantes par eux-mêmes. Il y en a d'inénarrables, de ces facettes de galeries, qui à l'hoste excèdent les francs-vins, contagieux jusqu'à l'affiche de quart....

Quant à votre musique, si secondaire que ce soit dans votre œuvre, j'adore aussi comme elle va bien. Ils ressemblent, les airs de vos chansons, à ces petites mélodies que composent inconsciemment, pendant la monotonie des moments de nuit, dans le vent et dans l'embrun, les seigneurs qui songent au village, aux vieux parents et à la mort.

Ma crainte est que vous ne soyiez pas toujours compris, même par ceux qui en auraient le cœur capable. Vous semblez n'avoir écrit que pour des marins, désignant un peu les autres. Vous avez dit : « La note vraie, dans sa naïveté barbare, — et c'est ce qui fait le charme nouveau et hardi de votre livre ; mais il faut presque une certaine acclimatation maritime pour bien tout saisir. — »

Le voudrais, voyez-vous, que tout le monde entende vos chansons dites au chantier, par vous-même. Oh ! alors le succès serait assuré... Et d'ailleurs, après les "Soliloques de Noël" ou après l'"Ode", il se trouvait dans l'auditoire quelque chose inimitable n'ayant pas les yeux vaillans et l'âme réunie, je vous conseillerais simplement de lui donner une de ces énormes bouscades de matelat qui sont des mépris en action.

Cicero Latini



69. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, **Visite à la Reine**, 1898 ; 5 pages grand in-fol. découpées pour l'impression et contrecollées sur cartes, avec quelques ratures et corrections.

1 000 / 1 500 €

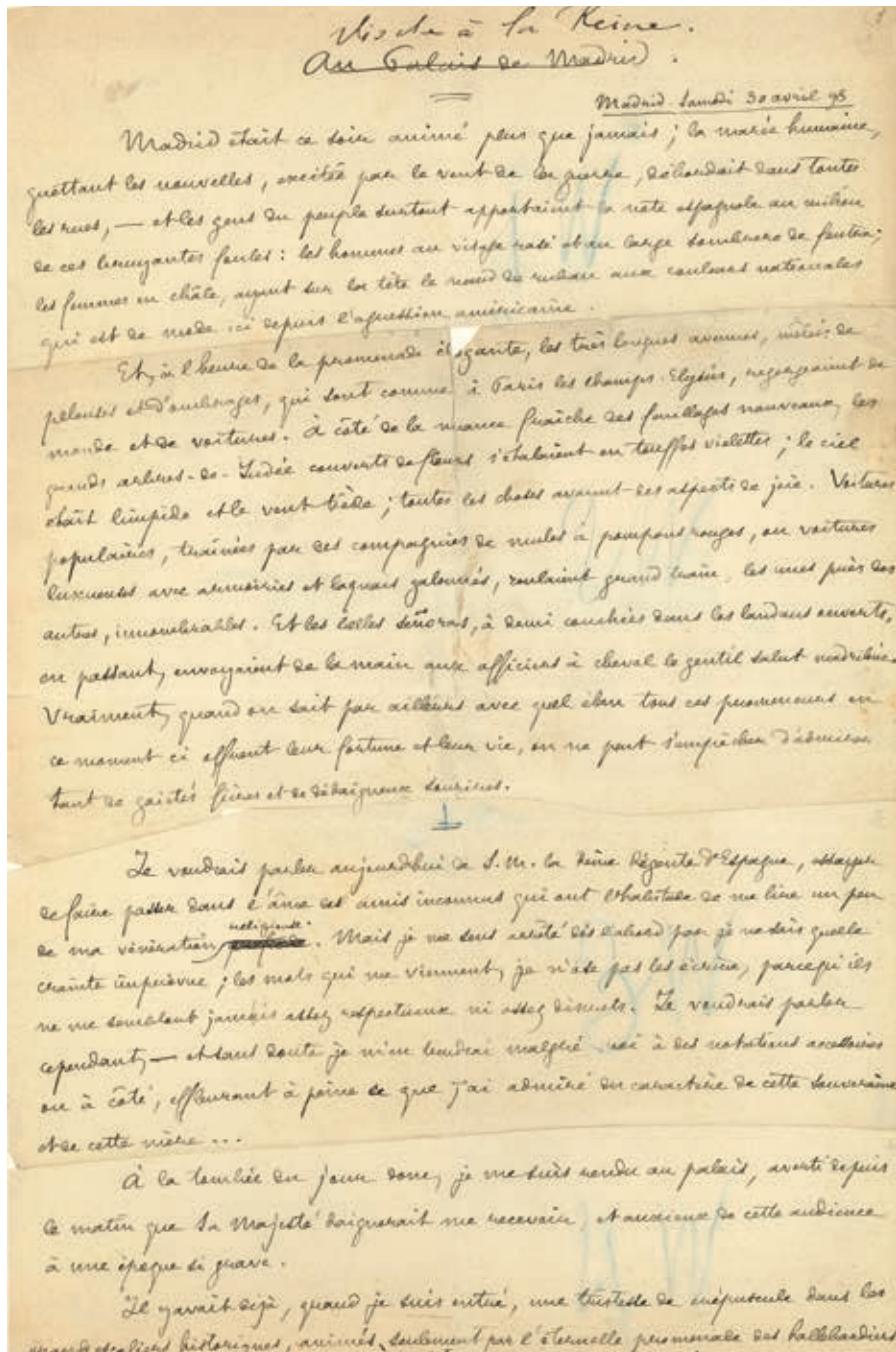
**Récit d'une visite à la Reine d'Espagne Marie-Christine, en pleine guerre hispano-américaine.**

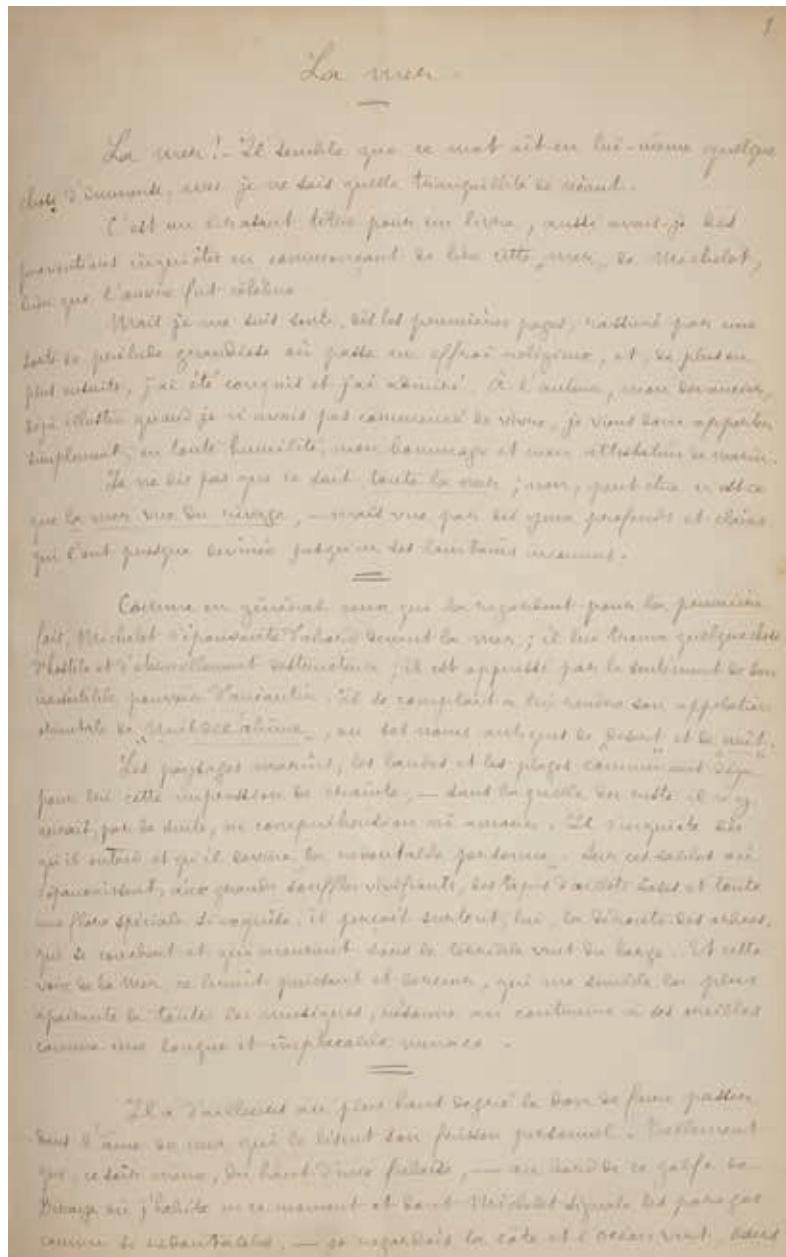
Ce récit, daté en tête « Madrid, samedi 30 avril 98 », a été publié dans *Le Figaro* du 6 mai 1898, et recueilli en 1899 dans *Reflets sur la sombre route*. Le titre primitif, rayé sur le manuscrit, était : « Au Palais de Madrid ».

Loti relate sa visite à la Reine régente d'Espagne MARIE-CHRISTINE (veuve d'Alphonse XII), quelques jours après la déclaration de guerre des États-Unis à l'Espagne ; cette guerre fera 100.000 morts du côté espagnol qui perdra Cuba, les Philippines et Porto-Rico. Cette visite de Loti, qui venait d'être mis à la retraite d'office, reste assez mystérieuse ; largement relayée par les articles qu'il envoie au *Figaro* (du 2 au 31 mai), elle avait peut-être au départ un aspect officieux, mais des pressions semblent avoir été très vite exercées sur Loti pour observer une certaine neutralité.

Loti évoque la foule madrilène, « guettant les nouvelles, excitée par le vent de la guerre », et les promenades élégantes sous les ombrages. Il raconte son arrivée au palais royal, son attente « dans les immenses salles aux splendeurs

anciennes »... Il se souvient de la Reine qui l'accueillait souvent à Saint-Sébastien. La Reine lui accorde l'audience : « Sa Majesté daigne me recevoir aujourd'hui, me remercier d'être venu. Mais voici que ce trop précieux remerciement me trouble et me gêne, comme d'ailleurs l'accueil que l'on veut bien me faire à Madrid, car j'ai conscience de ne point mériter tout cela, puisque je n'ai aucun moyen, hélas ! de seulement prouver ma dévotion pour une cause qui m'est cependant si chère ; étranger ici, retenu par les lois de neutralité, je n'ai même pas le droit d'offrir ma vie, comme le plus obscur des soldats espagnols. Et tout à coup je me sens confus d'être venu, confus d'avoir demandé cette audience en un pareil moment, confus de tout ce que j'ai fait, dans un élan sans doute par trop irréfléchi, puisqu'il était sans résultat possible. En m'excusant, je ne puis que répéter à la Reine ce que tous mes amis de France m'ont dit au moment de mon départ – et ce qui, je crois, ne serait désavoué par aucun français, – leur entière sympathie pour l'Espagne, leur révolte de la voir ainsi attaquée et abandonnée ». Loti rapporte la réponse de la Reine. Il voit ensuite le jeune Roi [ALPHONSE XIII] : « il m'apparaît grandi, très fortifié, embelli, les joues roses, les yeux vifs ; dans toute sa petite personne, une grâce élégante et fière »... Avant de quitter le palais, il va saluer l'archiduchesse Élisabeth d'Autriche, mère de la Reine...





70. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé « P.L. », *La mer*, [1898] ; 5 pages et demie in-fol., reliées demi-vélin ivoire à coins. 1 000/1 500 €

**TRÈS BEAU TEXTE SUR LA MER**, publié en avant-propos de *La Mer* de Jules MICHELET (Calmann-Lévy, 1898).

« La mer ! Il semble que ce mot ait en lui-même quelque chose d'immense, avec je ne sais quelle tranquillité de néant ». Loti a été conquis par le livre de Michelet, qui dès les premières pages fait partager l'effroi et l'épouvante devant cette « nuit de l'abîme » que Loti vient de ressentir au bord du golfe de Biscaye dont il brosse une grandiose évocation. La description que fait Michelet de la tempête a rappelé à Loti « cette souveraine tempête d'octobre 1859, la première que virent mes yeux et que mes oreilles entendirent »... Après ces visions d'effroi, Michelet « entre en communion plus intime avec son terrible modèle. [...] il se prend d'une sorte d'amour épouvanté pour la grande Tueuse et la grande Créatrice ; il la proclame amie, mère et nourrice des êtres ». Michelet se montre là « un poète unique, d'une incomparable grandeur ». Ce qui fascine Loti, c'est que Michelet ait pu, en n'ayant vu la mer que du rivage et ses richesses que sur des étagères de musées d'histoire naturelle, recréer avec une telle puissance le monde des eaux. Pour finir, dans une admirable page, Loti évoque son « premier voyage de marin » et « le souvenir d'un soir où je fus plus particulièrement en communion et en contact avec les puissances vitales épandues dans ces mers », en plein milieu de l'Atlantique, sous l'Équateur... Et il conclut : « Alors la Mer m'apparut bien telle que Michelet l'a comprise, le grand creuset de la vie, dont la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais ».

71. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRITS autographes, « **Papiers de service et journal de bord du Redoutable** », 1900-1902 ; 25 feuillets in-fol. (plus ff. blancs), en feuillets, sous chemise demi-maroquin vert, étui. 4 000/5 000 €

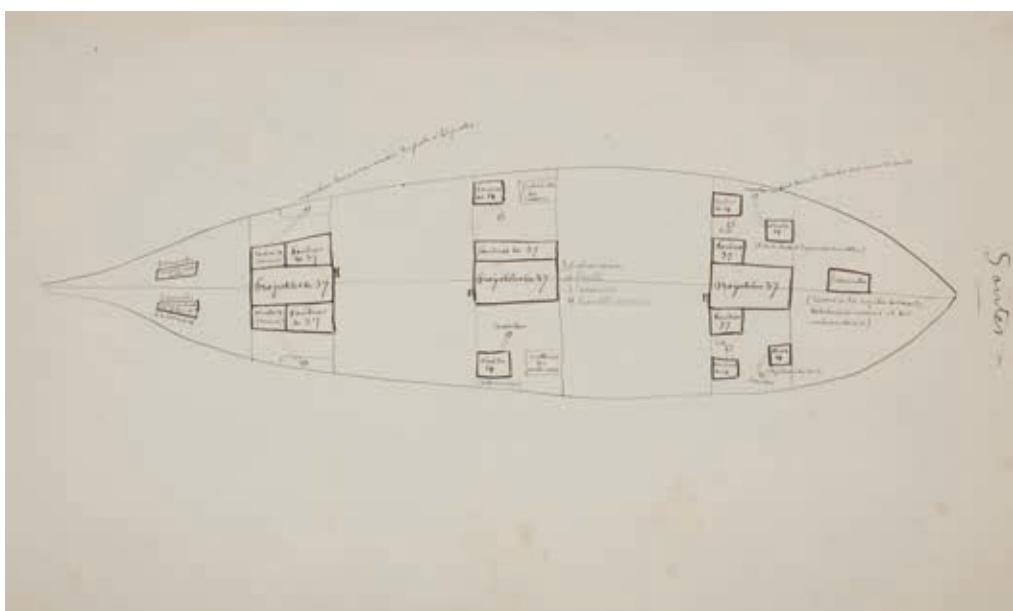
## MANUSCRITS D'UN GRAND INTÉRÊT SUR LA CAMPAGNE DE CHINE.

Le Président Louis BARTHOU a publié des fragments de ce journal de bord dans la *Revue de France* (1<sup>er</sup> janvier 1932), précédés de ce très intéressant commentaire : « Voici une liasse, composée d'une série de trois pièces. L'une est relative à la tactique, aux signaux de jour, aux formations, aux trompes d'incendie, aux canons. Des petits dessins, des schémas, des chiffres. Ce sont des résumés, que l'officier de marine a écrits avec soin, comme un sage étudiant qui ne veut pas perdre les profits d'une lecture ou d'une leçon. L'autre série se compose de cinq grandes pages avec quatre chapitres de longueur inégale qui portent sur les États, et plus particulièrement sur les relations des consuls avec les autorités maritimes, sur les mers et fleuves, sur les bâtiments de guerre, sur les abordages. Il ne m'en coûte pas d'avouer que ces notes tirent moins leur intérêt d'elles-mêmes que de la personnalité de leur auteur. Leur sécheresse ne devient émouvante que parce qu'elles ont été écrites de la même main que *Pêcheur d'Islande*. Elles ont la netteté, la propreté, l'élégance de tous les manuscrits de Pierre Loti. Il s'appliquait à tout avec le même souci de travail et de conscience. Officier de marine ou romancier, qu'il rédigeât une note technique ou qu'il fit une description, il avait le scrupule de s'égaler à sa tâche. Il lui arrivait de remplir dans le même cahier ce double rôle. Ainsi fit-il pour ce journal de bord du *Redoutable*, qui est la troisième pièce de la liasse dont ma joie de collectionneur s'énorgueillit. Depuis le *Courbet*, où il avait achevé son service le 18 novembre 1891, Pierre Loti n'avait pas navigué. Il reprit la mer sur le *Redoutable*, à Cherbourg, le 2 août 1900. Le vice-amiral POTTIER l'avait choisi comme son premier aide-de-camp dans l'expédition de la flotte internationale qui devait abattre en Chine la puissance des Boxers. Ce voyage nous a valu *Les Derniers Jours de Pékin*. Composé de notes envoyées par Pierre Loti au *Figaro*, ce livre était dédié au commandant en chef de l'escadre française en Extrême-Orient [...] Pierre Loti avait pris ses notes dans des conditions particulièrement difficiles qu'il invoquait, dans son épître dédicatoire au vice-amiral Pottier, pour excuser l'apparent décousu. Il avait écrit "au jour le jour, pendant une pénible campagne, au milieu de l'agitation continue de la vie de bord". Mais lui fallait-il les loisirs qui auraient été nécessaires à une composition ordonnée ? Saisies sur le vif, ses impressions n'en étaient que plus vivantes : elles font, par leur sincérité et par leur variété pittoresque, des *Derniers Jours de Pékin*, un beau livre, [...] écrit à la façon ordinaire de Pierre Loti : d'après les notes de son journal, personnel et privé. [...] Le journal de bord était autre chose, non officiel, mais plus technique. [...] Il va, pour cette expédition de Chine, du lundi 24 septembre 1900 au mardi 9 octobre, une période qui correspond à peu près exactement aux 28 premières pages des *Derniers Jours de Pékin*. D'ici, de là, quelques traits sont communs au journal de bord et au livre. Mais il y en a d'autres, les plus nombreux et les plus riches, dont le premier n'avait pas confié le secret au second. C'est du Loti, inédit, et qui est de la bonne manière du plus grand écrivain, avec les facultés de vision et d'expression que seul peut-être il a possédées à un tel degré ».

Ce dossier est ainsi composé :

**Journal de bord**, commencé « À bord du Redoutable, Lundi 24 Sept<sup>bre</sup> » [1900] et tenu jusqu'au Mardi 9 octobre (10 ff.). Relation très détaillée des préparatifs de la flotte à Takou et du débarquement des Européens à Shan-Haï-Kouan. Au verso, brouillon de lettre au Consul général pour aller visiter avec la flotte les ports de Chine, en commençant par Foutcheou.

**Tactique.** Notes sur les Signaux de jour, avec petits croquis ; Instructions générales ; Pavillons isolés ; Canons ;



Epuisement-Incendie... (6 ff.).  
Notes sur les États, les Agents diplomatiques ;  
Mers et fleuves ; Navires :  
I. Bâtiments de guerre, II. Bâtiments de commerce ;  
Abordages... (4 ff.).

## **Machines du Formidable,** notes techniques avec croquis (2 ff.).

**Soutes**, plan annoté du Redoutable (1 f.).

**Avancement.** 1 f. avec des propositions d'avancement, signé « Le cap. de frégate 1<sup>er</sup> aide de camp J. Viaud ».

Anciennes collections Louis BARTHOU (II, 1076), Gérard de BERNY (I, 143), puis Daniel SICKLES (IV, 1245).

1

à bord du Redoutable. Lundi 24 Sept.

Golfe de Petchili. Nuit bon temps calme. Au lever du jour, la Vierge signale sur l'horizon, en avant de notre route, la flèche de l'église internationale à laquelle nous venons nous jadis. Le Redoutable, qui a diminué de vitesse à partir de minuit pour ne pas arriver au milieu de cette église à une heure trop matinale, marche le plus doucement possible. Il est 7h30 de l'heure de Chersbourg à 10h30 en 45 jours, à 11 nœuds 5 de moyenne, donnant 48 jours. Telle façon constante effectuant ainsi, sans avance d'aucune sorte et sans fatigue de la machine, la traversée la plus longue et la plus douce que j'en ai eu dans le temps où j'avais commandé.

À l'abord, à Différente île Colombie, nous avons acheté quelques denrées pour faire du charbon en tout hâte. À l'île, nous nous trouvons avec des quantités d'articles, pour échanger pour du matériel et faire le plaisir des soldats, et auquel but, à l'antique, il nous reste encore puisque nous sommes de la marine. De charbon qui nous permettent l'immédiateté de l'expédition à l'île. Au contraire, les bâtiments plus modernes et plus rapides, comme le Chateaubriand. L'abord pas exemple, ont été empêchés, par des imperfections de machine, de tenir leur vitesse et ont mis plus de temps en route. Il est à noter aussi que le Redoutable a été seul, de tous les navires partis à l'abord en même temps qu'eux, qui n'est au ciel mort, ni malades gravement, même dans les passages étriquants de la Mer Rouge.

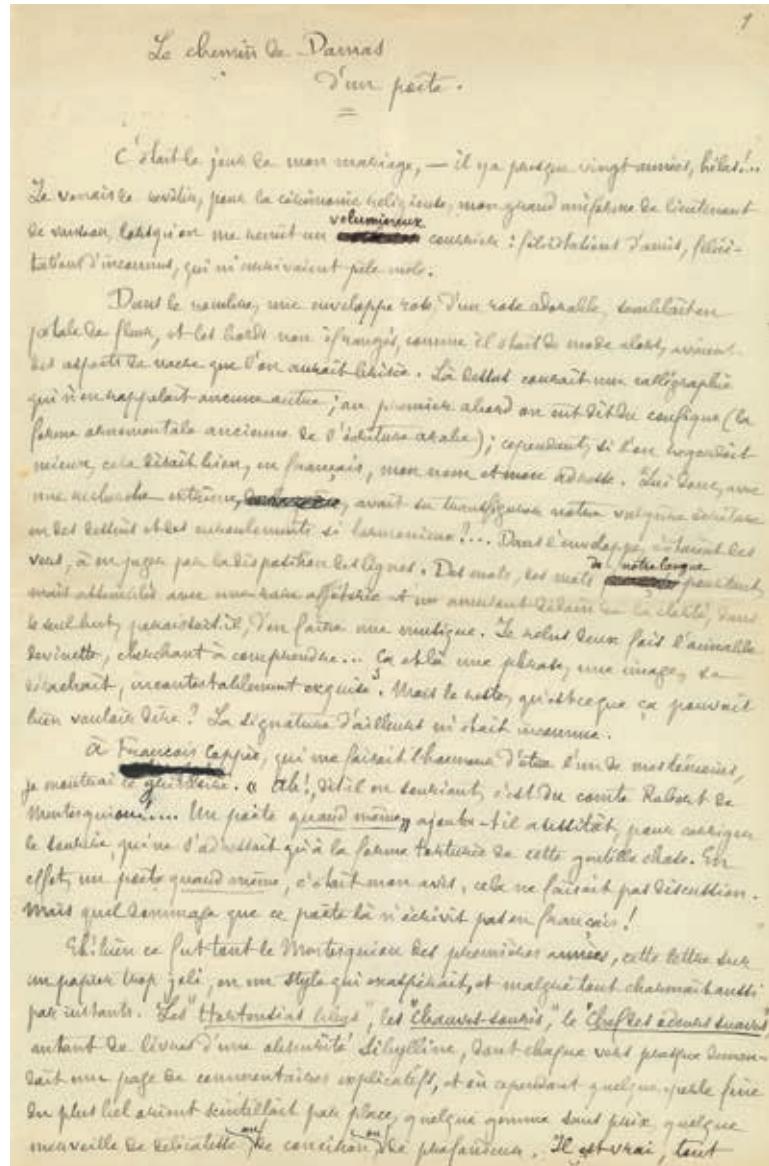
Vers l'heure, les chemins de fer marins de l'établissement internationale attelé à l'abord commencent à se délivrer. Le Redoutable espère la vitesse moyenne de 11 heures de façon à arriver sur parapluie Obiou des cales.

Parmi les vingt-sept de mouillage, les navires de guerre français sont les plus nombreux, au milieu desquels des navires étrangers. Ce sont : Le D'Entrecasteaux par lequel a l'arraché, le Guichen, Descartes, Friançais, Vérité, Véronique, Léon, Bougali. En outre, cinq affrétés chargés de troupes et de matériel : Léon, Alexandre III, Résilien, Melbourne, assuré.

À 10h. mouille T. par 12° de fond, filet 2 mailles, à environ 300 mètres, sur D'Entrecasteaux, dans la partie de la route occupée par les bâtiments français.

Les bâtiments étrangers sur route sont :

Allemands :	Anglais :	Américains :	Autrichiens :	Italiens :	Soviétiques :	Russes :
Farth Bismarck. V.A	Alacrity. V.A	Bronx C.A	Maria Theresa	Vittorio Emanuele II	Aspasia C.A	Reuter
Hansa C.A	Baffin C.A	New Orleans	Zenta C.A	Stromboli	Stalin. Volody C.A	Robbie V.A
Kaiser Augusta	Endymion			Fiorimosa	Anton. Ilijan	Sister
Worthington	Dido			Ella	Paratago	Varlam
Hertog	Faune					A. Nakhimoff
						Vlad. Monomach
						Nicola. Donostia



72. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, **Le chemin de Damas d'un poète**, [1907] ; 5 pages in-fol. 1 500/2 000 €

TRÈS INTÉRESSANTE ÉTUDE SUR L'ŒUVRE POÉTIQUE DE ROBERT DE MONTESQUIOU, publiée dans *Le Figaro* du 13 février 1907.

Loti évoque d'abord le jour de son mariage où il reçut une lettre de Robert de MONTESQUIOU : « Lui donc, avec une recherche extrême, avait su transfigurer notre vulgaire écriture en des dessins et des enroulements harmonieux ». Il rappelle « le Montesquiou des premières années », son « style qui exaspérait, et malgré tout charmait par instants ». Montesquiou a revu ses premières œuvres, et en publie une édition refondue qui commence par *Les Hortensias bleus* : « s'il y reste encore par endroits un peu trop des préciosités anciennes, chaque page à présent invite à se recueillir et admirer ; l'éternelle interrogation humaine, en présence du mystère de tout, et de la mort, y prend une forme concise et poignante, y semble quelque chose de nouveau que l'on n'aurait jamais entendu ». Sur toutes les pièces, « la Mort, embusquée au coin de la page, s'amuse à promener l'ombre de sa faux »...

À propos des *Perles rouges*, où défile la cour de Versailles, Loti écrit : « ce petit-fils authentique de d'Artagnan semble ici resté un familier des fantômes du grand siècle, dont il a gardé l'aisance insolente, en y joignant l'amère ironie de nos jours ». Loti voit dans *Prières de tous* un « rosaire rythmique [...] À tous les êtres et à toutes les choses, l'auteur sans doute a prêté son âme, [...] une âme qui ne croit plus à rien de défini, mais qui espère encore. [...] il faut saluer avec sympathie cet homme, qui aurait si bien pu se contenter d'être simplement le raffiné qu'il fut jadis, de tenir école d'élégance et de porter avec un faste singulier l'un des vieux noms de notre pays, – mais qui a préféré se vouer au plus noble labeur, et devenir un grand poète »...

Ancienne collection Daniel SICKLES (IV, n° 1248).

73. **Pierre LOTI** (1850-1923). L.A.S., Istamboul 5 septembre [1910], à Edmée DAUDET ; 4 pages in-8 (une enveloppe jointe).  
200/300 €

SUR LA CHINE ET LE JAPON, avant un voyage d'Edmée en Asie, qu'il a quittée « depuis bientôt douze ans ; tout ce que j'y ai connu comme officiers ou fonctionnaires français est remplacé, ou mort. En fait de chinois, je ne connaissais que Li-Hung-Chang, et il est mort ; d'ailleurs c'était en temps de guerre, nous représentions pour eux l'invasion, le pillage, la terreur, et il était difficile de se lier. En fait de japonais, je ne connais plus personne, et mon nom n'est pas en odeur de sainteté là-bas, car ils m'en veulent tous de les avoir traités "à la blague" dans mes livres. [...] du reste le nom de votre père sera la meilleure des recommandations »...

74. **Pierre LOTI** (1850-1923). 26 L.A.S. et un MANUSCRIT autographe signé, novembre 1912-novembre 1913, à Pierre MORTIER, directeur du *Gil Blas* ; plus 18 télégrammes, 3 L.A.S. de son secrétaire Gaston MAUBERGER et une L.A.S. de Claude FARRÈRE ; environ 56 pages la plupart in-8 ou in-12, 14 enveloppes, 18 télégrammes, et 2 coupures de presse jointes.  
1 500/2 000 €

**INTÉRESSANT ENSEMBLE AU SUJET DE LA GUERRE DES BALKANS ET DE LA TURQUIE**, au directeur du *Gil Blas*, dans lequel Loti publie, du 20 novembre 1912 au 15 mars 1913, ses « *LETTRES SUR LES BALKANS* » qui, augmentées de nombreux témoignages et documents, fourniront la matière de sa **Turquie agonisante**, ouvrage publié chez Calmann-Lévy en 1913.

Novembre 1912. Le 10, télégramme remerciant Mortier d'avoir été « plus courageux que l'autre » [l'article *Encore les Turcs* avait été refusé par *Le Figaro*]. Le 12, il s'excuse d'avoir proposé sa seconde lettre [*Lettre sur la guerre moderne*] au *Figaro*, « pour les besoins de la cause [...] je voulais qu'on m'entende à l'étranger, et vous savez qu'à l'étranger c'est la *Figaro* qui est le plus lu. Mais, à présent que j'ai commencé à paraître chez vous, vous me reverrez, n'en déplaise à notre ami CALMETTE qui est le plus gentil des hommes, mais trop craintif »... Suivent télégrammes de corrections, renvois d'épreuves corrigées, remplacements de mots au dernier moment (par ex. « "raffinement du meurtre" par "impulsion vers le meurtre" »), etc. Le 22, il s'inquiète : « Vous n'allez pas tarder, n'est-ce pas, à publier ma seconde lettre. *L'heure presse* » ; en cas d'empêchement, qu'on la lui renvoie « pour que je la fasse coute que coute paraître ailleurs ». Il faut y rajouter le petit couplet sur les Arméniens que Mortier avait coupé précédemment...

Décembre. Le 2, il insiste pour recevoir en double les numéros de *Gil Blas* qui contiennent ses lettres. « Vous savez que la publication de cette dépêche m'a brouillé à mort avec Calmette ; cela me fait vraiment de la peine »... Le 14, son secrétaire Mauberger annonce que le « maître » a encore deux ou trois lettres sur la Guerre des Balkans à confier au *Gil Blas*, mais qu'il tient à présent que « sa collaboration lui soit payée, afin qu'il puisse en envoyer le prix au Croissant Rouge Ottoman », laissant Mortier libre d'en fixer le montant... 30 déc. Il s'attendait à cette réponse : « de la part de la presse salariée, c'était à prévoir ». Il demande de supprimer la dernière phrase de sa 3<sup>e</sup> lettre : « "–bien que ma conscience m'oblige hélas ! à faire pas ailleurs mes réserves sur le caractère de ce peuple opprimé" »...

Février 1913. AFFAIRE DES OFFICIERS DU BRUIX, après un démenti paru dans le *Matin* (coupure jointe) sous le titre *Les Officiers du Bruix démentent les affirmations de Pierre Loti*, qui avait déclaré dans son ouvrage *Turquie agonisante* que les officiers du croiseur français Bruix avaient vu des soldats grecs ou serbes arracher les yeux à des prisonniers turcs à Salonique. Les officiers affirment que cette déclaration est fausse. En réponse à cet entrefilet « si pénible pour moi et si nuisible à la cause que nous défendons tous les deux », Loti prie Mortier d'insérer dans le *Gil Blas* sa lettre au *Matin* : « C'est dans *Gil Blas* même que j'ai eu cette information, sous la signature de notre ami Bargone [Claude FARRÈRE] » ; il est persuadé qu'il a dit vrai. Manuscrit a.s. de sa lettre parue le 10 février dans le *Matin*, dans laquelle il reconnaît que son confrère avait été mal renseigné, et que les officiers n'ont rien vu. Il aurait dû vérifier cette information : « Quel triomphe, que ce démenti, quelle joie pour tous ceux qui s'acharnent contre les vaincus et leurs défenseurs ! Cependant, quelques yeux crevés de plus ou de moins, ce serait de bien moindre importance, auprès des atrocités partout commises sur des milliers de musulmans »... 16 février : il remercie « de l'article que vous avez si spontanément publié pour me défendre. Voici une lettre de Claude FARRÈRE, rétablissant les faits »... Farrère renvoie entretemps une plus longue seconde dépêche, les télégrammes se croisent, l'agitation est palpable, et finalement Farrère écrit à Mortier, en le priant de publier sans crainte sa lettre de défense que Loti ne souhaitait plus publier : « Il craint, me dit-il, d'attirer sur moi la meute des aboyeurs hellénophiles acharnée en ce moment contre lui-même. Je n'ai jamais eu peur d'aucune meute, et je vous prie instamment de publier la lettre en question »... Le 21, par pli recommandé, Loti prie Mortier de ne publier que la dernière lettre de Farrère, en ne changeant qu'une seule phrase...

18 avril. « Hélas ! non, malgré mon affection et admiration profonde pour Claude Farrère, je ne puis faire l'article sur son livre – pour des raisons que je vous dirai »... Demandes de publications, recommandations : en faveur de M. ODELIN « qui a tant lutté pour nos pauvres amis de Turquie », et de M. André GAYAT « très érudit, très lettré, conférencier à succès, qui souhaitait entrer au *Gil Blas* »... Loti suit toujours l'actualité turque avec la plus grande attention : « les événements de Stamboul me tiennent nuit et jour dans l'angoisse, dans l'indignation exaspérée ; je suis frappé en plein cœur et il ne faut rien me demander en ce moment ». Quoi qu'il fasse, il est raillé ou injurié dans la presse : « cela ne me gêne pas beaucoup, mais pourquoi aller au-devant »... Automne 1913. La seconde guerre balkanique a pris fin, et le traité de Constantinople a été signé le 29 septembre, entre la Bulgarie et l'Empire ottoman. Il envoie « un article de tête qui a épouvanter notre pauvre ami Calmette », qu'il prie de publier d'urgence sans rien changer : « Ces Bulgares et surtout leur Ferdinand nous révoltent »...

... / ...

*Echo*

[Nous avons reçu de M. Pierre Loti la lettre qui suit :

[Monsieur le Directeur des actes en chef

D'après une note de Salviéne, publiée par votre journal, je me suis trompé en disant que des officiers du "Brûlé" avaient vu des soldats alliés courir les grottes à des prisonniers turcs. Cette information, je la tirais d'un article, paru deux mois auparavant dans un grand journal parisien, sous la signature d'un autre officier français — que je ne connais pas nom, il est mort, je suis certain ; j'avais eu le droit de ne pas la recopier, connaissant alors l'autre pour ne jamais mettre de sincérité en cause ; cette fois, il avait été mal traduit, c'est indiscutable, et les officiers du Brûlé n'ont, de toute leur vie, pu que lire l'affirmation.

Un tel trompe, que ce démenti, quelle joie pour tous ceux qui s'acharnent contre les vaincus et leurs défenseurs ! Cependant, quelques gars dans le plus au moins, ce sont de bien sincères amis, au point des atrocités partout commises sur des milliers de musulmans, affirmées par des témoins sans nom, et qui bientôt, malgré la terrible courture des Alliés, seront inscrits dans l'histoire en grandes lettres rouges ; tous ces hommes dans parti pris n'ont pas à me accorder cela.

Donc, la seule chose qui me fait vraiment pénible en cette affaire, c'est la forme presque haineuse que cet jeune officier ait donné à cette rectification. J'en suis d'autant plus surpris que je connais depuis des années le commandant du "Brûlé", saa sympathie duquel je croyais pourvoir complète. N'auroit-il pas fait par une de meilleures camaraderie ou si avantageuse aussi même de l'écrire ? Il va sans dire, je me sens un peu mal à l'aise pour publier.

Pierre Loti

Paru dans Le Matin... 15.11.13  
10 Novembre 1913

En novembre 1913, un jeune officier journaliste bulgare d'origine arménienne, Archag Torcom, provoque en duel Loti pour ses positions ouvertement pro-ottomanes. 5 novembre. Loti préfère d'abord garder le silence, « plus dédaigneux et digne », mais Gaston Calmann-Lévy « a entre les mains ma lettre toute prête, avec prière d'en faire faire plusieurs copies », à envoyer à plusieurs journaux, afin qu'elle ait le plus de retentissement possible... Aussitôt, les candidatures ottomanes pour le remplacer arrivent et Loti les fait publier : il a reçu un message d'ENVER BEY, « le héros de Tripolitaine et d'Andrinople », qui lui envoie son aide-de camp exprès de Turquie ; et les lettres de « Deux nouveaux officiers turcs encore [qui] demandent à se battre avec l'Arménien-Bulgare », prêts à mourir pour l'honneur : « À tous, M. P. Loti répond en les conjurant de ne pas relever un défi qui émane d'un fou »... 6 novembre. « Tous ces braves gens qui veulent se battre pour moi m'obligent à sortir du silence ». Calmann-Lévy lui enverra sa lettre demain, et il espère qu'il ne lui en voudra pas de la publier simultanément dans d'autres grands journaux... Etc.

75. **Pierre LOTI** (1850-1923). MANUSCRIT autographe signé, TAPUSCRIT avec additions autographes, et 5 L.A.S., plus documents joints, mai-octobre 1913. 500/700 €

DOSSIER CONCERNANT LA PROTESTATION DE LOTI CONTRE LA DÉCISION DU GOUVERNEMENT DE DÉCLASSER LES OUVRAGES FORTIFIÉS DE ROCHEFORT.

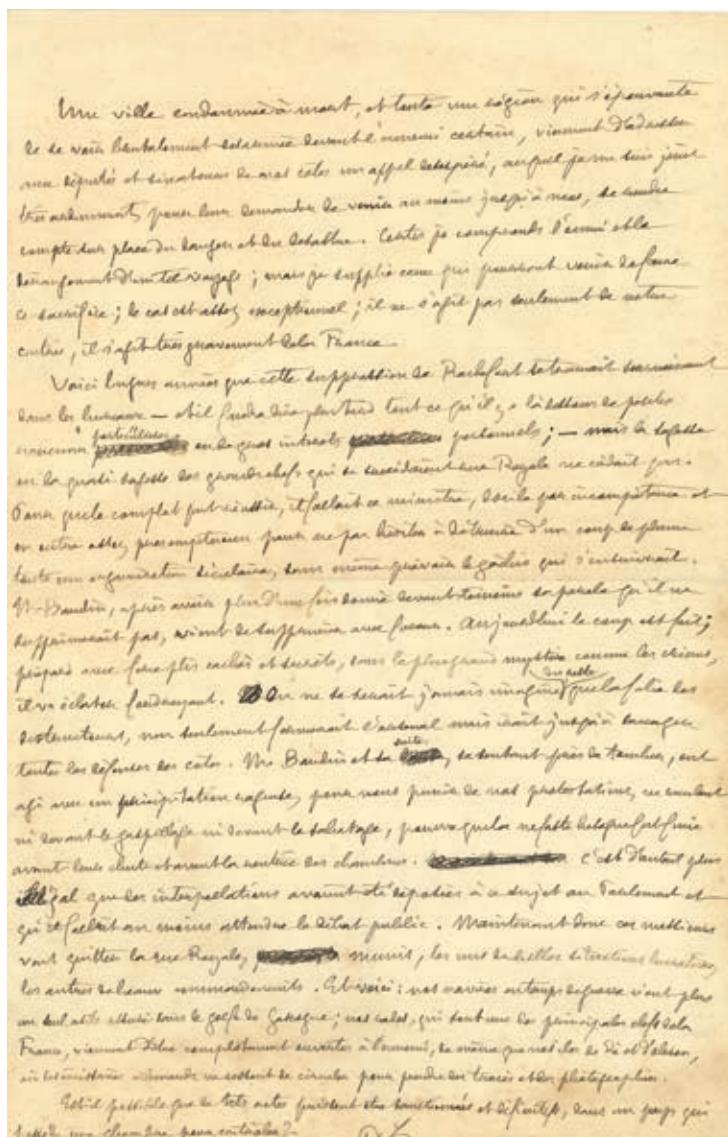
\* MANUSCRIT autographe signé « P.L. » (1 p. in-fol. avec qqs ratures et corrections) : « Une ville condamnée à mort, et toute une région qui s'épanouit le de vain batalement déclasseur devant l'ennemi certain, viennent d'adresser aux députés et sénateurs de nos côtes un appel désespéré, auquel je me suis joint très ardemment pour leur demander de venir au moins jusqu'à nous, se rendre compte sur place du danger et du désastre. [...] il ne s'agit pas seulement de notre contrée, il s'agit très gravement de la France »... Etc.

\* TAPUSCRIT avec 2 additions autographes, **La Question du port de Rochefort**, article paru à la « une » du *Gil Blas* du 28 octobre 1913 (5 p. in-4 dactylographiées, rousseurs), attaquant notamment le ministre de la Marine Pierre Baudin, et critiquant vivement la décision de destruction des défenses du littoral comme « une insanité et un crime ».

\* 5 L.A.S. à Pierre MORTIER, directeur du *Gil Blas*, plus 3 télégrammes, Paris, Rochefort et Hendaye mai-octobre 1913, concernant cette campagne, et la publication de l'article, les corrections à lui apporter, etc.

\* Stéphane LAUZANNE : L.S., 6 juillet 1913, priant Loti de délier *Le Matin* de sa promesse de publier son article, et lui donnant des renseignements confidentiels sur cette décision (2 p. 3/4 in-8, en-tête).

ON JOINT une L.S. de Stéphane LAUZANNE (6 juillet 1913), expliquant le refus du *Matin* de publier l'article de Loti ; 5 cartes postales satiriques concernant cette affaire ; copie d'une proclamation du « Comité radical socialiste unifié » contre l'engagement public de Loti dans les élections législatives de mai 1914, avec note autogr. de Loti : « Affiches placardées contre moi sur les murs de Rochefort » (plus une coupure de presse).





76

76. **Pierre LOTI** (1850-1923). 6 L.A.S., 4 cartes postales a.s., 6 cartes de visite autographes, et 2 MANUSCRITS autographes. 300/400 €

Hendaye 1<sup>er</sup> septembre, à son filleul Julien LE COR (fils de « mon frère Yves ») : il ne pourra pas venir en Bretagne... – Il est surmené, « et puis ma vie très sombre »... – « Si vous êtes un mystique, allez voir les désolations de la Terre Sainte. Dans le cas contraire, gardez-vous en bien et allez dans l'Inde où tout est pour la joie des yeux »... – Il tient à « rester en dehors de toutes les enquêtes »... – Il refuse de lire un ouvrage : « j'ai été élevé avec les évangiles, que je sais presque par cœur ; mais tous leurs commentaires humains, – sauf l'Imitation, – me semblent toujours trop insuffisants et intolérables »... – Il est « tout acquis en principe » à la candidature d'Abel Hermant, mais ne peut s'engager « sans savoir contre qui il se présente »... Plus une enveloppe au lieutenant de vaisseau Bargone [Claude Farrère] à Toulon.

Carte postale aux têtes de Loti et Ramsès II avec légende autographe : « Pierre Loti, non encore momifié en 1909. Ramsès II (Sesostris) momifié en 1258 avant J.C. » ; plus une autre avec légende impr., écrite au verso. Photographie signée et annotée sur les rives du Bosphore. Loti dans le jardin de Rochefort.

Cartes de visite au nom de Julien Viaud ou de Pierre Loti.

Page 2 d'une lettre d'une « désenchantée » Seniba-Hanum remaniée et copiée par Loti, avec p.a.s. d'envoi à Excelsior pour verser les droits à Mme de Chateauneuf (1 page in-fol.). Page autographe (in-4) de corrections à un livre.

On joint divers documents : l.a.s. de Gaston Mauberger ; l.a. de la comtesse Diane à Laurent Tailhade ; un portrait gravé, une caricature impr. Par Sem, deux revues.

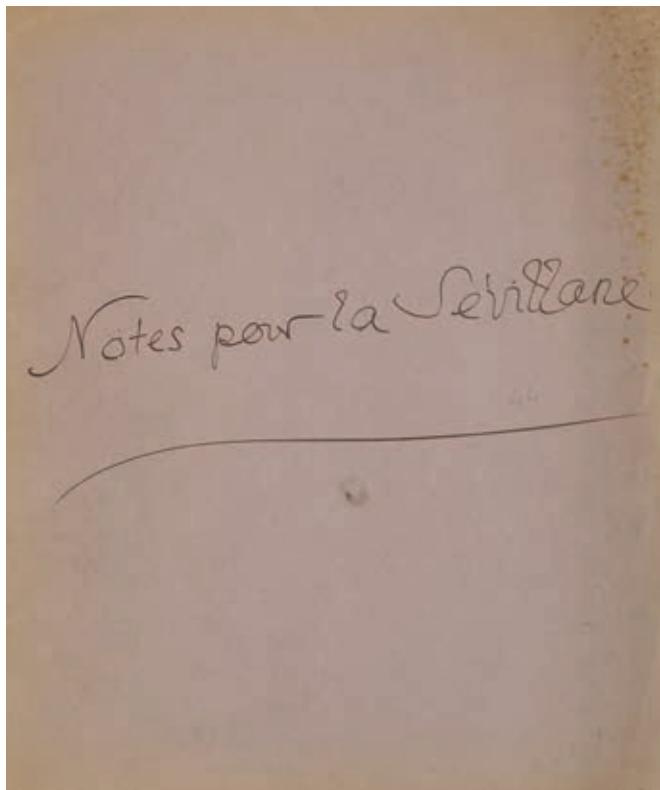
77. **[Pierre LOTI]**. 104 cartes postales et 9 photographies formats divers. 300/400 €

**RICHE ENSEMBLE ICONOGRAPHIQUE.**

Portraits à différentes époques de sa vie (une photo annotée avec Olivier d'Elva, 1911), en civil, en uniforme, en tenue d'académicien, en clown, à Hendaye, avec l'équipage du *Formidable*, etc. La maison de Rochefort : l'extérieur, la grande salle, la salle chinoise (une avec dédicace a.s.), le bureau-bibliothèque, la salle des momies, la salle gothique, la mosquée, la chambre arabe, le salon turc, le jardin et le cloître... Loti et ses chats. La fête Louis XI. La maison d'Oléron et la tombe. Les funérailles.

78. **[Pierre LOTI]**. Christian GENET, Daniel HERVÉ. *Pierre Loti l'enchanteur* (La Caillerie, Gémozac, 1988) ; in-4, relié maroquin fauve, tranches dorées. 150/200 €

Édition originale tirée à 900 exemplaires, NUMÉRO 1 DES 100 EXEMPLAIRES DE LUXE imprimé pour Christian Genet, signé par les auteurs et les deux petits-fils de Pierre Loti, Pierre et Jacques Loti-Viaud.



21

Toutefois, avant de quitter une porte qui se fermait sur tant de mystère, il aperçut non loin de là un marchand de cerillons assis dans un coin d'ombre, et qui mettait dix réaux dans la main il lui demanda :

— Qui habite là ?

— La señora Concepcion Pérez, femme de don ~~Manuel~~ Manuel Figueira.

— Son mari est à Séville ?

— Son mari est en Amérique.

Sans en entendre davantage, l'adolescent jeta une nouvelle pièce sur les genoux du vendeur et s'en fut, "de deux jambes sur l'une", comme dit le poète, à son hôtel.

Tout en suivant le fil de ses promenades dans la calle Mendero, il examinait le résultat de sa journée, en admirant combien la vie est chose facile. En une heure : cette rencontre, et l'œuf jeté, et l'œuf rendu.

79

79. **Pierre LOUYS** (1870-1925). MANUSCRIT autographe, **Notes pour la Sévillane** ; 40 ff. in-4 et in-8 montés sur feuilles de vergé, reliés en un vol. in-4 maroquin janséniste rouge, cadre int. orné de filets dorés (Canape). 5 000/6 000 €

PRÉCIEUX ENSEMBLE DE NOTES ET DE RÉDACTIONS DE PREMIER JET, AYANT SERVI À L'ÉLABORATION DE **LA FEMME ET LE PANTIN**.

On sait que ce roman fut écrit avec une surprenante rapidité : vingt jours, selon l'écrivain lui-même ; mais cette rédaction avait été précédée de tout un travail documentaire, que nous pouvons suivre ici. C'est au cours de son second voyage à Séville (août-septembre 1896) que Louÿs commença à rédiger ce qui s'appelait alors *La Mozita*, avant de devenir *La Sévillane*, puis enfin *La Femme et le Pantin*.

Les notes documentaires constituant la première partie de ce dossier furent probablement prises lors du séjour à Séville. On trouve ici des notes variées : indications de mœurs ou de coutumes (... « Type arabe des femmes / Pâtisseries, oranges, fruits confits »...), listes de vocabulaire (« Mots espagnols reçus en français », « Locutions espagnoles », « Mots français dérivés de l'espagnol »), recherche d'un titre, du « mot de la fin », noms des personnages, titres et découpage des chapitres avec nombre de pages, plans du roman (différents de celui qui sera retenu), chronologie de la rédaction (Séville 8 septembre 1896 - Le Caire 5 avril 1898), notes pour une révision, etc. Une curieuse page consiste en un brouillon d'article hostile : « Exécrable roman. Action froide. Style quelconque. Tel est le bilan de la Mozita. [...] Nous ne retrouvons pas ici les qualités qu'une partie de la presse avait voulu attribuer, avec une bienveillance coupable, au vieil auteur d'*Aphrodite*. On sait en effet que le pseudonyme de Pierre Louÿs cache un publiciste de bas étage, dont le visage contrefait et la démarche claudicante sont connus du boulevard depuis le Second Empire »...

Une seconde partie rassemble 24 pages (partiellement remplies) d'une première rédaction, avec corrections et ratures, présentant de nombreuses variantes avec le texte définitif. On y trouve des fragments de scènes capitales du roman, en des versions successives : première rencontre avec Concha Perez, scène dans le wagon, visite de Don Mateo à la Manufacture de Tabacs : « Je ne répondais pas à toutes. Qui peut se flatter d'avoir le dernier mot avec une cigarrera ? Mais je les regardais une à une, et leur nudité se conciliant mal avec l'idée d'un travail pénible, je croyais voir toutes ces mains ardentes se fabriquer à la hâte d'innombrables petits phallus en feuilles de tabac. [...] Mais je les regardais presque toutes et je m'arrêtai parfois devant un admirable corps féminin comme vraiment il n'y en a qu'ici, un torse chaud, plein de chair, velouté comme un fruit, et suffisamment vêtu par la peau brillante d'une couleur uniforme et foncée où se détachent avec vigueur l'astrakhan noir des sous-bras et les stigmates larges des seins »...

On remarquera une page de la main de Georges Louis, demi-frère de l'auteur, brèves notes d'appréciation sur le manuscrit que son frère lui avait soumis...

Jean-Paul Goujon, « La genèse de *La Femme et le Pantin* de Pierre Louÿs, d'après des documents inédits », *Estudios de Lengua y Literatura Francesas*, Univ. de Cadiz, n° 2, 1988, p. 71-84.

80. **Pierre LOUYS** (1870-1925). *Les Aventures du Roi Pausole*. « Manuscrit qui a servi pour l'impression », copie préparée en partie imprimée et en partie autographe ; V-230 pages in-fol. montées sur onglets et reliées en un vol. in-fol. maroquin fauve, cadre intérieur de filets dorés, étui (Canape). 4 000/5 000 €

**MANUSCRIT COMPLET DE CE ROMAN, EN PARTIE AUTOGRAPHE.**

Parues d'abord en feuilletons dans *Le Journal* du 20 mars au 7 mai 1900, *Les Aventures du Roi Pausole* ne satisfaisaient pas Louÿs qui, pressé par des besoins d'argent, en avait donné le début sans avoir écrit la fin, et fut condamné à écrire ses douze pages quotidiennes. C'est lors de son séjour au Caire de février à mars 1901 qu'il peut en revoir le texte, le corriger et le remanier considérablement pour l'édition en librairie chez Fasquelle.

Ce « manuscrit qui a servi pour l'impression » se compose des coupures des feuilletons, collées sur de grandes pages dans les marges desquelles Louÿs peut inscrire à l'encre violette ses NOMBREUSES CORRECTIONS ET ADDITIONS AUTOGRAPHES, et des épigraphes en tête de chaque chapitre.

Toutes les pages sont corrigées. Les additions sont parfois importantes : on compte une trentaine de pages entièrement autographes, notamment tout l'Épilogue qui est ajouté. Sont autographes : page de titre, « du même auteur », dédicace, liste des personnages, p. 17 à 24, 38 et 39, 65 à 67, 71 à 75, 81, 103 à 120, 122, 147 à 153, 188 à 191, 199 à 213, 222 à 230.

Une note sur la page de titre précise que ce manuscrit doit être renvoyé au Caire avec les épreuves. En tête, Pierre Louÿs a inscrit une page de dédicace : « A Jean de TINAN, qui a emporté la promesse de cette simple dédicace... P.L. Septembre 1898 ». Il a dressé, sur une autre page, la longue liste des « Personnages ».

# Les Aventures du ROI PAUSOLE

Il se voit qu'ès nations où les loix de la bénédicience sont plus rares et lasches, les loix primitives de la raison commune sont mieux observées

Montaigne - III.5

xième I  
chapitre Premier

COMMENT LE ROI PAUSOLE CONNUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS LES VICISSITUDES DE L'EXISTENCE

Le Roi Pausole rendait la justice sous un cerisier, parce que, disait-il, cet arbre le donne de l'ombre autant qu'un autre et ~~sur~~ sur le chêne séculaire l'avantage de porter des ~~fruits~~ fort agréables en été.

Bien qu'il conservât pour lui-même le grand costume historique dont l'ampleur et la draperie lui semblaient composer au mieux la majesté de la personne royale, il n'était pas toutefois l'ennemi d'un perfectionnement ~~discret~~. On doit vivre avec son temps. Le Roi Pausole portait une couronne de style qui dissimulait sous une mince, mais éclatante pollicie d'or, sa monture en aluminium. Il aimait à faire remarquer combien cette coiffure était plus légère que la chapeau haut de forme de son cousin le roi de Grèce. Certains passants ne se trompaient point sur le métal de l'objet. Mais, disait encore le Roi, quand on est assez malin pour discerner à distance une qualité d'orfèvrerie on ne saurait ressentir à la vue de la couronne, fût-elle d'or massif et pesant, aucune impression sérieuse. Il est donc inutile de se charger la tête.

Le Roi Pausole était souverain absolu de Tryphème, terre admirale dont je pourrais, au besoin, expliquer l'omission sur les atlas politiques en hazardant cette hypothèse que, les peuples heureux n'ayant pas d'histoire, les pays prospères n'ont pas de géographie. On laisse encore en blanc, sur les cartes récentes, certaines contrées inconnues : on a laissé Tryphème en bleu, dans la Méditerranée. Cela paraît tout naturel. Eh bien, non ! Telle n'est pas la raison d'une si fâcheuse lacune.

garde /

raisonnable /

discrètement / a/

bien des /

Je continuerais en remarquant que Dalí est superflu : cette Girafe en feu est par exemple une bête caricature, une surenchère non intelligente – puisque surenchère facile et inutile – de cette image que j'ai peinte montrant : un morceau de papier en flammes, et une clef en flammes –, image qu'ensuite j'ai précisée en ne montrant qu'un seul objet en flammes : une trompette.



(le titre en est :  
"L'invention des feu")

Dali prouve, par ailleurs, depuis quelque temps déjà, qu'il est bien de ce monde sordide où l'on fait une visite au Pape et où l'on donne une valeur à la peinture historico-religieuse sans devoir être le moins du monde, avoir des sentiments religieux qui justifieraient cette manière de "paraître" – ce qui est bien le signe de la superficialité qui est plus qu'abondante partout et toujours –

La question du Néant qui vous passionne : (Il est la seule grande merveille du monde) ne me laisse pas indifférent, vous n'en doutez pas. Cette question qui nous concerne essentiellement

est techniques qu'il est + les penseurs professionnels. Doute malgré leur langage ut pour le simple "honnête de la lecture maladroite ouvrages, je conclus que, leur travail de construction et le sentiment de triste : le sentiment à interdit de donner dans la niaiserie. très éloquent, le suis parce que pour les "beaux esprits", "à expliquer", ce esprits" ne savent

et le 1<sup>e</sup> et et est une "forme" + donner sensibles, Il n'en est une "que des idées = "néant" - nous, René Magritte

#### 81. René MAGRITTE (1898-1967). L.A.S. avec DESSIN, samedi [28 mars 1959], à André BOSMANS ; 3 pages in-8 au stylo bleu. 4 000/5 000 €

##### BELLE LETTRE SUR LES PEINTRES SURREALISTES, ILLUSTREE DU DESSIN DE SON TABLEAU *L'INVENTION DU FEU*.

Magritte parle tout d'abord de son incompréhension en pataphysique, « un fait indiscutable », et de l'inutile, qui est « ce qui est nécessaire, c'est à dire ce qui nous manque »... Puis il évoque l'exposition qui eut lieu à Ostende en juillet-août 1953 sur l'art dit fantastique. Bosmans oublie dans son récit « ce qui me semble, avant moi, ERNST et ce superflu DALI que vous citez, tout d'abord à retenir : CHIRICO. Il est en effet le premier peintre qui ait pensé à faire parler la peinture d'autre chose que de peinture. [...] Je dirais ensuite que Ernst a parfois une réalité qui réveille notre confiance dans le merveilleux si elle s'endort. [...] Dalí est superflu : cette Girafe en feu est par exemple une bête caricature, une surenchère non intelligente – puisque surenchère facile et inutile – de cette image que j'ai peinte montrant un morceau de papier en flammes et une clef en flammes, image qu'ensuite j'ai précisée en ne montrant qu'un seul objet en flammes : une trompette. [DESSIN du tableau *L'Invention du Feu*]. [...] Dalí prouve, par ailleurs, depuis quelque temps déjà, qu'il est bien de ce monde sordide où l'on fait une visite au pape et où l'on donne une valeur à la peinture historico-religieuse sans le moins du monde avoir des sentiments religieux qui justifieraient cette manière de "paraître" – ce qui est bien le signe de la superficialité qui est plus qu'abondante partout et toujours. La question du Néant qui vous passionne : (Il est la seule grande merveille du monde) ne me laisse pas indifférent, vous n'en doutez pas. Cette question qui nous concerne essentiellement est "traitée" par des techniciens qu'il est bien difficile de "suivre". Les penseurs professionnels se comprennent sans doute malgré leur langage barbare et trop savant pour le simple "honnête homme". Cependant, de la lecture maladroite que je fais de leurs ouvrages je conclus que, indépendamment de leur travail de construction, certains d'entre eux ont le sentiment de ce qui n'est pas à construire : le sentiment du mystère dont il est interdit de donner un sens sans tomber dans la niaiserie. Le Néant est un mot très éloquent, le mystère sous-entend pour les "beaux esprits" quelque chose "à percer", "à expliquer", ce qui signifie que ces "beaux esprits" ne savent pas de quoi il s'agit. Je pense que le mystère est le premier et le dernier mot et que le Néant est une "forme" du mystère à laquelle nous sommes sensibles, comme "l'un et le multiple" en est une autre. Du mystère nous n'avons que des idées = néant »...

82. **René MAGRITTE** (1898-1967). L.A.S. avec MANUSCRIT autographe signé, [Bruxelles 11 mars 1963], à son ami André BOSMANS ; 1 page in-4, enveloppe. 1 200/1 500 €

CONTRE LA PEINTURE ABSTRAITE.

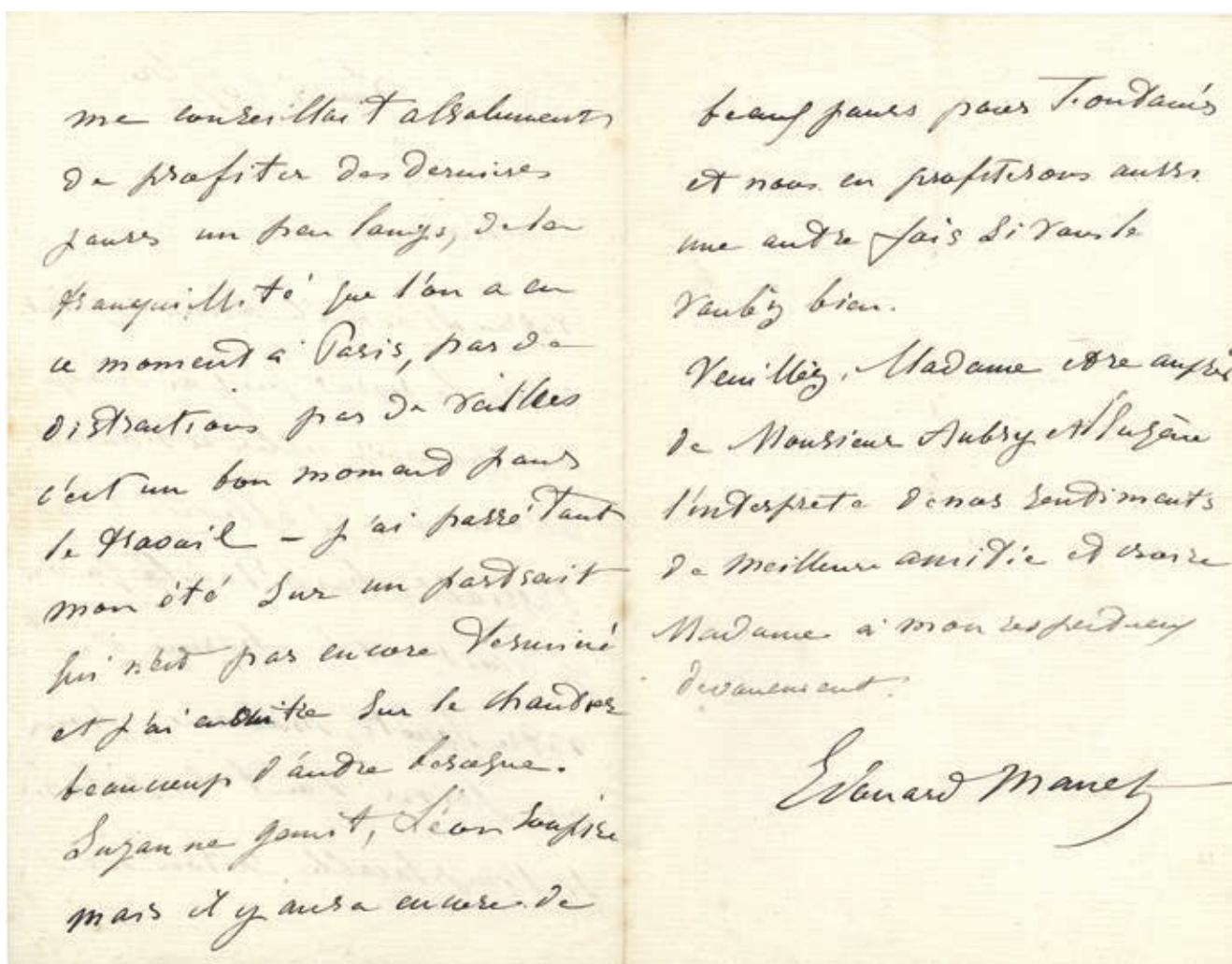
Il envoie un texte « ne varietur » destiné au numéro 9 de la revue *Rhétorique* : « La bêtise éternelle se manifeste notamment ces temps derniers en prétendant venu le moment où l'art de peindre est remplacé par un soi-disant art dit "abstrait", "non-figuratif" ou "informel" – qui consiste à déposer de la "matière" sur une surface avec plus ou moins de fantaisie et de conviction. Mais l'acte de peindre s'accomplit pour qu'apparaisse la poésie et non pour que le monde soit réduit à la variété de ses aspects matériels. La poésie n'oublie pas le mystère du monde : elle n'est pas un moyen d'évasion ni du goût pour l'imaginaire, elle est la présence de l'esprit »...

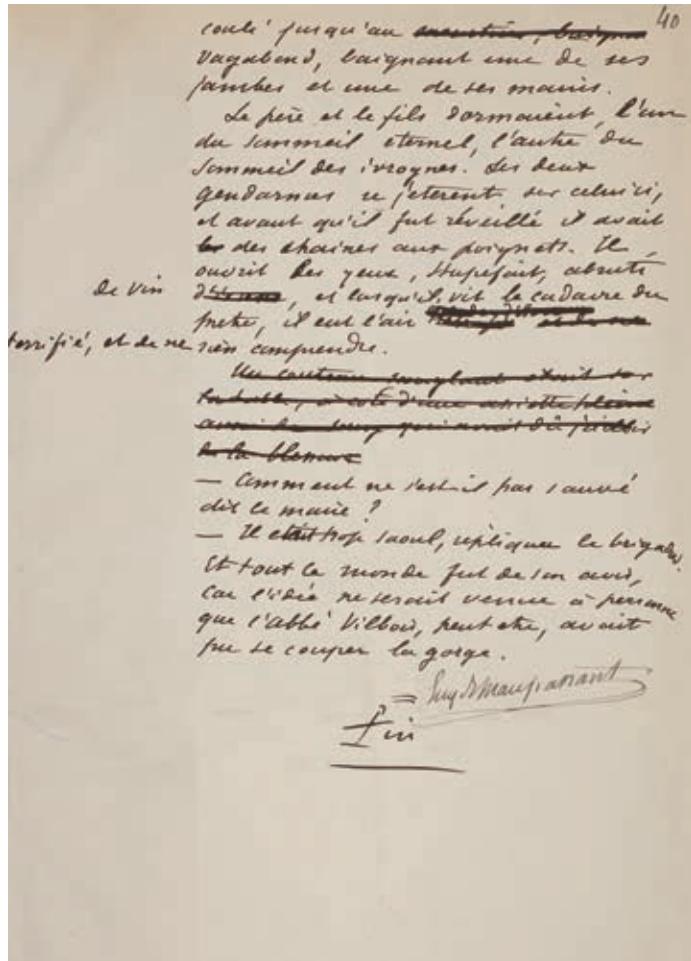
ON JOINT le manuscrit autographe signé de la première version, plus brève, de ce texte (demi-page in-4).

83. **Édouard MANET** (1832-1883). L.A.S., Lundi 20 septembre [pour 19 septembre 1864 ?], à Madame AUBRY ; 3 pages in-8. 2 500/3 000 €

BELLE LETTRE SUR SON TRAVAIL.

Il est désolé de ne pouvoir se rendre à Fontaines cette année : « J'apprécie trop l'agréable hospitalité qu'on y reçoit et le charme de votre société, Madame, pour me priver d'un tel plaisir si l'implacable raison ne me conseillait absolument de profiter des derniers jours un peu longs, de la tranquillité que l'on a en ce moment à Paris, pas de distractions pas de veillées c'est un bon moment pour le travail – J'ai passé tout mon été sur un portrait qui n'est pas encore terminé et j'ai ensuite sur le chantier beaucoup d'autre besogne. Suzanne gémit, Léon soupire mais il y aura encore de beaux jours pour Fontaines et nous en profiterons aussi une autre fois »...





84. **Guy de MAUPASSANT** (1850-1893). MANUSCRIT autographe signé, *Le Champ d'oliviers*; titre et 40 feuillets in-fol. (31 x 20 cm) écrits au recto, reliés en un volume petit fol. vélin ivoire à rabats, double encadrement de filets dorés avec fleurons aux angles (Franz). 12 000/15 000 €

**MANUSCRIT COMPLET, DE PREMIER JET, D'UNE DES DERNIÈRES NOUVELLES DE MAUPASSANT.**

*Le Champ d'oliviers* fut publié en feuilleton dans *Le Figaro* du 19 au 23 février 1890, et recueilli en avril 1890 dans *L'Inutile Beauté*. François Tassart rapporte dans ses *Souvenirs* que Maupassant avait lu sa nouvelle à Taine, et que celui-ci s'était écrié « que c'était de l'Eschyle ». C'est une des nouvelles les plus tragiques de Maupassant, comme le souligne Louis Forestier : « Tout converge sous le signe de ce qu'on appellera, selon l'humeur, hasard ou fatalité : les thèmes de la perfidie féminine, du bâtard, du parricide, de la religion. Tout se resserre et s'ordonne entre sujets jusqu'ici dispersés à travers l'œuvre ».

C'est l'histoire d'un curé de Provence, ancien hobereau picard qui s'est fait prêtre à la suite d'un amour malheureux, et qui retrouve le fils né de cette ancienne liaison, devenu un malfaiteur criminel et ivrogne...

De premier jet, le manuscrit présente de NOMBREUSES RATURES ET CORRECTIONS, avec plusieurs passages biffés. Le titre primitif, biffé, était *L'Abbé Vilbois*.

Très élégamment relié par Franz, le manuscrit avait été donné par Maupassant à la comtesse POTOCKA (comme en témoigne un article de Maurice Monda joint).

de Champs d'Olivières. 1

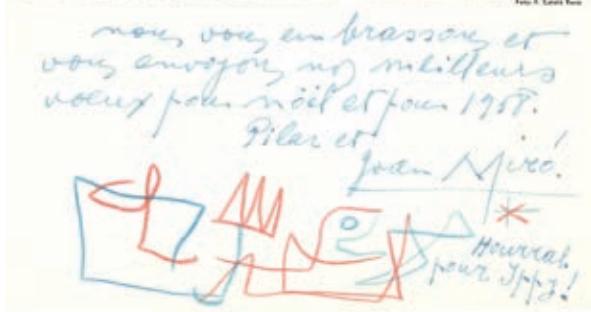
L'abbé Vilbois

Quand ces hommes du port, du petit  
port provincial de Garandou, accros  
~~de la baie de Cap~~ <sup>de la baie</sup> Piscia cette Manille  
et loulou apercevaient la barque de  
l'abbé Vilbois qui revenait de la  
pêche il descendirent sur la plage  
pour l'aider à tirer les bateaux.

L'abbé était seul赤道的, et il  
venait comme un vrai marin, avec  
une énergie rare malgré ses soixante  
vingt ans. Les manches retroussées  
sur des bras musclés, la soutane  
ouverte et serrée entre les genoux,  
impes <sup>cabas</sup> déboutonnée sur la poitrine, sans  
trousse sur le banc à son côté, et  
la tête coiffée d'un chapeau cloche  
en liège recouvert de toile blanche  
et avait l'air d'un solide, <sup>évidemment</sup> marin  
écclesiastique en pays chauds,  
fait pour les aventures plus que  
pour dire la messe.

De temps en temps il regardait  
derrière lui pour bien reconnaître  
le point d'Albordago, puis il  
recommençait à tirer, d'une façon  
systématische, méthodique et forte,  
pour bien moutrer, une fois de  
plus, à ces mauvais marchands du  
midi, comment nagent les  
hommes du Nord.

La barque lourde toucha le  
sable et glissa dessus comme si  
elle allait ~~escalader~~ gravir toute  
la plage en y enfouissant sa  
quille, puis elle roulota net, et



86. **Joan MIRÓ** (1893-1983). L.A.S., Palma de Mallorca 14 mars 1966, à Henri MATARASSO ; 2 pages in-4, en-tête Son Abrines - Calamayor - Palma de Mallorca. 1 200/1 500 €

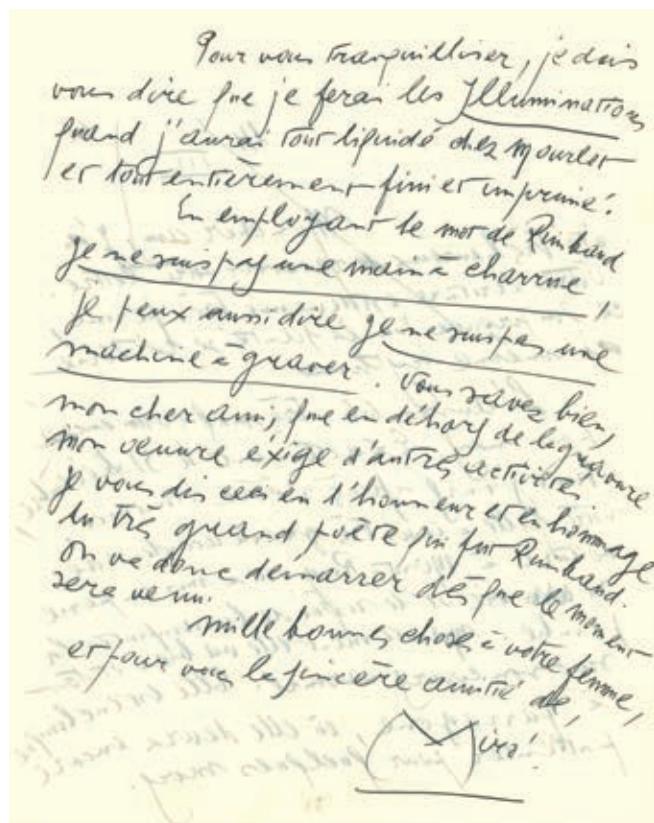
« L'année 66 a très mal commencée pour nous. Exactement le 31 Décembre, huit jours après s'être remariée, notre fille a eu un très grave accident de voiture à Mont-Roig qui a mis en péril sa vie et le risque de lui amputer la jambe ». Maintenant elle va mieux et se remet doucement à Tarragone... Il tranquillise son ami sur son projet d'illustrer les *Illuminations* de RIMBAUD : « je ferai les *Illuminations* quand j'aurai tout liquidé chez MOURLOT et tout entièrement fini et imprimé. En employant le mot de Rimbaud Je ne suis pas une main à charrue, je peux aussi dire Je ne suis pas une machine à graver. Vous savez bien, mon cher ami, que en dehors de la gravure mon œuvre exige d'autres activités. Je vous dis ceci en l'honneur et hommage du très grand poète qui fut Rimbaud. On va donc démarrer dès que le moment sera venu. »...

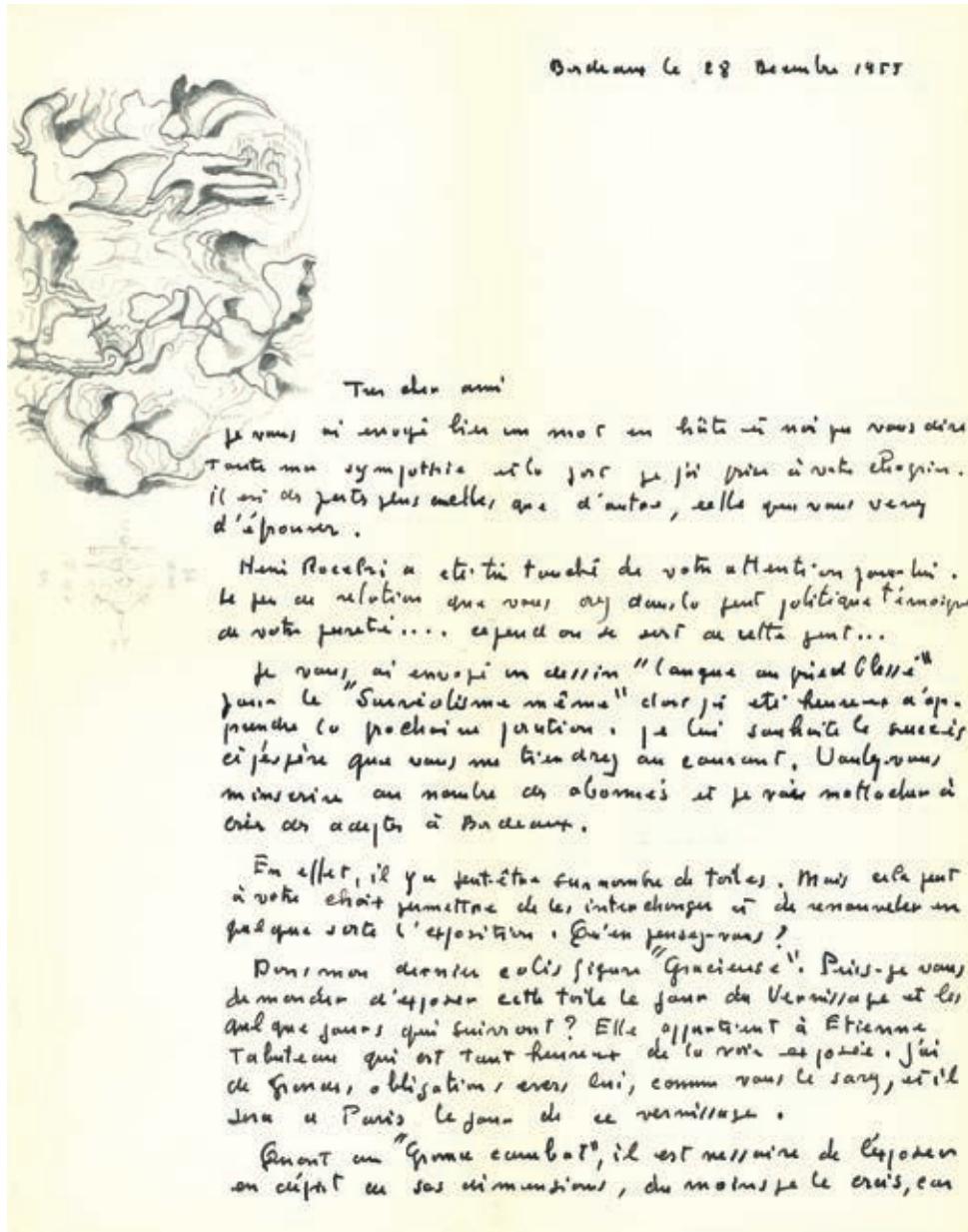
85. **Joan MIRÓ** (1893-1983). L.A.S. avec DESSIN, [Palma de Mallorca fin décembre 1957], à Peter et Hélène BELLEW à Melbourne ; en bas d'une carte 23,5 x 17 cm illustrée d'une photographie noir et blanc d'objets en céramique catalans, le dessin 4 x 14 cm, enveloppe. 3 000/4 000 €

BELLE CARTE DE VŒUX DE FIN D'ANNÉE, ILLUSTRÉE D'UN DESSIN ORIGINAL AUX CRAYONS ROUGE ET BLEU.

« Nous vous embrassons et vous envoyons nos meilleures vœux pour Noël et pour 1958. Pilar et Joan Miró ». Il ajoute : « Hourra pour Jppy ! »

[L'Australien Peter Bellew (1912-1986) fut critique d'art, puis directeur de la section Arts et Lettres de l'Unesco et co-éditeur de la collection Unesco de l'art mondial].





87. **Pierre MOLINIER** (1900-1976). L.A.S. avec DESSIN, Bordeaux 28 décembre 1955, à André BRETON ; 1 page et demie in-4, enveloppe. 2 000/2 500 €

AU SUJET DE LA PRÉPARATION DE SON EXPOSITION À LA GALERIE L'ÉTOILE SCELLÉE ORGANISÉE PAR ANDRÉ BRETON du 27 janvier au 17 février 1956. Elle est illustrée dans le coin supérieur gauche d'un DESSIN ORIGINAL À LA MINE DE PLOMB.

Il lui a envoyé un mot pour lui dire toute sa sympathie et la part qu'il prend à son chagrin ; il félicite son « très cher ami » : « Le peu de relation que vous avez dans la gent politique témoigne de votre pureté »... Il lui a envoyé un dessin intitulé *Langue au pied blessé* pour la revue *Le Surréalisme même* « dont j'ai été heureux d'apprendre la prochaine parution. Je lui souhaite le succès » ; il demande un abonnement... À propos de l'exposition : il reconnaît qu'il y a peut-être surnombre de toiles, mais cela pourrait permettre de renouveler régulièrement l'exposition. « Dans mon dernier colis figure "Gracieuse". Puis-je vous demander d'exposer cette toile le jour du vernissage », pour faire plaisir à son propriétaire qui sera présent... « Quant au "Grand Combat", il est nécessaire de l'exposer en dépit de ses dimensions [...] car ce qu'il propose le met hors des ornières conformistes. J'en ferai l'expédition au dernier moment ». Pour les prix, il s'en rapporte au jugement de Breton, qui fera au mieux ; « Toutefois, je réserve "Le Grand Combat", "Succube", "Les Dames voilées", "Sortilège" et les "Seins étoilés n°2" pour lesquels je fixe moi-même les prix à 10 mille [...]. Je n'expose pas les dessins dans le but précis de vente, je les propose surtout comme modèles pour des illustrations. S'il y a amateur, ils peuvent toutefois être vendus. Vous verrez vous-même »...

TELEGRAPHIC ADDRESS,  
"SAVOY HOTEL,  
LONDON."

SAVOY HOTEL,  
EMBANKMENT GARDENS,  
LONDON.

Dimanche 27 Janvier

Ma bonne chérie  
J'ai reçu hier soir ta  
bonne lettre de vendredi  
si et nous serons à soin  
mardi à Bourgeois,  
et mardi à Ballybilly  
Gerald, mais il faut  
que tu me racontes  
la chose, je veux  
si je pourrai faire  
toujours un crédit  
économique, mais  
si j'accepterai et  
si je devrai à la  
Société générale à  
Bourgeois, mais il  
faut que tu fasses  
reconnaissance de la  
lettre, je veux à la  
toile que vais dessiner  
des planches d'explications  
à l'ordre d'ell. Ballybilly

je veux que tu es ton  
jours comme j'en  
souvent j'aimerai et j'aurai  
plus de temps pour faire  
ce que tu me demandes  
et que tu me veux  
M. de Blaauw  
qui de mes forces  
moi il a passé  
de dimanche, il  
fait un temps terrible  
bien une vraie tempe  
tête, mais aussi très  
plat, mais continue  
à essayer des pastels  
cela au moins beau  
coup. C'est que j'ai  
n'y vu plus habi  
tac, cela m'occupe  
et pourra me rend  
service. J'ai  
l'argent et il est fait  
occupé de son nou  
vel atelier que il  
installe fort luxueu  
sement. Jeudi il  
viendra - l'idée  
avec moi et soin  
me confirmer

88. Claude MONET (1840-1926). L.A.S. « ton vieux Claude », Londres Dimanche 27 janvier [1901], à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 4 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 2 000/2 500 €

BELLE LETTRE DE LONDRES.

Il l'entretient de leurs arrangements financiers et promet d'écrire le soir même à Bourgeois et à M. Fitz Gerald... « Quand à la toile je vais demander plus d'explications à M<sup>r</sup> Fitz Gerald. Il est tout à fait bien pour moi et voulait me faire recevoir dans un club the Art Club, mais n'y connaissant personne j'ai décliné son offre. Il était chargé de m'invité à dîner chez un peintre de ses amis pour Jeudi, mais comme Madame Hunter m'a demandé pour ce même jour je n'ai pu accepter »... Il attend impatiemment les nouvelles de Michel. Il l'engage à ne pas se faire de bile avec les domestiques. À Londres, « il fait un temps terrible, une vraie tempête ». Il continue à « essayer des pastels cela m'amuse beaucoup, bien que je n'y sois plus habitué, cela m'occupe et pourra me rendre service ». Il a déjeuné chez SARGENT qui « est tout occupé de son nouvel atelier qu'il installe fort luxueusement »...

LEOPHIC ADDRESS,  
"SAVOY HOTEL,  
LONDON."

SAVOY HOTEL,  
EMBANKMENT GARDENS,  
LONDON.

Lundi 28 janvier  
5 h.

Ma bonne chérie  
rien à motiver ta voix  
letter contenant celle de  
Blanche. et je t'envoie  
avec plaisir. que tu n'as  
pas trop bien et que tu  
t'occupe toujours à demander  
de. De l'heure d'aujourd'hui  
qu'il sera vers 11  
tu auras un peu soulagé  
je n'aurai toujours aucun  
de savoir que tu es  
comme avant. le change-  
ment de Michel va  
se faire. et je t'en  
tire au courant si  
si long... d'ailleurs  
J'espère espérance  
apprendre de nouvelles  
pour ta lettre de ce matin.  
je me fuis un peu

sang de tous les diables  
et ayant peu encore mis  
caisses. et j'espère  
que cela va venir. le mal  
d'aujourd'hui ne va pas  
pas apporté avec moi.  
elle va être retenue  
à la douane à New-  
haven. et ce n'est que  
samedi que je vais être  
ici. J. Dickson a  
envoyé le dépôt à son  
agent à New-Haven  
pour ouvrir le cabine  
à la douane, mais  
comme le samedi, pour  
plus que le dimanche  
ou le lendemain. que  
ce soit ici. J'en  
grand pein. J'en  
demanderai au agent  
qu'il perdre de temps.  
Il est vrai que je  
ne perds pas mon  
temps pour cela que  
je regarde beaucoup  
et observe ce que tu

89. Claude MONET (1840-1926). L.A.S. « ton vieux Claude », Londres Lundi 28 janvier [1901] 5 h., à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 6 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 2 500/3 000 €

BELLE LETTRE DE LONDRES.

Il se fait un mauvais sang de tous les diables de n'avoir pas encore reçu ses caisses, qui ont été retenues à la douane à Newhaven : « comme le samedi pas plus que le dimanche on ne fait quoi que ce soit ici, j'ai grand peur de ne les avoir que demain ou après. Quelle perte de temps. Il est vrai que je ne perds pas mon temps pour cela que je regarde beaucoup et observe ce que je devrais faire, que je fais force études au pastel, qui sont comme des exercices, mais cependant je voudrais être à l'œuvre plus sérieusement »... Il a diné hier soir au Café Royal avec George MOORE : « Nous avons beaucoup causé des événements, la mort de la queen [VICTORIA] le laisse froid et il traite d'hypocrisie tout ce deuil, il est plus que jamais contre la guerre et les Anglais et va quitter Londres pour se retirer à Dublin en Irlande. C'est décidément un type curieux et intéressant »... Il apprécie l'amabilité et la prévenance de SARGENT. Il a des engagements à dîner chez Sargent, avec Hunter, et vendredi chez HARRISON, « un peintre américain qui n'a rien de commun avec le Harrison qui vient à Giverny. Celui-ci est tout à fait gentil et sa femme est paraît-il charmante »... Il réclame des lettres longues et détaillées : « tu sais la joie que cela est pour moi ». Il l'engage à ne pas se laisser « aller aux idées sombres [...] Je me porte très bien et serais content si j'avais enfin mes toiles et que puisse les avancer »...

90. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S. « ton vieux qui t'aime Claude », Londres Samedi 2 février 1901, à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 8 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 3 000/4 000 €

SUPERBE LETTRE SUR LES FUNÉRAILLES DE LA REINE VICTORIA.

Il raconte son dîner à Piccadilly avec HUNTER, et celui de la veille « chez l'ami de Sargent un peintre américain tout à fait gentil [HARRISON]. Chose drôle en entrant dans la maison très bien arrangée, il me semblait y être déjà venu et une fois dans la salle à manger il n'y avait pas de doute c'est en effet une des nombreuses maisons qu'a habité WHISTLER ».... Il a eu beaucoup de peine à rejoindre SARGENT pour voir le cortège funèbre, et dès 8 heures du matin il a bravé une « foule de curieux, de troupes et de policemen » pour se rendre dans une maison face au palais Buckingham. Il y a notamment rencontré « un grand écrivain américain vivant tout à fait en Angleterre parlant admirablement français et qui a été tout à fait charmant avec moi m'expliquant tout me montrant toutes les personnalités de la cour etc. (il s'appelle Henry JAMES) Sargent dit que c'est le plus grand écrivain anglais [...] On a attendu jusqu'à près de midi, et comme il faisait froid, on faisait passer du bouillon. Il y avait bien cent personnes dans la maison placé à tous les étages, et j'ai eu la chance d'être au premier ainsi que Sargent ».... Ce fut un spectacle unique, avec « un temps superbe un léger brouillard avec demi soleil et comme fond de St James Parc mais quelle foule et c'eût été beau d'en pouvoir faire une pochade. Dans tout ce noir de la foule ces cavaliers en manteau rouge ces casques enfin cette quantité d'uniformes de tous les pays. Mais sauf le recueillement de tous au passage du corbillard, que cela ressemblait peu à un enterrement. D'abord pas de crêpe pas de noir toutes les maisons ornées d'étoffes mauves, le corbillard un affût de canon traîné par de magnifiques chevaux café au lait couverts d'or et d'étoffes de couleur. Puis enfin le roi et Guillaume qui m'a paru d'un maigrelet qui m'a stupéfait. Je m'attendais à lui voir une belle allure. Quand au roi épatait à cheval et de grande tournure. Cela du reste était superbe. Quel luxe d'or et de couleur, et les voitures de gala donc, les attelages. J'en avais presque mal aux yeux. Mais ce qui était le comble c'était de voir d'en haut cette immense foule se disperser une fois le dernier soldat passé »....

américain tout a fait gentil. chose drole  
en entrant dans la maison. Celié Celié  
arrange, il n'y remettait pas. Il y a  
venu et une fois dans la salle il  
arrange il n'y avait pas de chandelier  
c'est en effet une maison assez vieille  
qui a habité Whittles. Celié Celié  
dans un petit comité. Targent et moi  
et M. Garrison et sa femme une Anglaise  
tout le monde parlant français  
Targent avait demandé la permission  
de m'asseoir dans une chaise  
pour venir le contacter mais il difficile  
cela était de nous joindre et malin  
pour y aller et l'impossibilité il trou-  
va un endroit ce matin. lui en  
avait acheté un pris de 15 Shilling  
pour le conduire. Cela est à Paris  
mais dans la maison qui est  
facile par facilité et peu. il n'y a  
folle une heure à l'endroit à Bé-  
guinage. et j'ai été assez content  
d'arriver tant il y avait foule  
de curieux de trop et j'attendais  
d'autant que la maison n'est  
en face le palais Buckingham.  
mais j'aurais bien du trouver  
le portail mais heureusement j'en-  
trant n'avait donné un mot à  
présentation et voyant que j'étais  
l'un de moins dans l'ensemble il bol-  
lais de la maison sans faire de bol-  
lais enfin il y avait j'ai fini  
rempli de dedans la maison j'ai  
brisé la maîtrise et la maîtrise de la  
maison tout a fait charmante

TELEGRAPHIC ADDRESS.  
"SAVOY HOTEL,  
LONDON."

SAVOY HOTEL,  
EMBANKMENT GARDENS,  
LONDON.

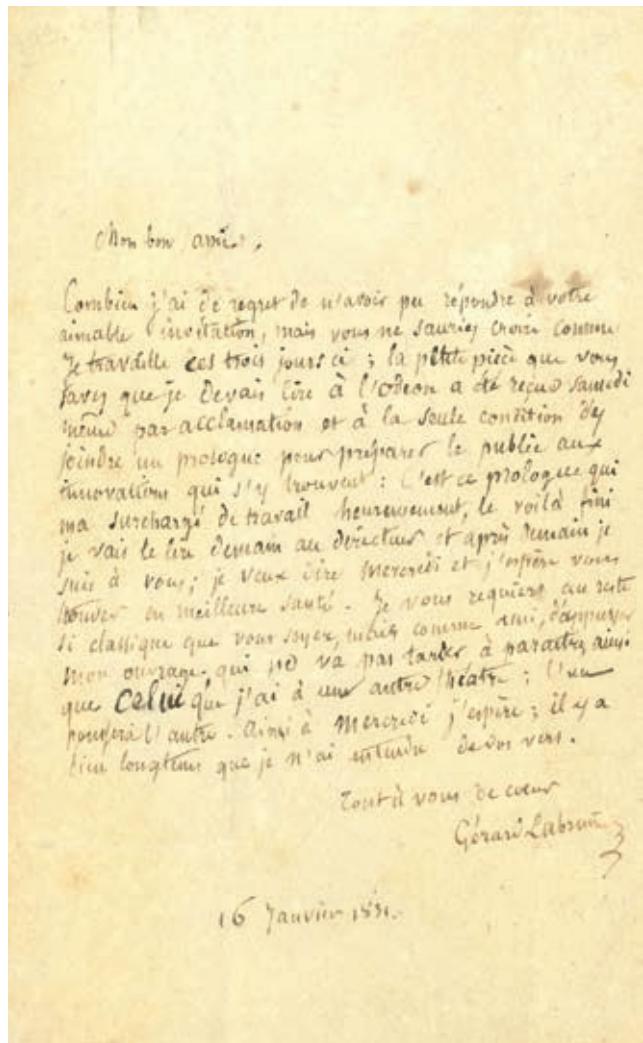
Dimanche 3 fév 1901  
Ma bonne chérie  
Nécessaire pendant  
un moment de la  
fête accueillent de bonnes  
à 200000. Il fait un  
temps des plus variables  
mais c'est splendide  
à 9 h. j'ai travaillé  
pendant en sera levant  
à 6 h. J'ai bien cru  
que j'allais avoir un  
très mauvais journe  
comme toujours le  
dimanche pas l'om  
bre de brume venant  
c'estait d'une nette  
épouvantable, et puis  
le soleil s'est levé  
aveuglant un peu  
la Tamise. La to  
mme j'ai écrit que je

ton. Dis je c'estait  
beau ce bœuf que j'i  
me voilà avec plaisir  
à l'occuper avec plaisir  
j'aurai et ses amitié  
toujours que t'aurai  
pendant cette, les  
cuisines s'allument.  
Grâce aux fumées la brûme  
de la Tamise est de  
nos parisiens magique  
Hier soir comme l'i  
to t'ai dit j'ai vu l'elli  
wood Sargent qui com  
me malade était resté  
enfermé tout le jour  
à travailler et il  
offrait une promene  
de la long de la  
Tamise à Chelsea  
Hier soir quand il  
les belles choses que  
vous aviez vues.  
il a une une belle  
chambre son amie  
c'est un verre qui  
m'a dit, il a souvent  
et été très malade

91. Claude MONET (1840-1926). L.A.S. « ton vieux qui t'aime Claude », Londres Dimanche 3 février 1901, à SA FEMME ALICE, « Ma bonne chérie » ; 8 pages in-8, en-tête Savoy Hotel. 3 000/4 000 €

TRÈS BELLE LETTRE DE LONDRES.

... « Il fait un temps des plus variables mais c'est splendide. à 9 h. j'avais déjà travaillé à 4 toiles et cependant en me levant à 6 h. j'ai bien cru que j'allais avoir une très mauvaise journée. Comme toujours le dimanche pas l'ombre de brume. Même c'était d'une netteté épouvantable, puis le soleil s'est levé aveuglant [...] La Tamise n'était que de l'or. Dieu que c'était beau si bien que je me suis mis à l'œuvre avec frénésie suivant le soleil et ses miroitements sur l'eau. Pendant cela, les cuisines s'allument. Grâce aux fumées la brûme est venue puis des nuages etc. ». Hier soir il est allé voir SARGENT qui comme lui était resté enfermé toute la journée à travailler, et ils se sont promenés le long de la Tamise, à Chelsea, où ils ont vu de belles choses... « Sargent m'a de suite demandé si Madame Hunter ne m'avait pas dit du mal de lui l'autre soir, qu'elle lui avait écrit qu'elle ne comprenait pas que me sachant à dîner chez elle il n'ait pas jugé bon de venir que c'était ridicule à lui d'être pris par tant de dîners et de portraits des premiers venus, et il n'est pas très content disant qu'il est bien libre de vivre à sa guise et de faire ce qu'il veut »... Il reprend sa lettre à 2 h. 1/2 : « Je ne puis te dire cette journée fantastique. Que de choses merveilleuses mais ne durant pas cinq minutes, c'est à devenir fou. Non il n'y a pas de pays plus extraordinaire pour un peintre. Il est nuit en ce moment pour quelques instants seulement et j'ai dû allumer pour te griffonner mes sensations »... Il évoque avec nostalgie les joies familiales, auxquelles il voudrait se joindre, « mais j'ai aussi de grandes jouissances je vois des choses uniques, merveilleuses et je tripote de la peinture. Par moments je me monte la tête, pour retomber souvent dans ce terrible découragement que tu sais. Mais je reste vaillant avec l'espoir que tant d'efforts ne seront pas vains. Mais revoilà la lumière naturelle je m'arrête. 5 h. Ici je m'arrête tout à fait. Je viens de faire pochade d'un effet épatait et ma foi je suis fourbu vanné et vais aller me dégourdir et prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner au café Royal où sans doute je verrai le jeune G. MOORE »...



92. **Gérard de NERVAL** (1808-1855). L.A.S. « Gérard Labrunie », 16 janvier 1831, [à Ferdinand PAPIER DU CHÂTEAU] ; 1 page in-8.

1 500/1 800 €

AU SUJET DE SA PIÈCE *LE PRINCE DES SOTS*, DONT LE TEXTE EST AUJOURD'HUI PERDU. [Refusée en décembre 1830 par la Comédie Française, elle fut lue à l'Odéon et accueillie avec enthousiasme par le comité de lecture ; mais son directeur HAREL ne la retiendra finalement pas. Le manuscrit en est perdu.]

« Mon bon ami, Combien j'ai de regret de n'avoir pu répondre à votre aimable invitation, mais vous ne sauriez croire comme je travaille ces jours-ci ; la petite pièce que vous savez que je devais lire à l'Odéon a été reçue samedi même par acclamation et à la seule condition d'y joindre un prologue pour préparer le public aux innovations qui s'y trouvent. : c'est ce prologue qui m'a surchargé de travail. Heureusement le voilà fini. Je vais le lire demain au directeur et après-demain je suis à vous [...] et j'espère vous trouver en meilleure santé. Je vous requiers, au reste si classique que vous soyez, telles comme ami, d'appuyer mon ouvrage, qui ne va pas tarder à paraître, ainsi que celui que j'ai à un autre théâtre ; l'un poussera l'autre. [...] Il y a bien longtemps que je n'ai entendu vos vers »...

Perdu et retrouvé )

68

Le ~~malheur~~ des cadrans est l'immensité  
des orteils innocents peints sur les oriflammes  
que portent dans leur sang les meilleures des femmes :  
la ~~peau~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~  
l'heure le bonheur de l'ivoire et de l'impureté

Un collier de savant au milieu du désert  
ennobli par un os attendait une grenouille  
celle qu'un colonel dont le centre se rouille  
a voulu torturer dans son cabinet vert

La grenouille en cuirre avait le feu du ciel  
dans son sexe secret et le fil de l'entière  
qui n'était colonel que par son armature  
l'en alla sans souciue incendier et brûler

Et quel astre lui lait un enfant  
pourquoi n'a-t-il fait ça, devant les vents des bousillées  
sous la salubrité fait la tuer le ~~peau~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~  
et donne la victime aux pieds de la condamné.

Un cadavre ~~lucide~~ au coupi sur un bras  
avec sa demi-selle araché et voulue du botage  
~~auquel~~ ~~peau~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~ ~~étoile~~  
Mais qui'importe aux soches lui quid : « Tu viens à moi »

93. **Benjamin PÉRET** (1899-1959). POÈME autographe, *Perdu et retrouvé* ; 1 page et quart in-8, numérotée 68 au crayon bleu.

1 500/2 000 €

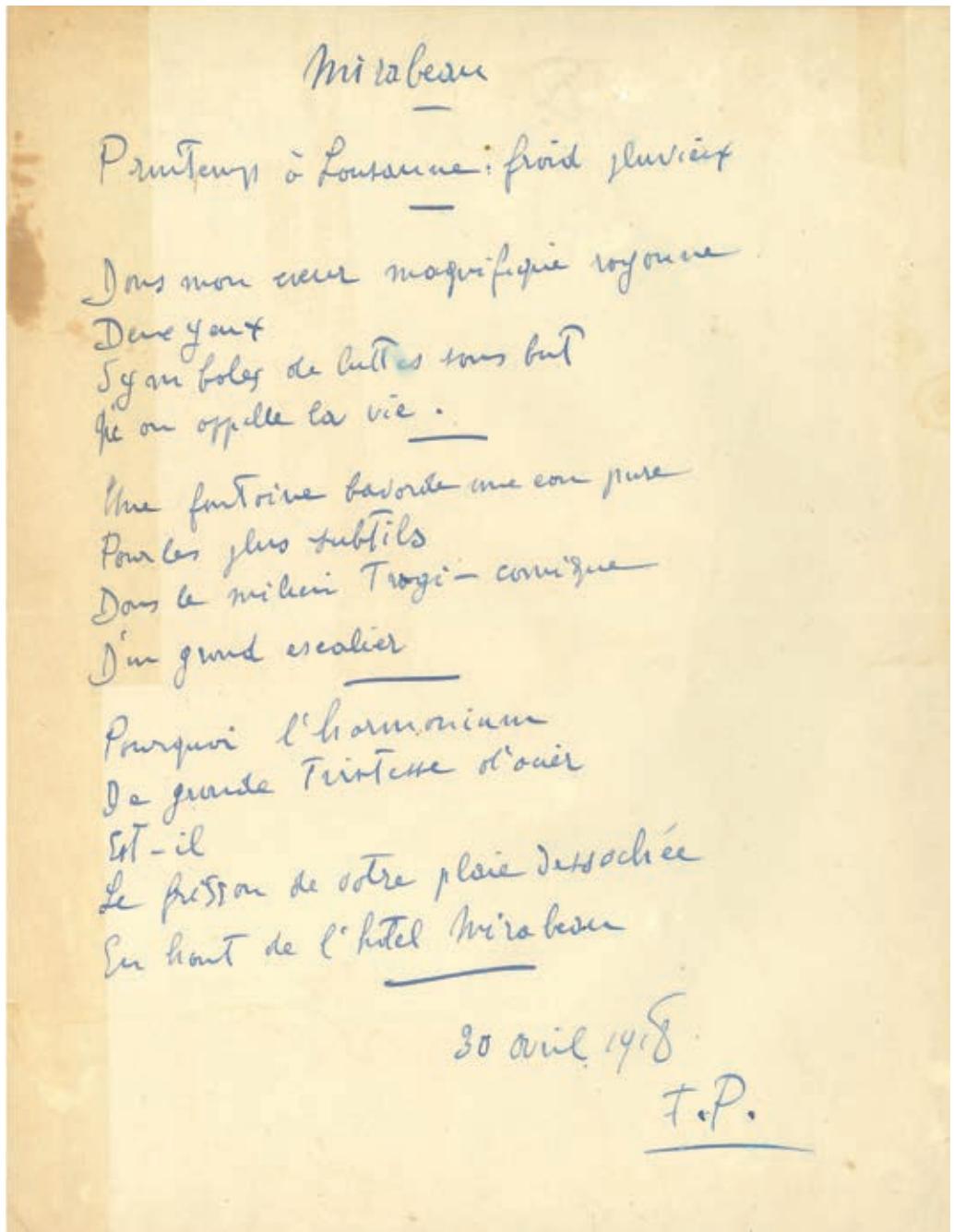
TRÈS BEAU POÈME SURREALISTE de 24 vers en alexandrins rimés, absent de ses œuvres complètes. Le manuscrit présente de nombreuses ratures et corrections.

On ne connaît que quelques poèmes de Benjamin Péret écrits en rimes et en alexandrins au tout début de son activité poétique, entre novembre 1918 et la fin de l'année 1919. Parus dans de modestes revues littéraires de province, ils ne furent pas intégrés par le poète dans ses recueils. L'édition Losfeld/Corti des Œuvres complètes (1969-1995) n'en donne que six retrouvés (tome VII, pp. 295-298) et ne contient pas celui-ci.

*Perdu et retrouvé* est très différent des premiers poèmes versifiés de Péret, dont la veine était alors d'inspiration et de facture mallarméenne. Manifestement postérieur, il est construit sur des images « surrealistes » qui renvoient déjà au poète du *Grand Jeu*. Il semble donc que ce poème soit l'une des dernières tentatives de Péret pour concilier les formes classiques avec l'automatisme surréaliste. Très vite, en effet, le poète abandonna totalement l'alexandrin et la rime pour n'écrire plus que des poèmes en vers libres.

« Le malheur des cadrans est dans l'immensité  
des orteils innocents peints sur les oriflammes  
que portent dans leur sang les meilleures des femmes :  
le bonheur de l'ivoire et de l'impureté

Un collier de savant au milieu du désert  
ennobli par un os attendait une grenouille  
celle qu'un colonel dont le centre se rouille  
a voulu torturer dans son cabinet vert »....



94. Francis PICABIA (1879-1953). POÈME autographe signé « F.P », **Mirabeau**, 30 avril 1918 ; 1 page in-4  
 (légères traces de collage au dos). 1 500/2 000 €

Poème de 14 lignes à l'encre bleue, daté du 30 avril 1918 :

« Printemps à Lausanne : froid pluvieux.  
 Dans mon cœur magnifique rayonne  
 Deux yeux  
 Symboles de luttes sans but  
 Qu'on appelle la vie [...] .  
 Pourquoi l'harmonium  
 De grande tristesse d'acier  
 Est-il  
 Le frisson de votre plaie desséchée  
 En haut de l'hôtel Mirabeau. »

Bengali l'homme qui a
perdu son squelette
D

Le déjeuner fut horrible. Tout d'abord la place vide de Bengali l'homme qui a perdu son squelette attirait invinciblement les regards ; je dus moi-même en détourner, cent fois certainement les yeux. De plus, je n'avais plus très faim, je ne pouvais pas avaler ; qui aurait pu me prouver d'une façon absolue que ces côtelettes ne venaient pas de lui ? Il me semblait plus maigre ; je ne contentai de jus d'écrevisses et de grappe-fruit.

Chose curieuse les autres personnes ne Touchaient pas la viande. Je regardais discrètement Bengali, il avait un œil ouvert et l'autre etait fermé, un timbre poste étoit collé sur sa paupière gauche trois traits avaient la peur, sa voisine n'osait pas faire enversant, elle avait une blonde cheveux, ses yeux étaient écarquillés, ses mains vers la Table, d'où sortait placidement sa Table fière. Bref les apparences étaient surveillées, mais un instant curieux se produisit alors. La nuit étoit tombée sans bruit, les lampes éclairaient suffisamment pour que l'on puisse voir la figure de Bengali et, mon œil fut un bond très lentement dans le creux de ma main, car je me souviens, il y a quelques instants sa place étoit vide, il me semble !

95. **Francis PICABIA** (1879-1953). MANUSCRIT autographe signé, **Bengali l'homme qui a perdu son squelette**, Paris 30 mai 1946 ; 3 pages in-4.

2 000/2 500 €

« Le déjeuner fut horrible. Tout d'abord la place vide de Bengali, l'homme qui a perdu son squelette, attirait invinciblement les regards ; je dus moi-même en détourner, cent fois certainement les yeux. De plus, je n'avais plus très faim, je ne pouvais pas avaler ; qui aurait pu me prouver d'une façon absolue que ces côtelettes ne venaient pas de lui ? Il me semblait plus maigre ; je me contentais de jus d'écrevisses et de grappe-fruit. [...] Je regardais discrètement Bengali, il avait un œil ouvert et l'autre était fermé, un timbre poste était collé sur sa paupière gauche, ses traits craignaient de peur [...]. Bengali avec sa déplorable habitude d'oublier son squelette, l'avait perdu, il comptait sur moi pour le retrouver, mieux il me demanda que je lui prête le mien, il voulait aller au bal pour retrouver sa fiancée »...

## Tout seul

Je vis encore mais je ne pense plus  
Hélas ! j'ai écrit sur les arbres  
avec mon cœur  
lentement une heure après l'autre  
je revois sans penser  
la place silencieuse  
de mon bonheur.

Bonheur je veux aller sur l'espace  
où sommeillent encore là dans l'attente  
les fleurs perfides accrochées aux étoiles.  
Comme un éclair un rayon de soleil  
Traverse le fantôme de l'éternité  
ou le souffre des temps  
~~meilleur~~ à vont me faire  
pour un jeu nouveau.

Les jardins passent autour de moi  
une branche torse se balance  
comme un oiseau

Où suis-je  
j'ai aimé une femme  
pleine de peines et de jalouse  
en réalité elle était vicelle  
pour la vie nouvelle  
je n'aime pas les vicelles  
D'autre moins que les filles  
c'est du bout des lèvres  
qu'il y en a la syllabe  
je épelle par le diable  
viendra encore ~~me~~ me chercher

Francis Picabia

96. Francis PICABIA (1879-1953). POÈME autographe signé, **Tout seul** ; 1 page in-4.

1 000 / 1 500 €

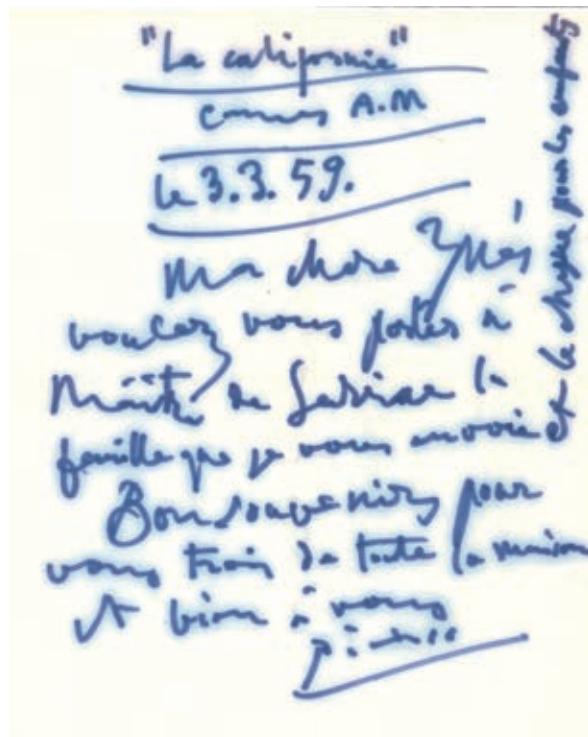
BEAU POÈME MÉLANCOLIQUE et désabusé de 29 vers, qui semble inédit.

« Je vis encore mais je ne pense plus  
Hélas ! j'ai écrit sur les arbres  
Avec mon cœur  
Lentement une heure après l'autre  
Je revois sans penser  
La place silencieuse  
De mon bonheur.  
Bonheur je veux aller dans l'espace  
Où sommeillent encore là dans l'attente  
Les fleurs perfides accrochées aux étoiles »...

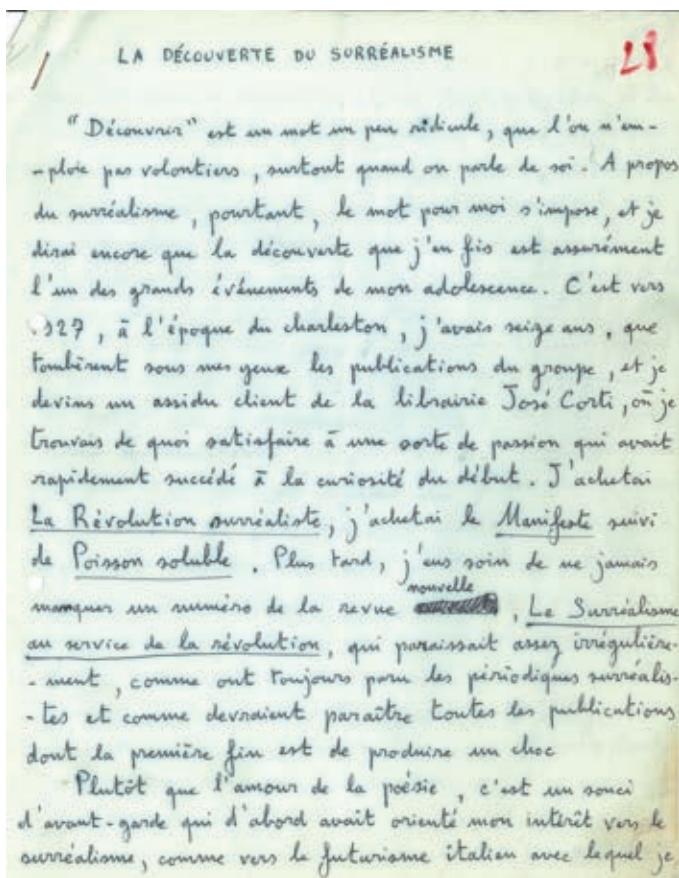
97. **Pablo PICASSO** (1881-1973). L.A.S., "La Californie" Cannes 3 mars 1959, à Inès SASSIER, 7 rue des Grands Augustins ; 1 page in-4 au feutre bleu, enveloppe autographe (signée au dos). 1 500/2 000 €

Il lui demande de porter à Maître de Sarriac la feuille qu'il lui envoie, ainsi que « le chèque pour les enfants. Bons souvenirs pour vous trois de toute la maison »...

Vente Pablo Picasso, collection Inès & Gérard Sassier (22 octobre 2007, n° 298).

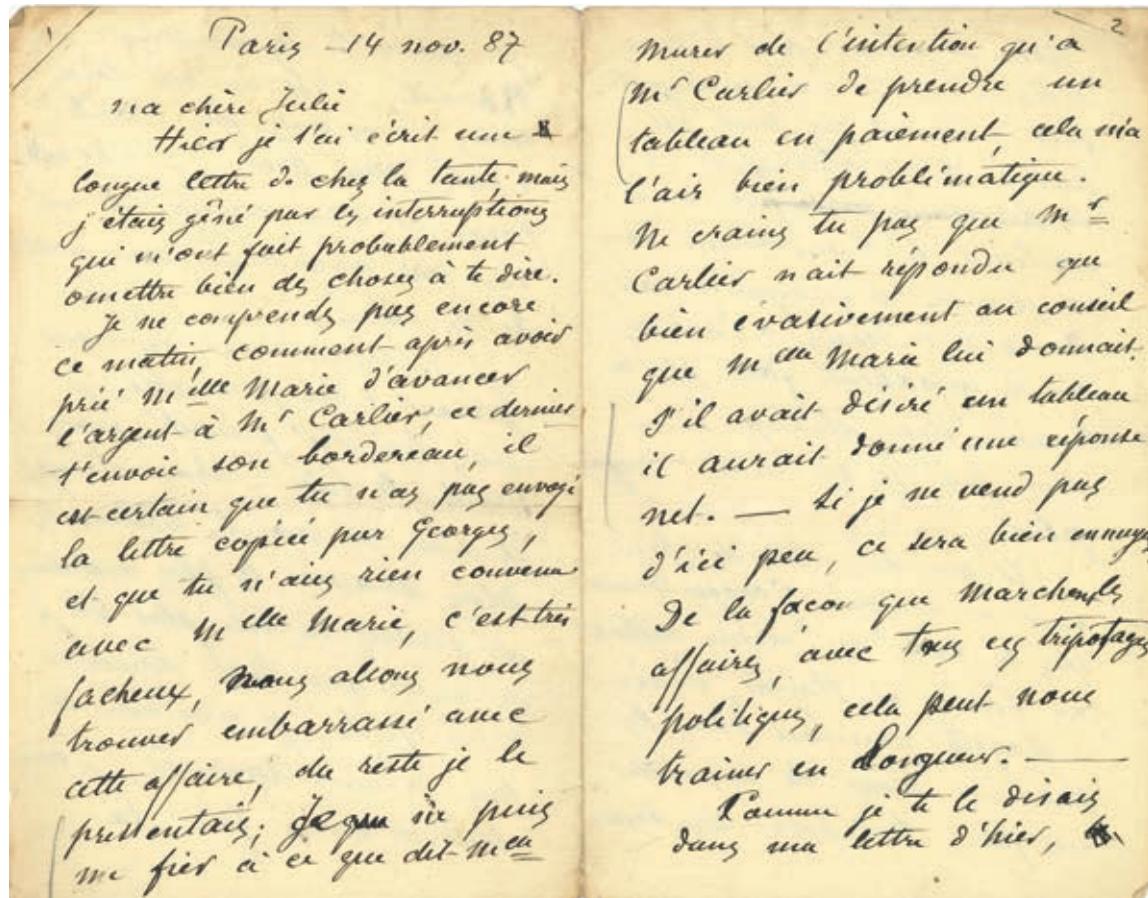


98. **André PIEYRE DE MANDIARGUES** (1909-1991). MANUSCRIT autographe signé, *La Découverte du Surréalisme*, [1965] ; 3 pages in-4 sur papier vert d'eau. 700/800 €



BEAU TEXTE SUR LA DÉCOUVERTE DU SURREALISME DANS SON ADOLESCENCE, ET L'INFLUENCE DU SURREALISME DANS SES ÉCRITS, publié dans la revue *Phantômas* (décembre 1965, n° 51-61, pp. 40-41).

Mandiargues retrace avec émotion sa découverte du surréalisme, ses lectures frénétiques des manifestes et explique l'influence décisive que le Surréalisme a eu sur sa vision de la littérature. « C'est vers 1927, à l'époque du Charleston, j'avais seize ans, que tombèrent sous mes yeux les publications du groupe, et je devins un assidu client de la librairie José CORTI, où je trouvais de quoi satisfaire une sorte de passion qui avait rapidement succédé à la curiosité du début. [...] Plutôt que l'amour de la poésie, c'est un souci d'avant-garde qui d'abord avait orienté mon intérêt vers le surréalisme [...] Mais je m'aperçus bien vite que le surréalisme était [...] beaucoup plus qu'un mouvement littéraire ou artistique, et j'y trouvai la nourriture convenable pour me soutenir dans la transformation et dans la libération spirituelle auxquelles je m'efforçais. [...] A ce qui aurait pu n'être qu'une "crise" de jeunesse, il donna profondeur et durée. [...] Et après qu'il eut consenti à m'admettre parmi ses membres, si je me suis un peu écarté de lui, pour la raison principale que je n'aurais su me plier longtemps à une discipline de groupe, cependant je ne crois pas avoir manqué à son enseignement ou lui être devenu infidèle. Tout ce que j'ai écrit me paraît marqué plus ou moins de son sceau »...



99

99. Camille PISSARRO (1831-1903). L.A.S. suivie d'une L.A.S. de son fils Georges, Paris 14 novembre 1887, à SA FEMME Julie PISSARRO ; 8 pages in-8.

2 500/3 000 €

**LONGUE LETTRE SUR SES PROBLÈMES D'ARGENT, LA MÉVENTE DE SES TABLEAUX, ET L'APPRENTISSAGE ARTISTIQUE DE SES FILS.**

Il s'inquiète beaucoup à propos de l'hypothétique vente d'un tableau : « Je ne puis me fier à ce que dit M<sup>e</sup> MURER de l'intention qu'a M<sup>r</sup> CARLIER de prendre un tableau en paiement, cela m'a l'air bien problématique ». Sa réponse en effet lui semble évasive : « S'il avait désiré un tableau il aurait donné une réponse net. — Si je ne vends pas d'ici peu, ce sera bien ennuyeux. De la façon que marchent les affaires, avec tous ces tripotages politiques [allusion au scandale des décorations, qui provoquera la démission de Jules Grévy], cela peut nous traîner en longueur »... Il envoie son fils Georges « dessiner tous les soirs » au même cours que son ainé Lucien qui pourra « dans les premiers temps le surveiller un peu, tant pour son dessin que pour la régularité de son travail, c'est un peu loin mais je ne vois pas d'autres écoles plus près. De cette façon il sera occupé et ne sera pas abandonné une partie de la soirée »... Il a enfin trouvé un amateur qu'il a hâte de rencontrer : « mais voilà le hic !! chose étrange, il aime de moi les travaux les plus avancés, les plus révolutionnaires ; si j'avais su cela plus tôt je n'aurais pas tout donné à VAN GOGH, je n'ai rien de ma dernière manière, je vais tout de même faire sa connaissance aussitôt que possible et je lui annoncerai les choses que j'ai en train à Eragny, si j'arrive par faire une petite affaire, cela viendrait à point pour M<sup>r</sup> Carlier, qui m'inquiète fort ! »... Il s'inquiète d'un domestique, et termine en ajoutant : « Temps affreux. — Il neige et pleut à verse pas moyen de mettre le nez dehors. — Et j'ai à courrir !! »

Suit un long post-scriptum de son fils Georges, donnant des nouvelles à sa mère...

100. Gisèle PRASSINOS (1920-2015). 2 L.A.S., 1959-1967, à René LACÔTE des Lettres Françaises ; 2 pages in-4, une enveloppe.

200/300 €

Remerciements pour des articles sur ses ouvrages dans *Les Lettres Françaises*. 29 avril 1959. Elle considère son article sur son livre *Le Temps n'est rien* « comme le meilleur, le plus flatteur à mon égard. Huit mois après sa sortie, mon petit roman vous devra peut-être un rebondissement inattendu »... 26 juin 1967. Elle le remercie d'avoir parlé de son livre [*Les Mots endormis*], ce qui lui a fait bien plaisir « d'autant plus que vous semblez apprécier également les derniers poèmes. J'aurais été peinée si vous ne vous étiez intéressé qu'à la période surréaliste qui m'est si lointaine et dont je ne me sens plus du tout responsable »...

ON JOINT 7 L.A.S de Jean BRZEKOWSKI, 1937-1938, à René LACÔTE, alors collaborateur de la revue *Regains*.

101. **Marcel PROUST** (1871-1922). L.A.S., « 44 rue Hamelin Jeudi » [13 novembre 1919], à J.H. ROSNY aîné ; 6 pages et demie in-8 (décharge d'encre sur la page 8 vierge). 5 000/7 000 €

**INTÉRESSANTE LETTRE SUR LES COULISSES DE SON PRIX GONCOURT**, qui montre que Proust est parfaitement au courant de ses chances d'obtenir le prix, qui sera attribué le 10 décembre 1919 pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Proust répond à une lettre confidentielle de Rosny aîné, qui, le 3 novembre, lui avait révélé sous le sceau du secret, qu'il aurait au moins six voix, dont celle du président, Gustave GEFFROY. Il s'excuse d'abord de son retard à le remercier, dû à « une telle recrudescence de mes crises d'asthme que je passe des 48 heures haletant comme un demi noyé qu'on sort de l'eau, sans pouvoir dire une parole ni faire un mouvement. Le prix Goncourt est absent de l'esprit à ce moment-là »... Il remercie Rosny de sa gentillesse et de tout ce qu'il fait pour lui, et voudrait montrer à tous sa reconnaissance... Il promet de ne pas mentionner son aide : « le secret que vous me demandez, et que je garderai bien entendu scrupuleusement, semble au premier abord se concilier difficilement avec une démarche de moi auprès de l'académicien en question [Geffroy], pour qu'il me conserve jusqu'à la fin son appui ». Il propose cependant d'écrire à Geffroy pour « le remercier à nouveau » de son soutien, « et lui dire qu'il a transpiré de la réunion de l'Académie que j'aurais le prix, s'il restait inébranlable, et lui demander de l'être. Je crois que de cette façon il lui sera impossible de deviner que c'est vous plutôt que tel autre qui m'avez dit cela. J'ajoute que j'écrirai cela un peu à l'aveugle, car n'ayant vu personne, je ne soupçonne ni ce qui peut ébranler sa fidélité, ni qui l'on est porté à me préférer. Je ne sais pas un seul nom de candidats, ni ceux des académiciens hostiles ou prêts à flancher, ni la date même du scrutin. Tout cela, si je le savais, et surtout l'état d'âme de l'académicien sus mentionné, m'éclairerait évidemment »... Il félicite Rosny pour ses ravissantes phrases, et « sur FLAUBERT que vous atteignez en deux mots jusqu'au cœur, en une ligne qui rend inutile mon pastiche ». Il regrette ce temps perdu dans sa jeunesse où il ne connaissait rien de l'œuvre de Rosny et où sa santé était meilleure : « j'aurais eu tant d'occasions de vous rencontrer et de m'instruire auprès de vous. J'espère toujours que j'irai mieux, mon espoir est démenti le lendemain mais non déraciné. Peut-être un de ces jours si rares où je ne suis pas "en crise" pourrai-je arranger que nous nous rencontrions. Je sens très bien qu'au 1<sup>er</sup> moment je n'oserai pas vous parler de vous et garderai un silence "mondain". Mais vous aurez trop de bienveillance et d'art pour ne pas rompre cette glace »...

*Correspondance*, t. XVIII, p. 466 [datée 10 novembre par suite d'une mauvaise lecture par Ph. Kolb de « Jeudi » en « Lundi »].

44 Rue Hamelin  
Lemdi

Cher Monsieur et Maître  
Vous avez été bien bon de me  
répondre et je vous aurais été  
meilleurement remercié si je n'  
avais depuis qq jours une telle  
recharge dans ce de mes leçons d'  
asthme que je passe des 48  
heures hélas!ant comme un deux  
royé q' on sort de l'eau, sans  
pouvoir dire une parole ni faire  
un mouvement. Le pif Goncourt et  
abré de l'esprit à ces moments là mais  
non le regret d'être malgré moi tel et élevé

102. **Raymond RADIGUET** (1903-1923). MANUSCRIT autographe, [*Journal*], 16-18 août 1923 ; 5 pages et quart in-4 écrites recto-verso. 4 000/5 000 €

**TRÈS RARES ET INTÉRESSANTES PAGES D'UN JOURNAL INTIME ÉBAUCHÉ QUELQUES MOIS AVANT SA MORT.**

Radiguet l'avait rassemblé avec d'autres manuscrits en vers et en prose, sous le titre *Désordre*. Le texte a été publié par les soins de Chloé Radiguet et Julien Cendres dans les Œuvres complètes de Radiguet (Stock, 1993).

Radiguet raconte des événements et des conversations tenues au Piquey, en compagnie de Jean COCTEAU, Russell GREELEY, Jean et Valentine HUGO, Bolette NATANSON, François de GOUY D'ARCY et Georges AURIC. « J'ai vu hier le journal de Jean HUGO, qu'il écrit jour par jour depuis quatre ans. Cela me rend jaloux. Et je décide d'en faire autant sur des feuilles de papier volantes en attendant un carnet comme le sien. Ma seule peur en commençant est de déformer la vérité – même cinq minutes après. [...] (Je voudrais que ce journal soit triste et niais, comme les associations d'idées – avec leur vérité profonde !) »... Il raconte une longue conversation avec Gouy, au sujet d'une *Histoire des Influences* qu'il n'écrira pas, et porte un jugement critique sur le *Voyage de Sparte* de Maurice BARRÈS : « une ou deux idées – peu d'érudition, de véritable culture mais c'est sans doute davantage qu'un livre documentaire – intelligent et juste. Faut-il être juste ? Inventer à son avantage. – Mais si l'on combinait les deux choses ? Pourtant la fiction d'une façon ou d'une autre (roman, mensonge ?) est peut-être utile, indispensable »... Il consigne dans ce journal quelques propos sur la révolution et la civilisation d'après-guerre, précise qu'il a commencé ce matin de refaire *Le Comte d'Orgel* (« mal équilibré – Jean m'a aidé »), et raconte la visite qu'il vient de recevoir de Jean FAYARD, le fils de l'éditeur. « En rajoutant cet épisode, je pense à ce que j'avais oublié de notre conversation avec F. de G. : De l'utilité de l'art. J'y crois – peut-être pas à la façon de MAURRAS. Il faudrait penser sérieusement à sa Politique d'abord. Mais à cette façon : une maison belle est aussi utile qu'une laide, sinon plus. [...] *Le Diable au corps* – utile ? Oui, mais de quelle façon, il faudra y penser. Peut-être à cause de tout ce patriotisme, et autre déluge de beaux sentiments qu'il a suscités »... Il rapporte une conversation du soir sur le Moyen Age : COCTEAU cite Renan, RADIGUET pense à son *Charles d'Orléans*, AURIC songe à Maritain et à l'Action française. Le lendemain, il se rappelle une discussion de l'an passé à Pramousquier entre Gouy et Cocteau à propos de PROUST. Il résume leurs remarques et ses réflexions sur Stendhal, Balzac, Mme Caillaux, Calmette, Jaurès, les assassinats politiques. « Léon DAUDET. Il est trop protégé par la République. Le déploiement de forces fait autour de lui, non par Camelots du Roi, mais par le gouvernement. Son assassinat serait peut-être deuil national, mais n'attristerait pas beaucoup ni profondément. Ce qui fait que je ne l'aime plus, et qu'on l'aime trop, c'est qu'il est comme les autres hommes politiques – un peu mieux, oui – Léon Daudet c'est la Troisième République. Charles MAURRAS est mieux, quoique pas admirable, mais il est vulgaire, sa vulgarité est d'une époque antérieure à celle de Léon Daudet »... Le lendemain, il passe plusieurs heures à écrire les quatre lignes d'avant-propos du *Bal d'Orgel* : « Prétentieuses, comme il faut ». Ils font une excursion à Arcachon. « Acheté *La Geôle*, Choix de MORÉAS, *Le Deuil des primevères* de JAMMES. Dans le bateau en revenant, lis Moréas. Vraiment pas bon. Constaté influences sur l'APOLLINAIRE d'*Alcools* »...

1800 - 1923 - J'ai vu hier le journal de Jean Hugo, qui écrit, pour son journal des Grands-parents. Cela me rend plus. Et je souhaite d'aller tout de suite sur ses papilles de l'opéra de Paris et de l'opéra de l'Opéra Garnier. Il a été nommé à la tête de l'opéra de Paris et de l'opéra Garnier.

Après de jenses conversations avec Gouyou, Ses frères et amis, délivrés  
de leurs scrupules. - dernières, si j'en ai - arrivé à  
Piquey des Garrigues, pris de Bordeaux. Je leur tout  
avoue tout ce que j'aurais dû me défaire de mon  
moral au cours de ces conversations avec monsieur  
anglois Bonnick. J'aurais dû faire attention  
à l'influence anglaise à Bruxelles, Edward le sceptique  
moyen-jeté - ~~à une audience de bonhommes~~ Charles de  
la Barre - influence protestante du temps - toute l'influence  
de la Sarrasie, etc. au contraire l'influence  
de Racine, de Bobacou. (est de la même chose -  
Même histoire des influences, etc. !) Comment  
le poème auquel on appelle la Latin / tout trouv  
bon en Poète, cause de Justice. (est du Bellon)  
Je voudrais que ce journal soit biméthénique, comme  
la Société des amis d'œdes - avec leurs  
vœux profonds !) 60000 francs pour un an  
Histoire des Influences, etc. la Péninsule - Je  
lui réponds que c'est pour une certaine personne  
et l'argent de la croix qu'elles font une œuvre  
belle et utile, sans aucun succès. C'est peu. Mais pour  
l'institution, pour l'œuvre et pas pour le personnel -  
Le voyage de Skotz pour Maurice Barrès - C'est  
l'œuvre de Skotz pour Maurice Barrès - C'est

J'irai vous voir au .  
arrivant. Je descendrai  
a Cannes, je ne sais où,  
en face la Gare,  
alors j'irai voir les  
appartements dont au  
Cannet ou autre part,  
je pense que votre vante  
et meilleure ici il  
faut choisir et superbe  
mais je crois que c'est  
la fin.

Marrant en attendant  
en a bientôt l'envie.

Renoir  
41, rue Caulaincourt  
Montmartre Paris

Dimanche 5 Janvier 02.

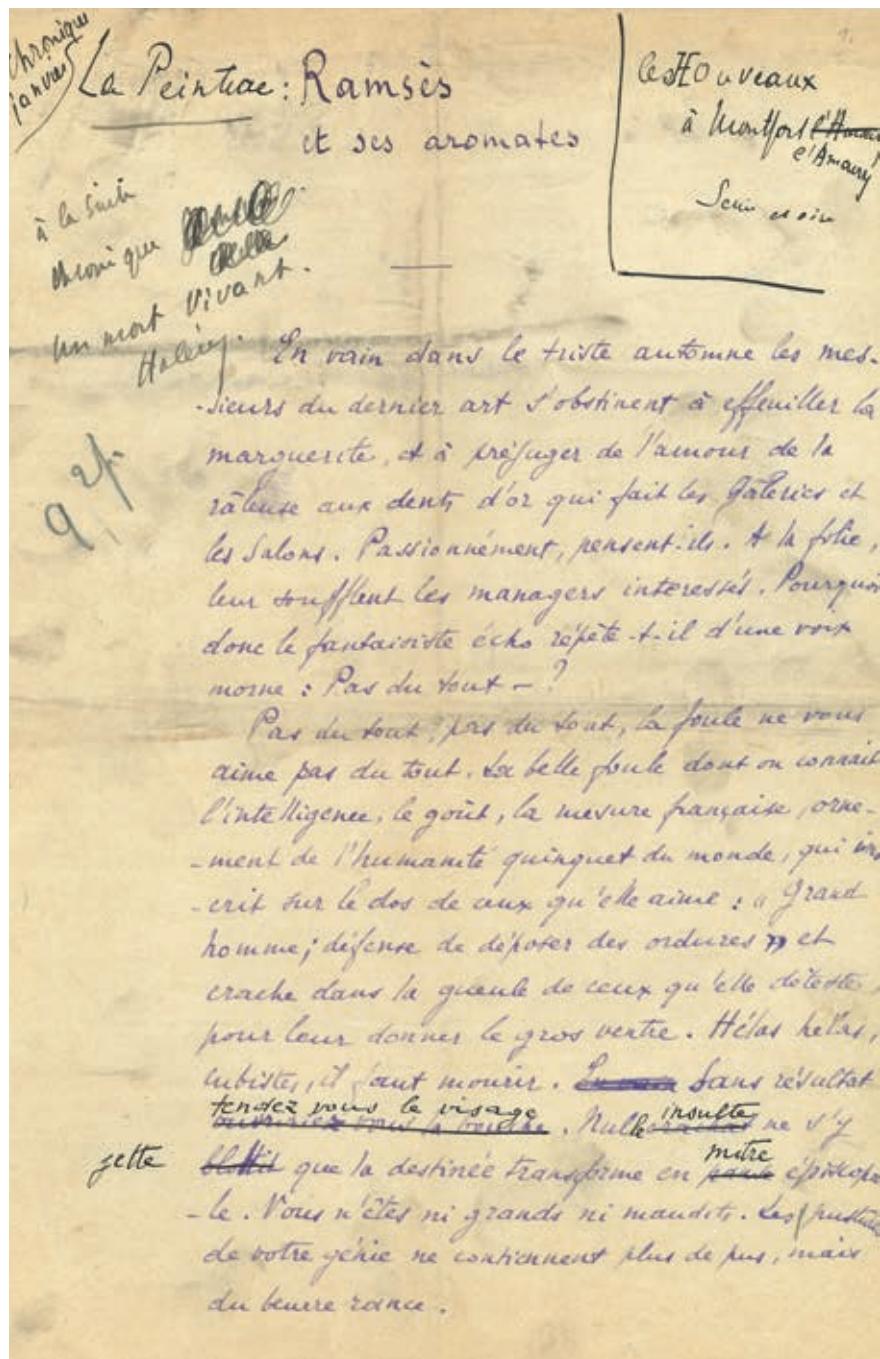
P.S. quand je partirai je  
vous préviendrai et  
vous, j'irai a quel Hotel  
je descendrai.

R.

103. **Auguste RENOIR** (1841-1919). L.A.S., 5 janvier [19]02, [à son ami Paul BÉRARD] ; 2 pages in-8 sur papier quadrillé.  
1 500/2 000 €

SUR SA PROCHAINE INSTALLATION DANS LE MIDI.

Ayant l'intention de partir dans le Midi dans une huitaine de jours, Renoir demande à son ami, « en vous promenant de voir au Cannet s'il n'y a pas soit un appartement soit une maison non meublée car j'ai mes meubles à Magagnosc (Grasse) et je les ferai porter. Je ne connais pas Le Cannet, si le climat y est bon [...]. Nous avons tous été fort patraques tous ces temps ci, nous avons déménagé, bref un tas d'occupations ennuyeuses. Ma femme est un peu grippée [...] elle ne viendra me retrouver que lorsque j'aurai trouvé quelque chose »... Il descendra à Cannes, dans un hôtel près de la gare, et ira voir des appartements au Cannet et ailleurs...



104. Georges RIBEMONT-DESSAIGNES (1884-1974). MANUSCRIT autographe signé, *Les Greniers du Vatican*, [1922] ; 6 pages et demie in-4.

1 500/2 000 €

DÉFENSE DE DADA, publiée dans la revue *Les Écrits nouveaux*, en février 1922.

« Il faut remettre certaines choses au point. On a déclaré la guerre à Dada, et les plus acharnés de cette nouvelle croisade sont d'anciens dadaïstes. On n'est jamais trahi que par les siens. [...] Dada a été une mode pour quelques hommes. Le malcomplaisant cubisme y a aidé. Mais il ne faut pas prendre une collection de chapeaux pour de la liberté d'esprit. Dada répond à une nécessité profonde. Le grand règne des vérités et de leurs accommodements est fini. [...] Une chose est certaine : c'est que l'art dadaïste s'oppose à Dada, et que pour tuer l'un on brandit l'autre. [...] L'essentiel de la force de Dada est un principe de destruction et de négation totales. Jamais la foule n'aimera cela. [...] La force de Dada doit maintenant s'employer à détruire cette beauté dada formée par le public avec l'assentiment tacite et involontaire de quelques dadaïstes. Détruire, toujours détruire. Il y a assez de constructeurs dans le monde pour suffire à l'appétit vorace des esthètes et des sentimentaux », etc...

105. **Georges RIBEMONT-DESSAIGNES** (1884-1974). MANUSCRIT autographe signé, *La Peinture : Ramsès et ses aromates*, Les Houveaux à Monfort-l'Amaury [1922] ; 4 pages et demie in-fol. à l'encre violette, ratures et corrections. 1 500/2 000 €

**CHRONIQUE D'ART SUR DADA AU SALON D'AUTOMNE ET LA FIN DU CUBISME**, publiée dans la revue *Les Écrits nouveaux* de février 1922.

Les visiteurs des Salons d'art se plaisent à effeuiller la marguerite : « Pas du tout, pas du tout, la foule ne vous aime pas du tout, la belle foule dont on connaît l'intelligence, le goût, la mesure française, ornement de l'humanité, quinquet du monde, qui inscrit sur le dos de ceux qu'elle aime : "grand homme, défense de déposer des ordures", et crache dans la gueule de ceux qu'elle déteste pour leur donner le gros ventre. Hélas, hélas, cubistes, il faut mourir. [...] Vous n'êtes ni grands, ni maudits. Les pustules de votre génie ne contiennent plus de pus mais du rance. [...] Le salon d'Automne une fois de plus s'est ouvert – [...] C'est ça l'art ? [...] Tous cubisants, tous vieux et gâteux, à tel point que les vrais vieux ont un air de jeunesse équivoque. [...] La foule vient [...] et c'est Dada qu'elle découvre, un Dada malgré lui et bien sage. Et c'est Dada qu'elle aime en dépit de l'apparence : elle peut bien se payer le luxe de cracher un peu. Jésus lui-même n'en eut guère plus. [...] Le Salon d'Automne n'est que le tombeau sentimental du cubisme, tombeau où déjà ont pourri les derniers impressionnistes et les derniers fauves. [...] En considérant le graphique commercial et le graphique de l'amour, on découvre au milieu des peintres trois grands grigris : DERAIN, PICASSO et PICABIA [...] Il s'agit maintenant de la gloire ! ». Il ne faut donc pas s'étonner si ce Salon ressemble à une morgue lugubre...

106. **Jacques RIGAUT** (1898-1929). MANUSCRIT autographe, *Laisser le livre ouvert sur la table...*, [vers 1918-1922] ; 1 page in-4. 1 200/1 500 €

**TRÈS RARE MANUSCRIT SUR LA DISPARITION**, avec de nombreuses ratures et corrections.

Cet écrivain dadaïste, dont le suicide à trente ans a inspiré *Le Feu follet* de Drieu la Rochelle, n'a publié de son vivant que de rares textes dans des revues d'avant-garde. Ses manuscrits sont d'une grande rareté.

« Laisser le livre ouvert sur la table. Ne pas brûler une lettre, ne pas déchirer un papier, surtout ne pas tirer sur la banque. S'il en était convenu, donnez un coup de téléphone le, les derniers. Mais, à l'heure décidée, toutes choses en état, prendre son chapeau, le pardessus qu'indique la saison, sortir. Sortir, comme on sort chaque jour avec rien de plus que ce qui est utile pour la journée. Disparaître. Se perdre. Prendre le métro [...] gagner un quartier excentrique [...]. Une chambre. C'est là. Là, désormais s'attacher là »...

*Écrits*, éd. Martin Kay, Gallimard 1970, p. 105.

107. **Jacques RIGAUT** (1898-1929). MANUSCRIT autographe, *New York...*, [vers 1918-1922] ; 1 page et demie in-4. 1 500/1 800 €

**TRÈS RARE MANUSCRIT SUR NEW YORK**, de premier jet avec de nombreuses ratures et corrections.

Cet écrivain dadaïste, dont le suicide à trente ans a inspiré *Le Feu follet* de Drieu la Rochelle, n'a publié de son vivant que de rares textes dans des revues d'avant-garde. Ses manuscrits sont d'une grande rareté.

« New York, longue ville sans mystère, déchiffrable autant que ses rues aménagées pour les courants d'air. [...] Si vous êtes pressé, prenez plutôt une voiture de pompier. Ceux-là ne s'ennuient pas, la ville est faite pour eux. Pour un mouchoir qui brûle, ils dévalent le long de la ville, doublent à droite, doublent à gauche, et si les autres voitures ne se rangent pas assez vite, montent sur les trottoirs, je préfère mourir brûlé. L'Amérique est belle aux épaules et aux jambes, mais un soutien-gorge s'ajoute à sa nudité comme le poil ou comme l'ongle »...

*Écrits*, éd. Martin Kay, Gallimard 1970, p. 44.

108. [Arthur RIMBAUD (1854-1891)]. **Paterne BERRICHON** (1855-1922) écrivain, peintre et sculpteur, mari d'Isabelle Rimbaud. L.A.S., Charleville 28 décembre 1900, [à Félix FÉNÉON] ; 3 pages in-8. 700/800 €

**SUR SON MONUMENT RIMBAUD À CHARLEVILLE.**

Il lui envoie « un dessin à la plume de l'élevation du monument Rimbaud. Comme les souscripteurs peuvent craindre à cause de précédents, que le travail ne se fasse pas, peut-être serait-il bon de publier ce dessin définitif ?... Tous les plans et toutes les maquettes sont faits. Il n'y a plus qu'à envoyer à la carrière et à la fonte. Ce serait, à peu près, un mois qu'il faudrait pour l'exécution matérielle totale, et cela coûterait dans les quinze cents francs : buste en bronze et socle en granit. [...] J'ai profité de mon séjour ici pour, de concert avec l'architecte de la ville, arrêter toute cette modeste esthétique monumentale. Je m'occupe aussi de la mise à l'étude d'une symphonie composée sur le *Bateau Ivre* », composée par Émile Pierre RATEZ, directeur du Conservatoire de Lille. « Avec les autorités d'ici, nous avons placé, en principe, la date de l'inauguration en mai prochain. Il est bien regrettable que la souscription n'aille pas plus vite. Je suis, pourtant, moralement sûr, qu'une souscription en faveur d'un hommage à Rimbaud peut atteindre quinze cents francs ! »...

**On joint** : \* Ernest DELAHAYE : 2 L.A.S. à Albert Messein, 1918-1930, l'une sur l'édition d'une plaquette sur Verlaine à partir de ses documents. \* Charles MARTYNE : L.A.S. à Paterne Berrichon, sur sa visite à Isabelle Rimbaud (1930). \* Bulletin vierge de souscription au monument à Arthur Rimbaud (fendu). \* Jean AJALBERT : L.A.S. à Léon Vanier, lui demandant le livre de Verlaine sur Rimbaud « dont je parlerai »... \* Bulletin de souscription pour une édition de luxe d'*Une Saison en enfer*, au Mercure de France (1913). \* Correspondance de 15 L.A.S. de Jules MOUQUET à Alfred Vallette sur la préparation de *Rimbaud raconté par Verlaine* (1933). \* Divers documents et reproductions.

Ancienne collection Jean-Louis DEBAUVE (cachets).

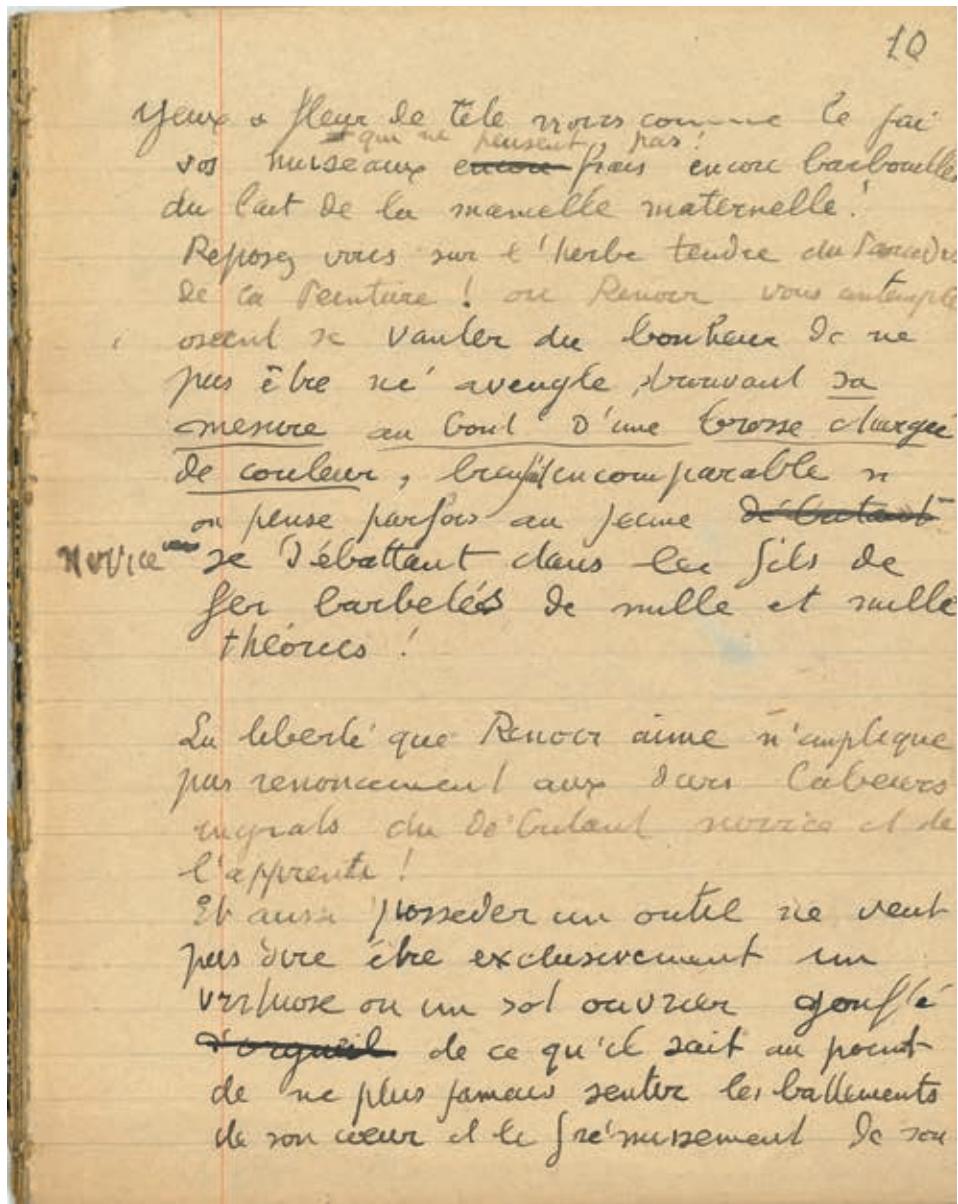
New York, longue ville sans mystère, déchiffrable  
autant que ses rues longues aménagées pour les  
courants d'air.

L'clair de nos chambres, ne donne la bâtie au  
voisin. C'est vous faire le plus merveilleux  
spectacle d'actualité à ce niveau du  
monde, c'est vous qui n'espérez de compter le  
nombre de stages, comment, en vaudre, qui vaudra  
d'abord que celle précis si brillante.

On vit des ~~des~~ <sup>gloires</sup> cœurs postulatifs l'inviter des  
mœurs ~~des~~ <sup>des</sup> formes de l'âme, obéissant grâce à  
un commandement obligatoire que les architectes américains  
ont imposé à Paris, c'est de dor qui il faut le  
voir, lorsque les festons recourent de fer pourvus de lames  
des bâtons sur un abîme d'infanterie bien donné en profondeur  
de deux. Observez au bout aussi d'assez cœurs postulatifs  
en face des boutiques de Broadway où un fin pianiste

New York <sup>qui</sup> / de / son idée si affirmée. Mais au contraire  
on ne voit pas qu'il invite, et les giornoi ses clients  
à apercer le demi-blanc <sup>qui</sup> de jolie femme. Ils croient  
à leur appétit d'assouvir <sup>qui</sup> partis dans une cause <sup>qui</sup>  
les bonnes volontés et la justice qu'il leur <sup>qui</sup> va leur  
relever.

On revient comme au cinéma de l'horizon envoi avec  
sur le portefeuille, à gauche, une belle étoile de cinéma qui  
descend et passe sur le mur des l'horizon de l'horizon.  
On a une belle face et puis on apprend que le <sup>qui</sup> de l'horizon  
que le <sup>qui</sup> de l'horizon; et que une femme que le <sup>qui</sup> de l'horizon  
que le <sup>qui</sup> de l'horizon.



109. Georges ROUAULT (1871-1958). MANUSCRIT autographe, [Renoir, Degas] ; 31 pages petit in-4 extraites d'un cahier, paginées 9 à 39, avec de nombreuses ratures et corrections. 1 500/2 000 €

TRÈS BELLE ÉTUDE DE L'ART DE RENOIR ET DE DEGAS. Nous n'en citerons que de courts extraits.

« Renoir devant la nature a privilège d'un doux abandon cela nous change un peu de ceux-là qui ont toujours dans l'œil la pointe du crayon d'Ingres, de même il offense certains idéalistes leur parlant crument d'une peau qui absorbe la lumière, de tétins lourds et fermes, de jolies fesses »... Rouault évoque la transformation que le temps apportera à certaines couleurs de Renoir ; il met en parallèle l'art de Renoir et celui de CÉZANNE ; il met l'accent sur « la profonde réalité de sa vision », comme celle de REMBRANDT ; Renoir dit dans ses toiles son adoration de la nature ; comme tout grand peintre, il a un « sens pictural » inné... Quant à INGRES (surnommé Dominique) : « On en fait un épouvantail dans le champ saccagé par les moineaux cubistes et anti-cubistes se mesurant du bec »... C'est comme collectionneur des dessins d'Ingres que Rouault en vient à parler de DEGAS, « son fils adoptif ». « Degas en innombrables essais calques repentirs à la craie au fusain et au pastel abonde refaisant vingt fois le même angle de bras, le même mouvement de jambes, même torsion et inflexion de pieds, ce maniaque limite son champ d'expérience comme le savant sélectionne et classe les espèces. Il serre cette forme de plus près, dessine parfois en peintre avec un acharnement maladif à faire rendre à la nature en dehors des conventions tout ce qu'il peut, mais il reste conscient esclave d'un passé admirable dans sa perfection manuelle, il est parfois aussi esclave du beau dessin », le transposant « dans un champ naturiste »... etc.

Ancienne collection de l'abbé MOREL (vente 14 décembre 2005, n° 112).

110. Georges ROUAULT (1871-1958). MANUSCRIT autographe, [Propos et considérations sur la peinture] ; 20 pages in-4 arrachées d'un cahier de dessin, traces de peinture sur la première page ; nombreuses ratures et corrections. 1 200/1 500 €

LONG TEXTE, ABONDAMMENT RATURÉ ET CORRIGÉ, DE PENSÉES DIVERSES SUR LA CONDITION D'ARTISTE, LA PEINTURE, SUR LES GRANDS PEINTRES. Il s'agit peut-être du brouillon d'une conférence, puisque Rouault s'adresse de temps en temps à des « chers auditeurs »...

« J'étais muet vous m'avez fait parler  
J'étais sourd vous m'avez fait entendre  
Aveugle vous m'avez permis de voir  
Forme couleur harmonie

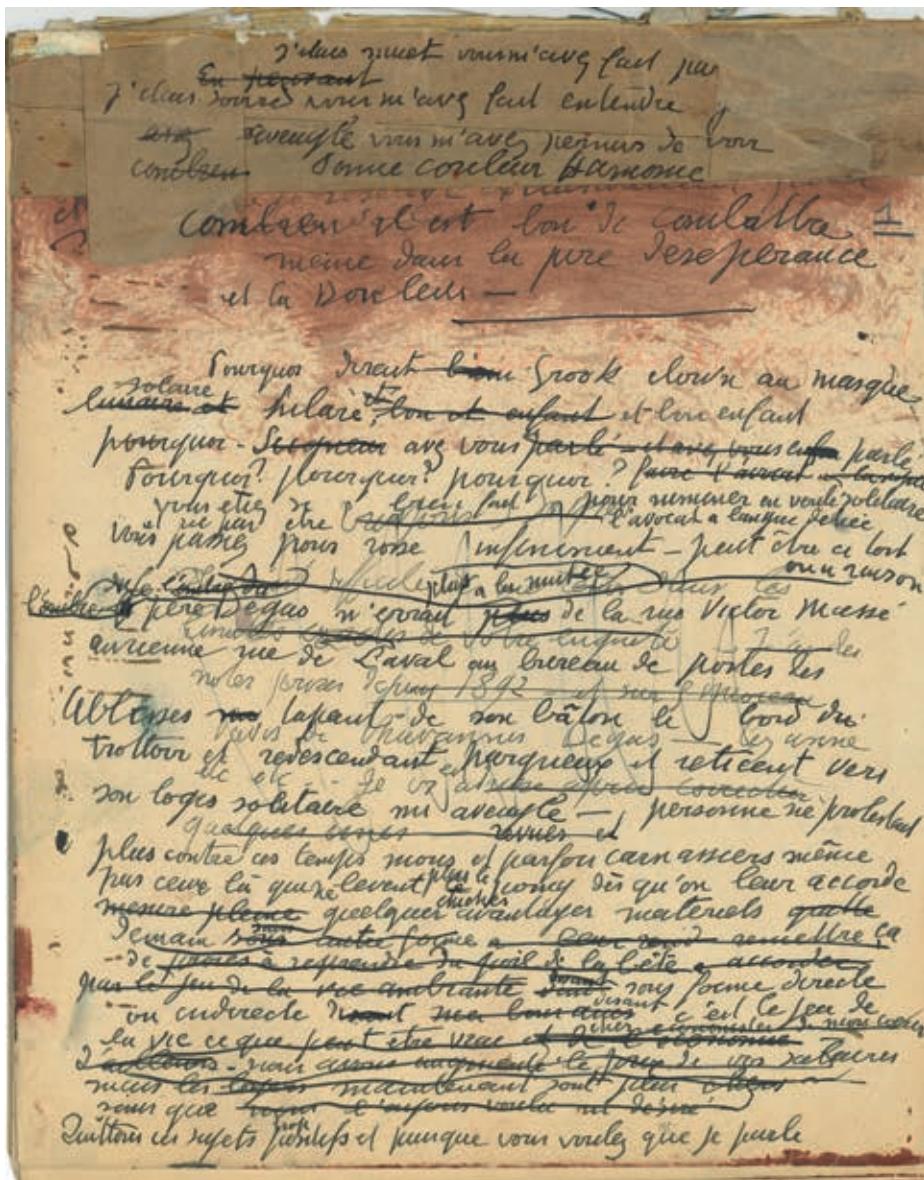
Combien il est bon de combattre même dans la pire désespérance et douleur »...

Il se souvient de DEGAS, aveugle, rentrant « hargneux et réticent vers son logis solitaire » tapant les trottoirs de sa canne... « Homo homini lupus. Dès que je fus né en des temps assez tragiques au faubourg des longues peines j'eus la renommée bien usurpée d'être autant, pis qu'un chien vorace à qui on a enlevé un os à ronger. [...] Près de la ligne discrète et grise du vieux Louvre, j'ai pu penser que Bouguereau n'était pas tout à fait le Sanzio ni Gustave Doré Michel Ange ni Vilette Watteau ni Charlot Shakespeare »... Il évoque CÉZANNE et ses recherches exigeantes, INGRES et la probité du dessin... « Si on fête Courbet voire Corot en tout autre sens il est difficile d'aimer ensuite telle célébrité – encombrante – à la mode du jour. Entre l'Institut et le Louvre il y a la Seine – et ces deux rives proches semble-t-il à nos yeux sont aussi éloignées que nous-mêmes de la Voie Lactée »...

Un certain éclectisme mondain fausse « le sens des hiérarchies secrètes et des valeurs » ; on commence seulement à reconnaître MANET plus d'un demi-siècle après sa mort, et on se moque encore de CÉZANNE, alors qu'on encense des « virtuoses au cœur mort »... Quant à INGRES, que se disputent « surréalistes et académiques », ses Vierges « un peu trop romaines » touchent moins que celles « plus pauvrettes et simplettes » de certains Primitifs. « Irais-je vous dire encore en autre sens que je préfère Watteau à Boucher, Delacroix à Delaroche, et la moindre image religieuse populaire en couleurs qu'on édait par milliers au moyen-âge et dont on se servait l'année suivante pour allumer le feu [...] aux Vierges de BOUGUEREAU dont on m'a vanté la fausse sentimentalité toute mon enfance »... Etc.

ON JOINT deux pages de la main de sa fille Isabelle, abondamment corrigées par Rouault.

Ancienne collection de l'abbé MOREL (vente 14 décembre 2005, n° 118).



111. **Antoine de SAINT-EXUPÉRY** (1900-1944). MANUSCRIT autographe pour **Terre des hommes** ; sur 10 feuillets in-4 de papier orange (paginés a à e, g, gh à j). 5 000 / 7 000 €

**MANUSCRIT DE TRAVAIL POUR LE DERNIER CHAPITRE DE TERRE DES HOMMES**, publié en février 1939, ici sans titre (ce chapitre VIII s'intitulera *Les Hommes* dans le livre).

Première version avec variantes du texte correspondant aux sections I, II et III (début), soit à la page 269 jusqu'aux premières lignes de la page 279 dans l'édition de « la Pléiade ». Les deux premiers feuillets (a-b), écrits spécialement pour *Terre des hommes* (VIII, I), présentent de nombreuses ratures et corrections ; un paragraphe entier est barré, un autre, encadré. Les feuillets c à gh (manque le feillet f) correspondent à la section II du livre (pp. 271-276). Ils se fondent sur le reportage « Madrid », réalisé par Saint-Exupéry pour *Paris-Soir* et publié dans ce journal les 27, 28 juin et 3 juillet 1937. Manque ici le passage digressif sur les canards et les gazelles, « images » illustrant la transformation profonde d'un homme (pp. 274-275). Enfin les feuillets h à j reprennent, avec des modifications, une partie de « Il faut donner un sens à la vie des hommes », article paru dans *Paris-Soir* du 4 octobre 1938, troisième de la série tripartite intitulée « La Paix ou la guerre ? ».

Voici l'ouverture : « Une fois de plus j'ai côtoyé une vérité que j'ai entrevue sans la comprendre. Nous avons tous ainsi, dans notre vie, à la faveur de quelque épreuve, de quelque danger, de quelque devoir connu ce sentiment de marcher soudain dans la bonne voie. On a longtemps vécu, on s'est perdu dans mille efforts, vers nulle direction. [...] On a couru les lievres que l'on croyait devoir courir. Mais la sérénité qui nous fuit à chaque démarche est soudain dans des circonstances mystérieuses. C'est comme si l'on obéissait tout à coup soudain à une vocation personnelle »...

Citons aussi le passage très tendre du réveil du sergent, avant l'attaque (f. d-e ; cf. p. 272) : « J'assistai au réveil du sergent. Il dormait allongé sur un lit de fer dans les décombres d'une cave. Et je le regardais dormir. Et je m'imaginais connaître ce sommeil, non angoissé mais tellement heureux. Prévot et moi, échoués sans eau dans notre désert, et condamnés, nous avons pu, avant d'avoir trop soif, dormir une fois deux ou trois heures. [...] Il bougea lentement, montrant son visage encore endormi et baragouinant je ne sais quoi. Mais il revint au mur ne voulant point se réveiller, enfoui sous les eaux et remuant comme dans la paix d'un ventre maternel, se retenant des poings, qu'il ouvrait et fermait, à je ne sais quelles algues noires. Il fallut bien lui dénouer les doigts. Nous nous assîmes sur son lit, l'un de nous passa doucement son bras derrière son cou. Il se soulevait en souriant. Et c'était comme, dans la paix de l'étable, la douceur des chevaux qui se caressent l'encolure. "Eh ! compagnon !" Je n'ai rien vu de plus tendre. Le sergent fit un dernier effort pour rester dans ses songes heureux, pour refuser notre univers de dynamite de fatigue et de nuit glacée, mais trop tard. [...] le voilà debout, qui nous sourit. De ce tas de glaise sur un grabat vient d'émerger un homme rayonnant qui nous regarde droit dans les yeux. Il en vient l'incompréhensible question. – C'est l'heure ? »...

Citons encore ces lignes méditatives, du dernier feillet, j : « Pour comprendre l'homme et ses besoins, pour le connaître dans ce qu'il a d'essentiel il ne faut pas opposer l'une à l'autre l'évidence de vos vérités. [...] Il faut par conséquent, oublier un instant ces divisions qui une fois admises entraînent tout un Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découlent. On peut ranger ces hommes en hommes de droite et en hommes de gauche, en bossus et en non bossus, en fascistes et en démocrates, et ces distinctions sont inattaquables. Mais la vérité vous le savez c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée le chaos. La vérité c'est le langage qui dégage l'universel »...

ey

avez vu la l'arbre  
de J. Ajalbert : on va encore  
dire que nous jouons les  
Raffaëlli !

Je vous prie de présente mes  
respectueuses salutations à  
madame Pissarro -

je vous serre la main - ami  
qui a mon bon succès -

Très petit ami

P. Signac

Bonne et rappelle à votre  
bon souvenir P. S.

Petit-Andely -

Mon cher Monsieur Pissarro

Il m'est impossible pour le moment  
d'un mois, de me rendre à votre  
charmante invitation : le travail,  
le mélange optique, la petite  
touche - oh, cette petite touche -  
je tâcherai le mois prochain  
de me voler quelque jour pour  
aller cause avec vous.

<sup>grâce à vos deux dernières</sup>  
J'ai vu, une lutte et un  
règlement de l'administration  
de l'Exposition Nantaise : il me

112. Paul SIGNAC (1863-1935). L.A.S., Petit-Andely [été 1886], à Camille PISSARRO ; 4 pages in-8. 1 500 / 2 000 €

SUPERBE LETTRE À CAMILLE PISSARRO SUR LEUR PEINTURE, ALORS QUE SIGNAC COMMENCE SA SÉRIE DES ANDELYS. [En juin 1886, Signac s'installe pour trois mois aux Andelys, et y peint une série de dix tableaux.]

Il ne peut se rendre à sa « charmante invitation : le travail, le mélange optique, la petite touche - oh, cette petite touche. Je tâcherai le mois prochain de me voler quelque jour pour cause avec vous ». Il parle de l'Exposition Nantaise : « Je crois que cela va être dur. Il y aura lutte. Tant mieux, hissons notre drapeau au sommet de toute barricade et tiraillons. Tous les coups portent dans ce troupeau, nous l'avons bien vu à cette dernière exposition. Pour que l'ON se fâche contre nous, c'est qu'ON a senti que nous avions obtenu des résultats sérieux. Pour ma part, je me fiche pas mal des haines, jalouses, insultes dont on me peut poursuivre, pourvu que j'aie votre estime et votre approbation. Nous tenons un filon sérieux, suivons-le. Lucien [PISSARRO, fils aîné de son correspondant, et peintre] vous a dû décrire notre beau pays. Depuis son départ je me suis [mis] au travail, cela commence à marcher »... Puis, à propos d'un article de Jean AJALBERT : « on va encore dire que nous jouons les Raffaëlli ! »...

Archives Camille PISSARRO (21 novembre 1975, n° 165).

par répétition et allant continuer  
sa route. Il ne va pas une  
bonne journée ensemble. Il va  
aller seul à Belle-Île, à  
Brest et du sport. Il n'est pas  
gourmand, il n'ira pas à la  
soupe et du pain, il n'est pas  
fou son sommeil, il dort sur  
son banc ! Enfin c'est un bon  
bougre et un bon peintre. Je  
n'en dirai pas autant de M.  
ALIX, par exemple.

Ne me demandez pas où et  
comment, a partayer. Le capitaine  
laura-t-il là ? Tous ces hommes de  
la camarade - C. - Sign  
Vous recevez peut-être du courrier pour moi  
Prévenez-le s'il vous le faut.

Groix

26. Juin

Mon cher Am.

Les thoniers sont en partance :  
c'est un magnifique spectacle.  
Il faudra venir voir ça ensemble  
l'an prochain. Je suis fou  
d'aquarelles et claqué !

Ne me demandez pas où et  
comment, je saluerai le  
"Tour de France", sur le pont de  
Kerentrec'h. C'est un hommage  
que j'en fais tous les ans je rends  
aux "géants de la route", que  
je préfère à nos jeunes requins  
des lettres et des arts -

113. Paul SIGNAC (1863-1935). L.A.S., Groix 26 juin [vers 1925, à son ami le peintre Charles THORNDIKE à Lézardrieux] ; 4 pages in-8.

BELLE LETTRE DE L'ÎLE DE GROIX.

« Les thoniers sont en partance : c'est un magnifique spectacle. Il faudra venir voir ça ensemble l'an prochain. Je suis fou d'aquarelles et claqué ! »... Il part vendredi et ira saluer le passage du Tour de France sur le pont de Kerentrec'h : « C'est un hommage que tous les ans je rends aux "géants de la route" que je préfère à nos jeunes requins des lettres et des arts »... Il lui annonce sa prochaine arrivée à Lézardrieux, mais refuse de séjourner au Palace Paimpolais, « où j'ai été trop mal traité l'an dernier. Ah les vaches ! [...] Je serai très heureux de traverser le Trieux à votre bord. Samedi, je travaillais au bout du mole. Je vis surgir du Nord, un petit canot de 5 mètres, genre Belle-Île, orné d'arabesques bleues sur fond blanc. De ma jumelle, je distinguai son nom : La Ville d'Honolulu. J'en conclus que c'était notre bon peintre PUY ! En effet [...] il s'en allait seul à Belle-Île, ce qui est du sport. Il n'est pas gourmand, il ne veut à bord que du pain et de l'eau ; ni difficile pour son sommeil, il dort sur son banc ! Enfin c'est un bon bougre et un bon peintre. Je n'en dirais pas autant de M. ALIX, par exemple »...

Société des Artistes Indépendants

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

Siège social : 18, Rue Mazarine, PARIS (VI<sup>e</sup>)

Président : Paul SIGNAC

Barfleur Mardi.

Mon bon Luce, j'ai été  
bien content de recevoir vos  
nouvelles : c'est gentil de  
m'en faire faire ce plaisir - Je  
sais que vous aimez peu  
écrire -

Vous ne me parlez  
pas de votre santé, mais  
au temps, je pense qu'elle  
est bonne, tandis que lui  
est épouvantable, là comme

114. Paul SIGNAC (1863-1935). L.A.S., Barfleur mardi [vers 1935], à Maximilien LUCE ; 8 pages in-8, en-tête  
Société des Artistes Indépendants. 1 000/1 500 €

BELLE ET LONGUE LETTRE DE BARFLEUR À SON AMI LE PEINTRE MAXIMILIEN LUCE, qui succéda à son ami à la présidence des Artistes Indépendants.

Il a été bien content de sa lettre, d'autant qu'il sait que Luce aime peu écrire : « Vous ne me parlez pas de votre santé, mais du temps ; je pense qu'elle est bonne, tandis que lui est épouvantable, là comme ailleurs. Mais ici, plus il est mauvais, plus j'ai de magnifiques spectacles qui défilent devant le vitrage de mon grenier transformé en atelier. Je regrette ce mauvais temps pour les pauvres bougres campés avec des gosses dans d'exigües chambres meublées, mais pour ma part je m'en réjouis. Sans préoccupation d'exposition, de vente, de succès, je note tout ce que je vois et je travaille du matin au soir. – Et je m'amuse, entre ces séances, à causer, sur la cale, devant ma maison, avec les très braves gens et les excellents marins d'ici. [...] J'ai deux vieux amis : l'un de 84 ans, le meilleur marin d'ici ; un autre qui est resté 31 ans dans un phare en mer [...]. Comme ils savent des choses ; comme ils me racontent de belles histoires – L'un d'eux a assisté au combat entre 2 navires américains, pendant la guerre de Sécession, au large de Cherbourg ; entre le Kersage et l'Alabama, en 1863 – Vous savez que MANET a peint cette scène dramatique ! Nous voilà loin des vains propos de M<sup>me</sup> LHOTE [...] Quelle belle et bonne vie ! » Son épouse Jeanne et sa fille Ginette s'essayent à la peinture sans brillants résultats... « Barfleur est délicieux : resté intact et pur... très peu de baigneurs. La campagne est magnifique ; mais pauvres peintres de chevalet ! [...] Vous ferez très bien d'aller au Tréport : c'est un excellent pays pour les croquis et les études, très grouillant et très varié »...

115. **Philippe SOUPAULT** (1897-1990). MANUSCRIT autographe, *Henri Rousseau, le douanier* ; 7 pages et demie in-4 (quelques ratures et corrections). 600/800 €

**BEAU TEXTE SUR LE DOUANIER ROUSSEAU**, publié dans *La Revue du XX<sup>e</sup> siècle* en 1962, et recueilli dans *Profils perdus* (1963) puis dans les *Écrits sur la peinture* (1980).

« Je ne l'ai malheureusement pas connu. C'est un de mes grands regrets. Mais je l'ai toujours considéré comme un de mes amis, dès que j'ai vu l'un de ses tableaux, en 1916 »... Soupault eut l'idée de recueillir le témoignage de certaines personnalités qui l'avaient connu, pour réussir à se faire lui-même un portrait du peintre... Il a suivi depuis avec une grande joie son « ascension prodigieuse », triomphe qui n'a pourtant pas dissipé « le malentendu créé autour d'Henri Rousseau : les mieux intentionnés des critiques d'art ont traité ce grand peintre, ou ce pionnier de la peinture », de primitif (dans le sens primaire), de naïf, et même de « Peintre du dimanche ». Grave erreur et grande injustice, auxquelles Soupault cherche à remédier, en décryptant la véritable personnalité du Douanier. Il dresse le portrait d'un homme bon et gentil, très pauvre, mais orgueilleux et ambitieux quant à son art et tout à fait conscient de son génie, passant outre les moqueries et les critiques : un artiste pleinement averti de la valeur de son œuvre. Il illustre son propos d'anecdotes, des témoignages d'APOLLINAIRE, de Jérôme THARAUD, de Maurice RAYNAL, de Robert DELAUNAY, et montre toute la modernité de ce grand peintre qui révolutionna la peinture : « Et la légende qui le fait traiter d'aliéné, de naïf, de farceur et de primaire n'est pas encore détruite »...

116. **Philippe SOUPAULT** (1897-1990). MANUSCRIT autographe d'un entretien ; 10 pages in-8. 700/800 €

**INTÉRESSANT DOCUMENT SUR SA VIE ET SA CARRIÈRE**, réponses aux questions d'une journaliste allemande Brigitte A. ; on joint la transcription dactylographiée de l'interview (6 pages in-fol.), avec les questions numérotées et les réponses orales de Soupault, qui a préféré en réécrire certaines.

81

71

21. 1) et je suis né, près de Paris  
et j'y ai vécu toute mon  
enfance et ma jeunesse.  
Pendant cette longue époque  
loin de Paris avec sa mère  
& Paris avec une matelote  
qui l'appelle un allemand  
travaillant à Paris, quand  
je reviens à Paris, quand  
je reviens à Paris, quand  
de cette ville - Il me semblait  
que je changeais de rythme.  
De plus, pour être sûre de  
tout après la guerre  
que Paris ( - ) n'était  
plus tombé ; moins  
mystérieuse -

comme un dernier héritage - le 22

7, j'ai connu Proust, j'ai  
été l'ami de Joyce et j'ai  
mis et j'ime Guillaume  
Apollinaire. Proust et Joyce  
sont intéressés que  
leur œuvre. Apollinaire a  
été, un sens très  
fort de l'amitié -  
avec lui que je  
mais pourtant -  
j'assure une avenir -  
encontre et c'est  
l'accepte de  
lui si l'œuvre  
- pour dire sans  
mais un témoignage  
grand poète

Sur Paris, où il a passé son enfance et son adolescence, et qui a beaucoup changé : « Mon paysage préféré dans Paris ce sont les quais de la Seine [...] je suis toujours attiré par la place de la Concorde surtout au crépuscule ». Les « héros » de ses livres sont des personnages réels qu'il a connus, les « nègres » qu'il a fréquentés lors de ses études, « des petits fils d'esclaves qui avaient la volonté de la liberté totale », ou son parent détesté Louis RENAULT. Sur les débuts du Surréalisme : « Quand je me souviens des années du début du Surréalisme je pense que mes amis et moi nous voulions nous délivrer des préjugés, des tabous, des interdis en un mot nous voulions être libres. C'est pour la même raison que nous avons, André BRETON et moi adopté pour écrire la suggestion du Dr JANET qui proposait à ses patients d'écrire ce que leur inconscient leur dictait. Ainsi nous avons écrit *les Champs magnétiques*, la source du surréalisme ». Il explique pourquoi il a tant écrit, son travail de créateur et de journaliste. Il revient sur son enfance bourgeoise, sa volonté d'échapper à son milieu, puis sur ses souvenirs : « J'ai connu PROUST, j'ai été l'ami de JOYCE, et j'ai admiré et aimé Guillaume APOLLINAIRE. Proust et Joyce n'étaient intéressés [sic] que par leur œuvre. APOLLINAIRE avait, lui, un sens très profond de l'amitié - C'est donc à lui que je souhaiterais pouvoir reparler ».... Il dit son amour du cinéma, notamment les comiques américains qu'il allait voir avec ses amis surréalistes. Il parle enfin de son travail de traducteur, notamment de l'allemand avec sa femme Ré Soupault...

Bourges est en eau  
des bronches  
il va revenir.  
Vous avez sans doute appris  
la mort de sa tante  
assassinée à Bordeaux  
Je vous envoi une liste  
de Bourges mon fils  
et vous vous  
Henri

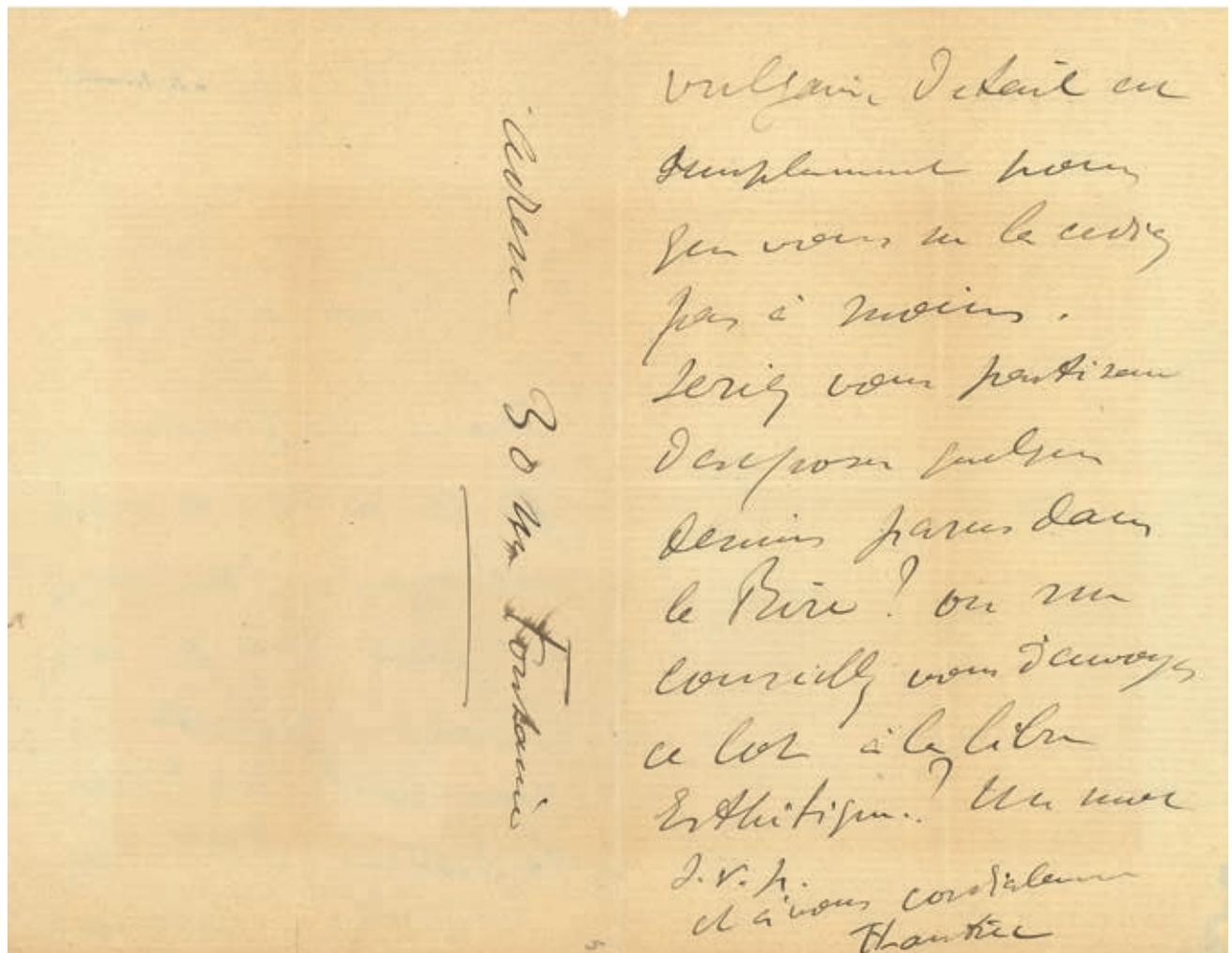
Ma chère Mamie

Il fait un temps affreux  
qui me fait d'autant plus grogner que j'ai perdu deux jours en allant voir Grenier [son ami peintre René GRENIER] à la Campagne. Vous devriez vraiment lui envoyer du vin. C'est vraiment promettre trop à ce garçon. J'espère que vous lui en enverrez, du bon, plus une liste, pour savoir comment il pourrait s'en procurer et des échantillons si possible ». Il fait faire une caisse pour transporter le portrait de RACHOU [son portrait par Henri Rachou (Musée des Augustins, Toulouse)]. « Quant à mes projets il n'y en a guères faites ce que vous voudrez, je m'arrangerai toujours. Je vous enverrai la note de BRÉDIF (mystère) qui se monte à 114 f si vous voulez m'envoyer directement la galette ou à lui. BOURGES [son ami d'enfance Henri Bourges et colocataire] est au Mont Dore pour ses bronches, il va revenir. Vous avez sans doute appris la mort de sa tante assassinée à Bordeaux »...

Correspondance (éd. Herbert Schimmel, 1992), n° 149, p. 148.

117. Henri de TOULOUSE-LAUTREC (1864-1901). L.A.S. « Henri », [Paris juillet 1887], à SA MÈRE ; 2 pages et demie in-8. 2 000/2 500 €

« Il fait un temps affreux qui me fait d'autant plus grogner que j'ai perdu deux jours en allant voir Grenier [son ami le peintre René GRENIER] à la Campagne. Vous devriez vraiment lui envoyer du vin. C'est vraiment promettre trop à ce garçon. J'espère que vous lui en enverrez, du bon, plus une liste, pour savoir comment il pourrait s'en procurer et des échantillons si possible ». Il fait faire une caisse pour transporter le portrait de RACHOU [son portrait par Henri Rachou (Musée des Augustins, Toulouse)]. « Quant à mes projets il n'y en a guères faites ce que vous voudrez, je m'arrangerai toujours. Je vous enverrai la note de BRÉDIF (mystère) qui se monte à 114 f si vous voulez m'envoyer directement la galette ou à lui. BOURGES [son ami d'enfance Henri Bourges et colocataire] est au Mont Dore pour ses bronches, il va revenir. Vous avez sans doute appris la mort de sa tante assassinée à Bordeaux »...



118. **Henri de TOULOUSE-LAUTREC** (1864-1901). L.A.S., [Paris] 30 rue Fontaine, [2 décembre 1896, à l'éditeur belge Edmond DEMAN] ; 2 pages et quart in-8. 2 000/2 500 €

« Merci des papiers. Je ne les ai pas encore essayés. Je vous ai fait adresser une épreuve *Lender* – pour vous 30<sup>f</sup> pour le public 50<sup>f</sup>. Ce vulgaire détail est simplement pour que vous ne la cédiez pas à moins. Seriez-vous partisan d'exposer quelques dessins parus dans *le Rire* ? ou me conseillez-vous d'envoyer ce lot à la Libre Esthétique ? »...

Correspondance (éd. Herbert Schimmel, 1992), n° 471, p. 308.

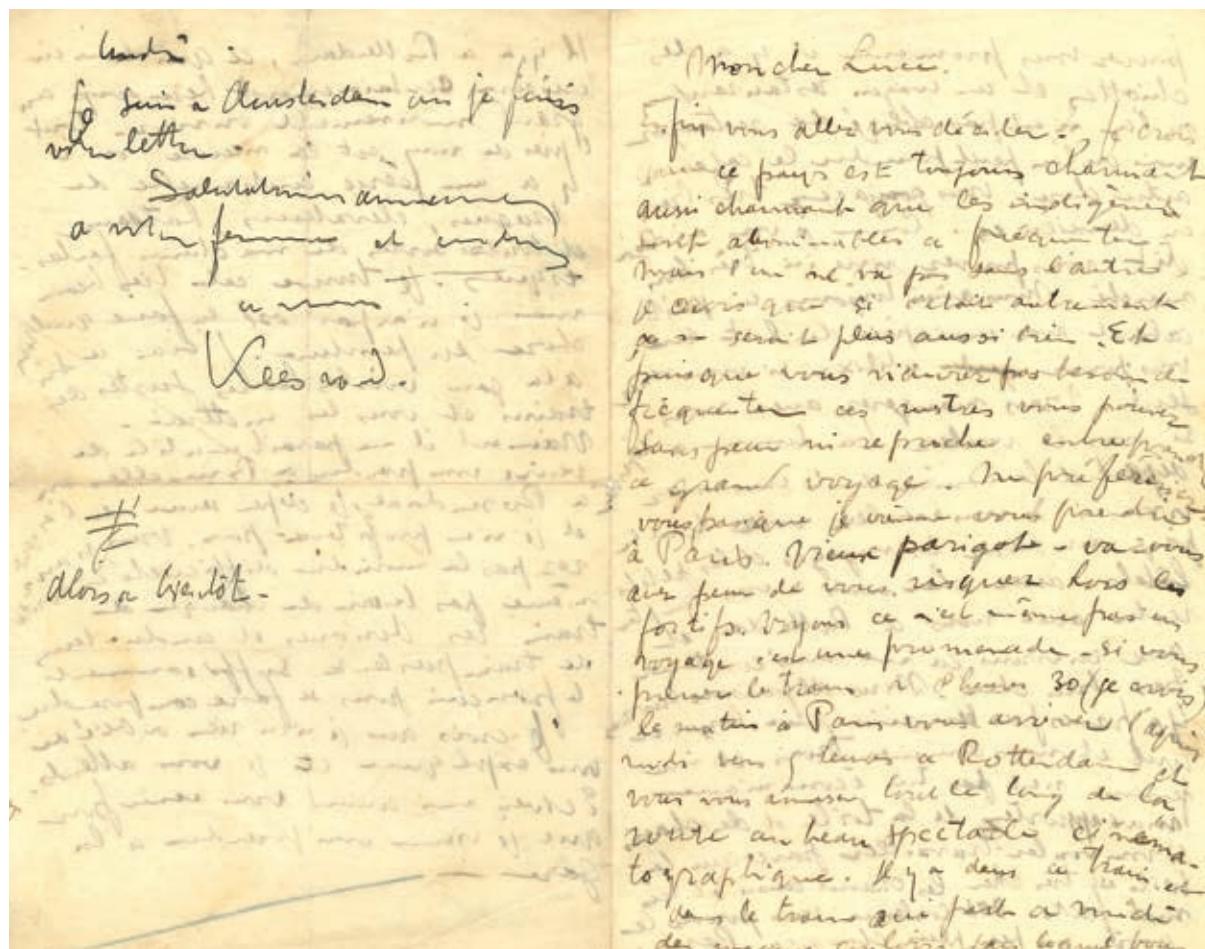
119. **Tristan TZARA** (1896-1963). 2 L.A.S., Paris 4 janvier et 28 mai 1947, à Sasha PANA à Bucarest ; 3 pages et demie in-8, enveloppes. 800/1 000 €

AU SUJET D'UNE ANTHOLOGIE DE POÈMES DE TZARA. 4 janvier. Il le remercie de son accueil à Bucarest, de l'envoi d'*Orizont* et autres livres. « Pour ce qui est des poèmes choisis que vous voulez faire paraître aux Éditions d'État, dites-moi combien de pages il vous manque et je ferai faire des copies ici »... 28 mai. Il lui envoie une « autorisation de traiter en mon nom avec les Éditions d'État », et espère qu'il a bien reçu ses *Morceaux choisis* et *La fuite*. ... « Par la bibliographie publiée dans les *Morceaux choisis*, vous avez pu vous rendre compte que les poèmes compris dans *Vigies* (que vous possédez) et *Sur le champ* ont été repris dans *Graines et issues*. Il vous manque donc encore quelques poèmes de : 1) *Vingt-cinq poèmes* [...] 2) *Cinéma calendrier* 3) *Indicateur des chemins de cœur* 4) *Entre-temps* 5) *Le signe de vie*. [...] Ayez donc la gentillesse de faire votre choix [...] et m'indiquer les titres de poèmes que vous décidez de reprendre »... Il l'informe qu'*ARAGON* arrivera bientôt à Bucarest, en venant de Belgrade et Sofia...

120. **Kees VAN DONGEN** (1877-1968). L.A.S. « Kees van d. », [Rotterdam et Amsterdam vers 1900 ?], à Maximilien LUCE ; 3 pages et quart in-8. 1 000/1 500 €

BELLE LETTRE POUR CONVAINCRE LUCE DE LE REJOINDRE À ROTTERDAM.

« Enfin vous allez vous décider. Je crois que ce pays est toujours charmant, aussi charmant que les indigènes sont abominables à fréquenter. Mais l'un ne va pas sans l'autre. Je crois que si c'était autrement ça ne serait plus aussi bien. Et puisque vous n'aurez pas besoin de fréquenter ces rustres vous pouvez sans peur ni reproche entreprendre ce grand voyage. Ne préféreriez-vous pas que je vienne vous prendre à Paris. Vieux parigot, va, vous avez peur de vous risquer hors les fortifs. Voyons ce n'est même pas un voyage c'est une promenade ». Il lui suggère de venir en train jusqu'à Rotterdam et de s'amuser « tout le long de la route du beau spectacle cinématographique »... La vie ici est très bon marché, ils peuvent lui prêter un cabinet avec un petit lit et il mangera avec eux s'il le désire ; « mais apportez de la toile et des châssis si vous voulez travailler », car ils sont chers ainsi que les couleurs... « Il y a à Rotterdam, ce qui vous intéressera certainement beaucoup, un grand mouvement ouvrier. Tout près de nous est la Meuse, où il y a une féerie continue de barques, élévateurs, bateaux et toutes sortes de machines fantastiques. Je trouve cela très beau, mais je n'ai pas osé en faire quelque chose en peinture »... Sur la dernière page, il termine sa lettre « Lundi : Je suis à Amsterdam où je finis votre lettre »...



2/ Cinéma calendrier

3/ Indicateur des chemins de cœur

4/ Entre-temps

5/ Le livre de vie.

||  
M

Si vous voulez publier un fragment de  
"La Face intérieure" - à paraître - vous  
pouvez vous servir soit de "Fontaine"

ou de "Cahiers Sart" (tous deux  
réunis soit à l'Institut.) —

Vous avez le privilège de faire votre choix  
parmi les livres que vous pourrez et m'indiquer  
les titres des poèmes que vous décidez de  
reprendre. À ce moment je vous enverrai le  
complément que je ferai dactylographier  
ici. — Vos nouvelles me font toujours plaisir  
Envoyez-moi de temps à autres des vers ou  
journaux susceptibles de m'intéresser. Aujourd'hui  
je bientôt à Bucarest (rencontre de ~~Refrain~~  
et Sofia). Sachez que a été officiellement invitée  
par le gouvernement roumain avec le C.N.E., de  
venir à Paris. Je recevrai bientôt la confirmation

Pré-annulation de votre  
rendez-vous à Paris

121. **Paul VERLAINE** (1844-1896). 3 L.A.S. « P. Verlaine » ou « P.V. », octobre 1887, à son ami Edmond LEPELLETIER ; 2, 4 et 4 pages in-12 à l'encre rouge. 4 000 / 5 000 €

**BELLES LETTRES DE L'HÔPITAL BROUSSAIS SUR SES PROJET LITTÉRAIRES.**

*Paris 9 octobre.* Il le remercie de son offre d'hospitalité. « Je ne sais encore quand je sortirai. Je tâcherai que ce soit le plus tard possible, d'autant plus que je suis en voie d'amélioration et commence à espérer qu'on continuera à me traiter par des mouvements gradués. De la sorte j'éviterai – non sans joie – une opération d'ailleurs peu sûre de réussir. [...] Je vais envoyer mes *Romances* à Mario Proth. Dis lui un mot en ma faveur. J'ai des raisons pour désirer une phrase aimable dans sa causerie littéraire du *Mot d'Ordre*. Je fais des proses pour journaux payants, – mais où m'adresser ? Mendès qui avait promis de s'occuper de moi ne s'en occupe guère, après une fantaisie des *Mémoires d'un veuf* insérée en août à la *Vie pop[ulai]re* (12 fr.) »...

*Paris 21 octobre.* ...« Je m'attends à sortir bientôt. En réalité, je me crois incurable, ou tout au moins guérissable si à la longue qu'autant dire pas ! Un vague, mais très pénible amour-propre, me pousse à l'impatience. On a l'air d'être là par charité. Quoiqu'au fond la société qui m'a dépoillé sous la forme du juge de paix du XII<sup>e</sup> arr<sup>t</sup> me doive peut-être un peu l'hospitalité. Et puis je puis d'un moment à l'autre être renvoyé, quelque bienveillants que soient les directeurs ». Il prie son ami de lui envoyer de quoi payer le train pour Bougival... « Quelques amis m'apportent de temps en temps du tabac, et Vanier – mais qu'il est dur à la détente ! – me "fade" par instants, sur de vagues copies miennes. Je vais aussi conclure des traités quelque peu nourrissants... pour l'avenir avec cet éditeur intelligent, mais, je le répète, serré !! [...] Je ne te gênerai pas beaucoup d'ailleurs, ni longtemps. [...] je crois que je dois espérer gagner par la littérature et me compléter le pain (et un peu de beurre) avec autres menues besognes, leçons, écritures, etc. – Chez toi, je lirai en masse, me remettrai au courant; j'en ai besoin, depuis des années que je vis chez les Anglais, les curés, les croquants et les nourrissons de l'A. P. ! [...] Amour, un volume de vers, va paraître chez Vanier. C'est-à-dire va être imprimé. Il y a un des principaux morceaux dédié à Edmond Lepelletier »...

*26 octobre.* Il a reçu son mandat qu'il va garder jusqu'à sa sortie. Il compte sur des rentrées et une créance à récupérer qui lui permettront « de m'habiller un peu plus, de me choisir un local convenable et d'attendre en travaillant pour les journaux et de chercher des leçons, ou emplois, etc. Un volume de moi va paraître, *Amour*. C'est catholique, pas clérical, bien que très orthodoxe. Une pièce t'est dédiée, dans le ton simple et descriptif du *Nocturne parisien* et du *Grognard*, de mes deux premiers volumes à dédicace. Je pense que ce livre, plus varié de ton que *Sagesse*, aura quelque succès qui pourra m'ouvrir une voie dans des choses un tantinet lucratives. Suivra *Parallèlement*, un recueil tout à fait "profane" alors, et même assez roide, amusant, je crois. Ces deux machins, absolument finis, et sous presse, pour ainsi dire. J'ai deux nouvelles courtes et plusieurs morceaux pour une seconde série des *Mémoires d'un Veuf* (mais, à propos, t'a-t-on envoyé ma *Louise Leclercq*, recueil de nouvelles paru presque en même temps que les premiers *Mémoires* ?). Ces proses, toutes prêtées aussi. Tu vois que j'ai quelque travail d'avance. Des amis s'occupent de les placer, mais... ! Que c'est drôle tout de même cette situation littéraire ? Mais je crois que si j'étais plus déniéisé au point de vue librairie et journalisme, je pourrais tout de même me débarbouiller. Je vais donc essayer. Que diable ! Ce serait trop fort de mourir de faim ! Et d'abord je vais me faire d'une économie et – mais quel effort, l'économie ! même avec rien dans sa poche, – très raisonnable »...

*Anciennes collections Henri SAFFREY, puis Jean HUGUES (Succession Jean Hugues. Rimbaud, Verlaine. 20 mars 1998, n° 98).*

105

Paris le 9 Oct 1887.

Cher ami. Merci bien bonne, promesse, l'hospitalité. Je prie toujours de pas te gêner longtemps. Si toutefois je me vois obligé de demander asile à ta bonne amie. Je n'aurai rien quand possible. Je tâcherai que ce soit ~~égal~~ tout ~~égal~~ possible, de faire plus que je suis en état d'assurer et commencer à espérer que continuerai me limite pas des mouvements graduels. Aller fort j'écrittrai - monsieur juie - une opération de l'heure plus tard et rééprouvi. Enfin, quand j'aurai enfin au point de partir je t'écrirai.

La réunion de l'A.P. ! Je te tiens des plans pour ~~assurer~~ défaire par MON ~~absin~~ deux billets de null pour couteau, un peu plus tard - Sur un ancien village de St Germain - un de 1500 mais sur morceau un vieillard ~~qui~~ mais un joli morceau, 1500 francs et pour devenir enfin pratique.

Alors, un volume de vers, de françois chez Vauv. Cet avr. n'a été imprimé. Il y a une précise morceau dédié à Edouard Lepeltier. Voir à.

Et Libesque, elle maladroite!

J'attends aujourd'hui tard pour et ferme bien les deux mains ton ami, P. Merleay.

plus dévoué au point de vue librairie et journalisme, je pourrai tout de même me débrouiller. Je vais donc essayer. Que diable ! ce serait trop fort de mourir de faim ! Et d'abord je vais me faire une économie et - mais quel effort, économie ! même avec rien dans sa poche - très raisonnable. Ça j'aurai fait et puis très bien sans trop de peine, rempli au moins de personnalité.

Mais je bavard. Remercie et remercier.

Ton bien affectueux  
vieux camarade  
P. Merleay

105/106 Paris le 21 Oct 1887.  
Hôpital Broussais, Salle Follin.  
lit 22. - 96 rue Didot. Paris.

Cher ami, D'abord, bien de merci pour la mention dans "l'echo de Paris". Puis ceci, presque, presque, comme tu vas voir.

Je m'attends à sortir bientôt. En réalité j'aurais dû sortir, si tout au moins j'étais à ce long moment dans un peu meilleure ~~guérison~~ ~~guérison~~ ~~guérison~~ ~~guérison~~ ! Un vague mais très pénible amour-propre, me pousse à l'imposture. On a laissé détruire par chance ! (Quand j'ai fait le sortir qui n'a pas pour la forme du jeu de sortir de l'an ! une chose peut être un peu l'hospitalité) Et puis j'ai pris un nouveau châtiment en recevant quelques blessures, par devant le docteur. Or si je sorte

122. **Paul VERLAINE** (1844-1896). 4 L.A.S. « P. Verlaine » ou « P.V. », août-décembre 1890, à son ami Edmond LEPELLETIER ; 3, 2 ½, 1 et 1 pages in-12, une adresse. 2 000/2 500 €

*Vendredi soir, 26 août 1890. ...« il était convenu que je devais écrire quelque chose pour l'Écho toutes les semaines ». Or la personne qu'il a envoyée à l'Écho « a subi une fin de non-recevoir à laquelle je ne comprends rien. [...] Bref, dois-je continuer à travailler pour l'Écho, aux conditions ci-dessus. J'ai là un volume en train, *Élégies*, d'une note, je crois amusante – et relativement chaste, qui m'a l'air d'être ce qu'il faut. Chaque pièce aura dans les 60, 80, 100 vers. J'en enverrai une par semaine, mettons tous les mercredi, en outre de quelques proses par ci par là. Je t'enverrai d'ailleurs [...] un article intitulé : *Un Chapitre inédit de "mes hôpitaux"*, que j'affirme valoir son prix et dont la place me semble au journal qui publia *Mes hôpitaux*, et mercredi prochain, la 1<sup>re</sup> *Élégie*, 100 vers »...*

*Paris 3 novembre 1890. Il lui écrit de Broussais « au sujet d'un assez long travail (impressions plutôt douces et d'humour sans fiel aucun) intitulé : *mes hôpitaux*. Je dis assez long : j'en ai douze pages très serrées et la chose est susceptible d'une suite de cette dimension qu'il me serait extrêmement facile de mener à bonne fin, tant je possède mon sujet ou plutôt tant hélas ! mon sujet me possède ! Or ce travail ne pourrait-il pas passer, soit en variétés, soit en feuilletons 2, 3 ou 4, selon la coupe, dans un de tes journaux, *Écho, Paris*, etc. ? »...*

*Lundi 15 déc. 90. ...« Peux-tu me prêter un louis jusqu'à demain ? Très important »...*

*Lundi soir [30 XII 1890]. ...« Merci de la chose de l'autre jour, et excuse. Suis maintenant 18 rue Descartes »...*

*Anciennes collections Henri SAFFREY, puis Jean HUGUES (Succession Jean Hugues. Rimbaud, Verlaine. 20 mars 1998, n° 106).*

123. **Paul VERLAINE** (1844-1896). MANUSCRIT autographe signé, **Vieille Ville (fragment d'un livre perdu)** ; 23 pages in-8 montées sur onglets et interfoliées, reliées en un vol. in-8, demi-maroquin grenat à coins (Semet & Plumelle). 10 000/12 000 €

**MANUSCRIT COMPLET DE CE BEAU TEXTE, NOURRI DES SOUVENIRS D'ENFANCE SUR ARRAS.**

Il a été publié dans *Art et critique* le 9 novembre 1889. Le manuscrit a servi pour l'impression dans la revue ; écrit sur papier de l'Assistance publique, il présente de nombreuses ratures et corrections.

Le « livre perdu » dont *Vieille Ville* serait un « fragment » était probablement le *Voyage en France par un Français* (1880), mais Verlaine a aussi songé à réunir ce récit à un recueil resté à l'état de projet : *Histoires comme ça ou Aventures d'un homme simple*.

« C'est une ville de province, bien reculée, presque inconnue, même des artistes, même des curieux, par ce temps qui se donne pour amoureux de pittoresque et d'inédit, Arras, pour nommer la pauvrette par son nom qui fut illustre et dont rien, je vous assure, n'a fait démentir la gloire archéologique, tout au moins. Arras m'est cher pour mille motifs, liens de famille, le calme, – et la suprême beauté de son ensemble. J'y séjourne souvent bien que je n'y réside pas, et je connais à fond la ville, les habitudes et les habitants ».... Suit une description minutieuse et pleine de tendresse de cette ville, avec ses fortifications de Vauban, ses petites rivières, ses marchés, son patois, sa bonne humeur. Verlaine cite longuement un « vieil auteur », *Gazet*, qui raconte le miracle à l'origine du culte de Notre-Dame des Ardent : belle histoire médiévale d'une peste, de la réconciliation de deux musiciens ennemis, et d'une apparition de la Vierge devant les malades réunis à l'église... Il donne de curieux détails sur le cierge miraculeux, parle avec admiration de l'église récemment édifiée en l'honneur de Notre-Dame des Ardent, et rend hommage à d'autres églises dues à un architecte de génie, *Grigny*, dont la chapelle des Ursulines, « effrayant tour de force de légèreté, de hauteur et d'équilibre », et la chapelle des Dames du Très-Saint Sacrement, de style flamboyant. Il décrit ensuite le splendide Hôtel de Ville d'Arras, dénonçant les dommages infligés par des restaurations ou par commodité administrative. « L'ensemble toutefois est loin de me déplaire : cet amoncellement même de dômes, de pignons, de cariatides, de balcons, cette profusion de vermicelles, d'achantes, de congélations, de figurines, est d'un joyeux et luxueux effet »...

Verlaine promène le lecteur à travers la vieille cité jusqu'à l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Vaast, qu'il décrit sommairement, puis il retrace l'histoire de la cathédrale voisine, à laquelle il manque toujours le dôme et le campanile projetés. Il confie son goût pour le plain-chant qu'il va entendre aussi souvent que possible à la grand'messe canonique quotidienne : « la quasi-solitude des offices de semaine distribue à la prière privée tout l'espace nécessaire, on dirait, ces voûtes immenses semblent un ciel juste assez lointain pour encourager les pieuses à vouloir y planer ; ces énormes colonnes corinthiennes invitent les intentions particulières à s'y enrouler pour l'ascension parmi les riches chapiteaux vers ces sereines régions de l'adoration enfin sûre de son vol »... Il termine par une anecdote sur un visiteur peu dévôt qui ne savait apprécier aucune de ces magnificences, et qui a quitté la cathédrale à la suite d'une jeune femme. « Et tout cela, ô la profondeur de vos desseins, Dieu vivant ! à cause d'une humble femme qui passait, après avoir prié peut-être pour cet imbécile qui flanait dans votre temple comme dans un musée, peut être encore pour le chrétien distrait en présence de vos cérémonies qui écrit ces lignes vaines ».

*Ancienne collection du commandant Paul-Louis WEILLER (30 novembre 1998, n° 145).*

# Vieille Ville

(fragment d'un ~~recueil~~ <sup>recueil</sup> lyrique)

C'est une ville de province bien reculé, presque inconnue, même des artistes, même des curieux, par ce temps qui se donne pour amours de pitterage et d'indulgence. Alors pour nommer la pauvreté pas son nom qui fut illustre et d'autre rien, je vous avoue, n'a fait démentir la gloire archéologique tout au moins.

Alors mille chœurs pour aillot motifs, bientôt de ville la calme, - et la suprême beauté de son ensemble. Je n'ignore souvent bien que je n'y reviendrai pas, et j'y connais à fond la ville, les habitudes, les habitudes. Cela y moi vous entraîner un rapide ~~croquis~~ dragon

Vingt sept ou vingt huit mille années sur un périmètre assez restreint donnent à la ville une gaîté douce et bon enfant que le caractère flagrant d'un peuple gras (Et ce que l'on prononcerait "gras") des citadins et des contadins immédiats maintiennent dans un demi-bruit très plaisir. Chaque deux jours de marché trois fois par semaine, cette sonorité de hausse un peu vers le matin et le soir. ~~bruit~~

Des diverses portes de la ville - ville fortifiée par Vanbar, qui est question de démentir - fossés ~~entourant~~ aux aspects les plus variés : ici, de magnifiques peupliers bordant le noir ruisseau Crinchon qui court dans un ~~canal~~ d'ordure, là-bas, l'autre ruisseau, à sa source, bondissant à petit bruit d'entre roches sur du fraîch caillou et aussi, au contraire, parmi des arbres impressionnant mûr et préhistorique ; à cette autre porte, la rivière de Scarp qui débouche tout le fossé qui est énorme entre l'immense mur aux fanges portes XVII.

Siècle de plus jolies et un haut rempart où aboutit la route, pour aller à un quart de lieue plus loin étoyer le cours de la rivière sous des sautes et des sautades à travers une campagne de fortes échelles ~~et des~~ <sup>et des</sup> prairies immenses - des portes, dans la ville, ~~entourant~~ immédiatement sur de belles rues tortueuses avec ~~allée~~ <sup>de</sup>

immenses

l'abîme

sinuose

merais

couvrant

# CONDITIONS DE LA VENTE

---

## Conditions générales:

La vente se fera expressément au comptant.

Aucune réclamation ne sera recevable dès l'adjudication prononcée, les expositions successives permettant aux acquéreurs de constater l'état des objets présentés.

L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse. En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclament en même temps cet objet après le prononcé du mot « adjugé », ledit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public sera admis à enchérir à nouveau.

La date indiquée entre crochets [...] correspond à la création du modèle. La pièce présentée ayant été réalisée postérieurement.

Les éventuelles modifications aux conditions de vente ou aux descriptions du catalogue seront annoncées verbalement pendant la vente et notées sur le procès-verbal.

Catalogue : 20€ dont TVA à 5,5% au titre du droit d'auteur. Les images sont propriété exclusive d'ADER.

Toute reproduction ou diffusion nécessite une autorisation écrite de la Maison de Vente.

## Frais de vente et paiement:

L'adjudicataire devra acquitter, en sus du montant de l'enchère, par lot, les frais et taxes suivants :

- 28 % TTC (20 % de TVA) sauf pour le vin et les livres 25 % TTC (5,5 % de TVA sur les livres).
  - 5,5 % de frais additionnels au titre de la taxe à l'importation temporaire, pour les lots dont le numéro est précédé d'un astérisque.
- Dans certains cas, ces frais pourront faire l'objet d'un remboursement à l'acheteur.

Le paiement devra être effectué immédiatement après la vente :

- en espèces (euros) jusqu'à 1000 € pour les ressortissants français ou jusqu'à 15000 € pour les ressortissants étrangers (sur présentation d'un justificatif de domicile, avis d'imposition, etc.; en plus du passeport).
- par chèque bancaire (en euros) à l'ordre de ADER, avec présentation obligatoire d'une pièce d'identité en cours de validité. Les chèques étrangers ne sont pas acceptés.
- par carte bancaire (Visa, Mastercard).
- par paiement «3D Secure» sur le site [www.ader-paris.fr](http://www.ader-paris.fr)
- par virement bancaire en euros à l'ordre de ADER.

Caisse des dépôts et consignations - 56, rue de Lille 75356 PARIS Cedex 07 SP

RIB: 40031 00001 000042 3555K 89 - IBAN: FR72 4003 1000 0100 0042 3555 K89 - BIC: CDCGFRPPXXX

## Ordres d'achat:

Un enchérisseur ne pouvant assister à la vente devra remplir le formulaire d'ordre d'achat inclus dans ce catalogue et le signer.

ADER agira pour le compte de l'enchérisseur, selon les instructions contenues dans le formulaire d'ordre d'achat, ceci afin d'essayer d'acheter le ou les lots au prix le plus bas possible et ne dépassant, en aucun cas, le montant maximum indiqué par l'enchérisseur.

L'ordre devra être adressé et reçu à l'étude au plus tard 24 heures avant le début de la vente.

Les ordres d'achat ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients. ADER n'est pas responsable pour avoir manqué d'exécuter un ordre par erreur ou pour toute autre cause. Merci de vérifier après envoi que votre ordre d'achat a été dûment enregistré.

ADER se réserve le droit de ne pas enregistrer l'ordre d'achat s'il n'est pas complet ou si elle considère que le client n'apporte pas toutes les garanties pour la sécurité des transactions; sans recours possible.

Pour garantir la bonne volonté de l'acheteur, une consignation pourra être demandée avant la vente qui ne sera validée qu'en cas d'adjudication.

Drouot Live étant un service indépendant, nous déclinons toute responsabilité en cas de dysfonctionnement.

## Transports des lots / Exportation:

Dès l'adjudication prononcée, les achats sont sous l'entièr responsabilité de l'adjudicataire.

Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant acquittement de l'intégralité des sommes dues.

Les achats de petit volume seront transportés chez ADER, 3 rue Favart 75002 Paris, où ils seront gardés en dépôt à titre gracieux pendant 14 jours.

L'étude est ouverte du lundi au vendredi, de 9h à 18h.

Les achats volumineux seront entreposés, à leurs conditions et frais, au magasinage de l'Hôtel Drouot, 6 bis rue Rossini 75009 Paris (Tél.: 01 48 00 20 18), où ils pourront être retirés sur présentation du bordereau acquitté.

Les acheteurs, souhaitant exporter leurs achats, devront le faire savoir au plus tard le jour de la vente. Ils pourront récupérer la TVA sur les honoraires d'achat à la condition qu'un justificatif de douane en bonne et due forme soit remis à ADER et que le nom de la Maison de Vente y soit mentionné en tant qu'exportateur. Le bordereau d'adjudication est dû intégralement; la TVA est remboursable par la suite sur présentation des références du compte bancaire.

L'envoi des lots achetés peut être organisé par ADER à la charge et sous la responsabilité de l'acheteur.

C'est un service rendu par ADER qui se réserve la possibilité d'y renoncer si les conditions légales ou pratiques présentent le moindre risque. Les délais ne sont pas garantis et sont tributaires de l'activité de la Maison de Vente.

Le coût de l'emballage et de l'expédition est à la charge de l'acheteur; le règlement à l'ordre d'ADER.

Les acheteurs sont invités à organiser eux-mêmes le transport de leurs achats si ces conditions ne leur conviennent pas.

## Défaut de paiement:

À défaut de paiement par l'adjudicataire de la totalité des sommes dues, dans le mois qui suit la vente, et après une seule mise en demeure restée infructueuse, ADER entamera une procédure de recouvrement. L'acheteur sera inscrit au fichier centralisé d'incidents de paiement du SYMEV ([www.symeve.org](http://www.symeve.org)) et l'ensemble des dépôts restera à sa charge, à compter d'un mois après la vente et à la demande du vendeur, la vente pourra être annulée sans recours possible.

Les informations recueillies sur ce formulaire d'enregistrement sont obligatoires pour participer à la vente puis pour la prise en compte et la gestion de l'adjudication. ADER est adhérent au Registre central de prévention des impayés des commissaires-priseurs auprès duquel les incidents de paiement sont susceptibles d'inscription. Les droits d'accès, de rectification et d'opposition pour motif légitime sont à exercer par le débiteur concerné auprès du SYMEV: 15, rue Freyssinet 75016 Paris.

Nom et prénom: .....

Nº de CB: .....

Adresse : .....

Date de validité: .....

Téléphone : .....  
Mobile : .....

Cryptogramme: .....  
ou RIB/IBAN: .....

Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans le catalogue, je déclare les accepter.

## □ ORDRE D'ACHAT

**ORDRE D'ACHAT**  
Je vous prie d'acquérir pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, le ou les lots que j'ai désignés ci-contre (les limites ne comprenant pas les frais égaux).

#### □ ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE

ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE

## Me joindre au:

Numéro de Carte d'Identité, Passeport,  
Carte Drouot (Copie de la pièce d'identité  
obligatoire):

Date :  
Signature obligatoire :



**ADER, Société de Ventes Volontaires**  
3, rue Favart 75002 Paris  
www.ader-paris.fr - contact@ader-paris.fr  
Tél.: 01 53 40 77 10 - Fax: 01 53 40 77 20

## COMMISSAIRES-PRISEURS ET INVENTAIRES

David NORDMANN  
david.nordmann@ader-paris.fr  
Xavier DOMINIQUE  
xavier.dominique@ader-paris.fr  
RDV: Lucie FAIVRE D'ARCIER  
lucie.faivre@ader-paris.fr  
Tél.: 01 78 91 10 14

## DÉPARTEMENTS

### Art moderne et contemporain

#### Tableaux et dessins

Xavier DOMINIQUE

xavier.dominique@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 09

Camille MAUJEAN

camille.maujean@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 07

**Art Nouveau**

**Art Déco**

**Design**

Xavier DOMINIQUE

xavier.dominique@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 09

**Dessins anciens**

**Miniatures**

Camille MAUJEAN

camille.maujean@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 07

**Mobilier**

**Objets d'art**

**Tableaux anciens**

**Argenterie - Orfèvrerie**

**Lettres et manuscrits autographes**

Marc GUYOT

marc.guyot@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 11

**Arts d'Orient et d'Extrême-Orient**

**Art Russe - Archéologie**

**Photographies - Livres Photos**

Magdalena MARZEC

magda.marzec@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 08

**Ventes classiques**

**Philatélie**

Clémentine DUBOIS

clementine.dubois@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 06

**Estampes**

**Livres**

**Militaria**

**Judaïca**

**Vins et alcools**

Élodie DELABALLE

elodie.delaballe@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 16

**Bijoux**

**Haute Joaillerie**

**Objets de vitrine**

Christelle BATAILLER

christelle.batailler@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 17

**Numismatique**

**Or et métaux précieux**

Lucie FAIVRE D'ARCIER

lucie.faivre@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 14

## ADMINISTRATION

### Vendeurs

Christelle BATAILLER

christelle.batailler@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 17

**Acheteurs**

Lucie FAIVRE D'ARCIER

lucie.faivre@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 14

**Ordres d'achat**

Clémentine DUBOIS

clementine.dubois@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 06

## LOGISTIQUE

### Magasinage et envois

Amand JOLLOIS

amand.jollois@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 03

Jehan de BELLEVILLE

jehan.debelleville@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 12

## BUREAUX ANNEXES

### Paris 16

Emmanuelle HUBERT

Sylvie CREVIER-ANDRIEU

20, avenue Mozart

75016 Paris

paris16@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 00 56

### Neuilly

Nicolas NOUVELET

Clémentine DUBOIS

42, rue Madeleine Michelis

92200 Neuilly-sur-Seine

neuilly@ader-paris.fr

Tél.: 01 78 91 10 00





Giacomo Lotti, non encore  
momifié en 1909.  
Giacomo Lotti



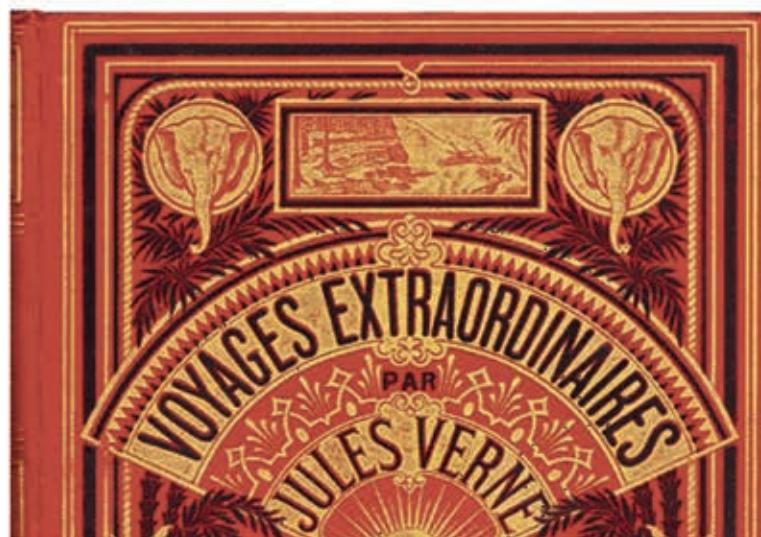
Ramsès II (Lesostis)  
momifié en 1258 avant J. C.



*Association pour la recherche  
de livres anciens, rares et précieux*

**BIBLIORARE**   
[www.bibliorare.com](http://www.bibliorare.com)  
*depuis 1999*

Diffusion de publications  
et mise en relation  
des bibliophiles sur la toile  
+ de 500 000 références.



## Médiuses

### I

Elle va s'éveiller d'un rêve noir et bleu  
Elle va se lever de la nuit grise et mauve  
Sa jambe est lisse et son pied nu  
L'audace fait son premier pas

Au son d'un chant pré-médité  
Tout son corps passe en reflets en éclats  
Son corps pavé de pluie armé de parfums tendres  
Démêle la fusée au matinal de sa vie.

### II

Près de l'aigrette du grand pont  
L'orgueil au large  
J'attends tout ce que j'ai connu  
Comblée d'espace scintillant  
Ma mémoire est immense

La bonté danse sur mes lèvres  
Des haillons tièdes m'illuminont  
Une route part de mon front

Proche et lointaine  
La mer bondit et me salue  
Elle a la forme d'une grappe  
D'un plaisir mûr